

A. Louviers

Le cheval de personne

« La capacité à souffrir - ou plus précisément, à souffrir et/ou à éprouver le plaisir ou le bonheur – n'est pas simplement une caractéristique comme une autre comme la capacité à parler ou à comprendre les mathématiques supérieures. (...) Quand [Bentham] dit que nous devons considérer les intérêts de tous les êtres capables de souffrir ou d'éprouver du plaisir, il n'exclut de façon arbitraire du bénéfice de la considération aucun intérêt du tout – contrairement à ceux qui tracent la ligne en fonction de la possession de la raison ou du langage. La capacité à souffrir et à éprouver du plaisir est *une condition nécessaire sans laquelle un être n'a pas d'intérêts du tout* (...). Une pierre n'a pas d'intérêts parce qu'elle ne peut pas souffrir. Rien de ce que nous pouvons lui faire ne peut avoir de conséquence pour son bien-être. La capacité à souffrir et à éprouver du plaisir, est, par contre, une condition non seulement nécessaire, mais aussi suffisante, pour dire qu'un être a des intérêts - il aura, au strict minimum, un intérêt à ne pas souffrir. »

Singer, *La Libération Animale*

Il a été défendu par des philosophes de tout temps que ne devrait pouvoir avoir de droit que la personne capable de les revendiquer, autrement dit de les défendre, ce qui relèverait de ces attributs proprement humains que sont la liberté et sa conscience. Alors que sont, d'une part, les humains, soudain, qui ne sont capables ni de l'un ni de l'autre ? Et que font d'autre part le tigre sortant ses griffes ou le chamois prenant la fuite, si ce n'est défendre leurs droits par une manifestation de liberté démontrant par elle-même la conscience de ne vouloir être perdue – donc d'être ?

- Salut !
- Salut, ça va ?
- Mouaip. Enfin... dur week-end, j'ai pas beaucoup dormi.
- Qu'est-ce t'as fait ?
- Hm, je peux pas trop en parler... J'ai été avec des activistes vegan en tournée dans des fermes à viande...
- Ah bon, où ça ?
- Ben je peux pas trop le dire justement... Toi, ça va ?
- Bof, ouais, journée de folie comme d'hab'...
- Qu'est-ce t'as fait ce week-end ?

...

Je n'arrive pas à me concentrer sur la réponse. Le simple fait d'avoir mentionné les derniers jours rappelle à ma mémoire les yeux égarés de tous ces animaux dont j'ai croisé les regards dans la semi-pénombre, les yeux fermés des cadavres encore frais, les yeux cernés des femelles assommées de lassitude... Les corps tendus de tous ceux dont je n'ai pas vu les yeux, les culs crispés, les ventres gonflés, les oreilles découragées, les pieds tremblants.

Toute cette vie fabriquée pour être foutue en l'air

- Tiens j'ai croisé S. hier par hasard. Il prenait du son à la manif des défenseurs des animaux et on zonait dans le coin avec un copain de passage, tu sais mon vieux copain LO de la fac...
- Ah ouais, il a du rigoler de voir un copain à une manif anti-fourrure !
- Il a halluciné ! Il s'en tape tellement des droits des animaux, ça l'a trop choqué qu'on puisse perdre son temps avec ça. Il a trop pas compris pourquoi on prenait du son pour la radio.
- En même temps je le comprends un peu, vous allez en faire quoi ?
- Ben je sais pas, peut-être qu'on fera une émission spéciale animaux un de ces quatre ? C'est quand-même un thème important dans la vie, tous nos faits et gestes dépendent des animaux !
- Euh... ?
- Ben tes chaussures, ton pull, ton sandwich... T'as remarqué quand-même que tu manges de l'animal presque tous les jours et que tu serais à moitié à poil si t'étais pas fournie par des animaux ?
- Ah, dans ce sens là dépendante... Je voyais pas en quoi mes faits et gestes ont un rapport avec les animaux...
- Ben ouais on y pense jamais.
- Enfin sauf tous les gens qui ont des animaux à la maison quand-même !
- C'est pas ça qui les fait penser à la viande qu'ils mangent hein... D'ailleurs c'est marrant que tu dises ça : ça veut dire que des gens peuvent dire aimer les animaux et en manger quand-même.
- C'est pas les mêmes qu'ils aiment et qu'ils mangent.
- C'est vrai. Alors c'est quoi le critère ?
- Ben je sais pas moi, y'a les animaux qu'on connaît directement et qu'on aime bien parce qu'ils nous tiennent compagnie et qu'ils nous font nous sentir aimé*es, et y'a ceux qu'on mange et qui sont de toute façon pas des animaux ni rien du tout dans notre tête à part un bout de truc bon à manger...
- Bon à manger ou qu'on est habitué*e à manger ? J'ai jamais aimé la viande plus que ça.
- Arrête, un bon steak ça déchire !
- Iiii...
- Bon d'accord on a le droit de pas avoir les même goûts...
- Mais enfin quand-même, ce rapport aux animaux c'est un peu paradoxal nan ? Ça voudrait dire qu'on trie les animaux entre ceux qu'on mange et ceux qu'il est entre guillemets immoral de manger...
- Ben oui, c'est comme ça dans tous les pays !
- Hm. Enfin en Europe on peut prendre le contre-exemple de la viande de cheval par exemple.
- Je crois que c'est pas du tout les même gens qui font du cheval et qui mangent du cheval.
- Ok t'as raison, je crois aussi – mais bon dans le cas du cheval c'est intéressant, c'est quand-même les gens qui disent qu'ils kiffent les chevaux qui passent leur temps à les faire chier quoi !
- Comment ça ?

- Bah c'est quoi pour toi sinon l'équitation ?
- Oh ça va arrête, ils sont pas malheureux hein... franchement c'est mieux qu'une vie de porc d'élevage...
- Mais je parle pas de ça je parle de l'attitude paradoxale des humains. Je kiffe les chevaux donc je les martyrise. T'as pas suivi c'est grave la discussion en Allemagne entre les cercles de défenseurs des animaux et les milieux du dressage.
- C'est quoi le dressage c'est là où on apprend aux chevaux à être montés ?
- Euh, nan, en équitation y'a en quelque sorte trois disciplines principales, c'est ce qu'on appelle les disciplines olympiques. Enfin c'est les disciplines de centre équestre, après y'a encore la randonnée, l'équitation western, l'attelage tout ça... Bon bref ces trois disciplines c'est le saut d'obstacles, le cross, ça c'est un peu comme du saut d'obstacle mais sur un circuit en pleine nature, et le dressage. Tu fais faire des figures artistiques à ton cheval dans un manège...
- Ah ouais j'ai vu ça des fois à la télé, ils leur font lever les pattes vachement haut et tout.
- On dit pas les pattes on dit les jambes. Ou les membres.
- Depuis quand les chevaux ont des jambes ?
- C'est comme ça, j'en sais rien moi ! On dit pas les pattes c'est tout.
- C'est cela, oui. Bon et alors c'est quoi la discussion ?
- Ben en dressage la position de base du cheval elle doit être avec la tête perpendiculaire au sol avec la nuque comme point le plus haut de l'encolure. C'est pas très naturel mais ça confère au cheval un équilibre particulier et une écoute supérieure pour les ordres de son cavalier.
- 'tain tu t'es renseignée toi dis-donc ! Bon mais je crois que je comprends pas trop ce que tu veux dire.
- Ben regarde je te montre dans la nature un cheval il marche avec la tête comme ça...
- ...
- ... et en dressage avec la tête comme ça...
- Ah, ok. Mais c'est trop pas pratique comment il fait pour voir devant lui ?
- Ben il voit vachement moins bien, c'est ce qui fait entre autres qu'il doit faire vachement plus gaffe à ce que lui dit de faire son cavalier... Bon déjà ça c'est difficile à obtenir, avec un cheval de centre équestre normal il te faut peut-être des années pour y arriver, c'est-à-dire faut plus être un cavalier débutant quoi. Après y'a des techniques qui se sont développées pour faire baisser la tête au cheval de façon plus ou moins autoritaire... par exemple y'a plein de cavaliers, à une époque, qui tiraillaient la bouche du cheval de droite à gauche jusqu'à ce qu'il baisse la tête...
- Mais... t'as fait du cheval toi ou quoi ?
- ...
- Sérieux t'as fait du cheval ?
- Ben...

- J'y crois trop pas t'es en train de faire ton gros coming out là ou quoi !!! Bah vas-y crache le morceau c'est bon c'est pas une honte !
- Nan mais je sens déjà que tu vas te foutre de ma gueule là...
- Ouououh, on aborde un sujet sensible !
- Bon vas-y c'est bon tu me saoules là. Ce que je voulais juste expliquer c'est que y'a une des méthodes très utilisées en dressage, en allemand ça s'appelle Rollkur, ça consiste à faire baisser la tête encore plus au cheval et à lui faire plier l'encolure au maximum. On sait que ça fait super mal à la nuque et que c'est super fatiguant pour eux, et c'est pour ça qu'il y a eu une grosse discussion là-dessus, surtout parce qu'un des gros champions de dressage allemands a commencé à être travaillé comme ça par son cavalier, et comme c'est trop une star d'Hollywood ça a fait un peu de bruit et les associations de défense des animaux ont commencé à s'intéresser au sujet, y'a eu des études de faites pour savoir si ça faisait vraiment souffrir etc.
- Non mais sans déconner t'as fait du cheval ou quoi ? Je te promets j'me moque pas.
- Euh ça t'intéresse ce que je te raconte, ou juste pas du tout ?
- Si si ça m'intéresse mais j'ai quand-même envie de savoir c'est normal nan ? Trop le scoop !
- Déjà c'est pas un scoop parce que ça intéresse personne, deuxièmement c'est bien pour ça que j'ai rien envie de te dire parce que je sens que tu vas le raconter à tout le monde...
- Tu me vexes un peu là. Franchement si tu peux pas me faire confiance à moi je vois pas à qui tu peux ! J'y crois pas t'aurais fait du cheval et tu me l'aurais jamais raconté ?
- Ni à toi ni à personne.
- J'hallucine ! T'as dit oui là !
- Ffff, nan, j'ai pas dit oui, mais bon... ben oui, j'ai fait du cheval, beaucoup même et pendant pas mal longtemps.
- Ça - c'est - é - norme... !!
- Je vois pas ce qu'il y a d'énorme. Maintenant tu vas me voir comme tous ces petits bourges qui vont au cheval les samedi-dimanches dans le quatre-quatre de leurs parents trop riches... Ah vas-y ça y est je regrette déjà là, on aurait jamais dû parler de ça.
- Nan nan mais attends c'est intéressant vas-y raconte !
- Y'a rien à raconter c'est du passé ! Ma vie a changé, mes idées ont changé, mes centres d'intérêt ont changé. Juste voilà bah oui quand j'ai entendu cette discussion ça m'a confrontée avec des trucs un peu ouf d'un seul coup. Ou bien peut-être que ça m'a confrontée pour la première fois de façon nouvelle avec certains trucs...
- Comme quoi par exemple ?
- Ben comme le fait que l'équitation c'est une passion et en même temps de la pure maltraitance ! C'est-à-dire une passion pour une forme particulière, sportive, raffinée et esthétique de maltraitance. C'est simplement pervers.
- Boooh t'exagères un peu là...

- Pas du tout.
- Attends mais les gens qui font du cheval je crois qu'ils kiffent vraiment les chevaux hein !
- Ah ouais ça c'est clair, moi je croyais que je kiffais vraiment les chevaux aussi ! Je kiffais mon propre kiff oui tu veux dire ! C'est un truc de malade de pouvoir être à ce point aveuglée, coupée de réalités extérieures toutes proches, avec lesquelles par exemple t'es en contact physique direct... Tu peux pas savoir le temps que j'ai passé à kiffer être en train de me battre avec un cheval ! Parce que c'est ça, faire du cheval, tu passes ton temps dans un manège à essayer par la force de convaincre un animal de faire des trucs qu'il a pas envie de faire – parce que ça te fait trop kiffer ! C'est fou quand j'y pense ! À l'époque ça m'a pas effleuré l'esprit une seule seconde ! Comment j'ai pu être aussi aveugle, aussi étanche ?? Aussi égoïste ?? Ça me fait flipper. Si t'es capable de ça avec n'importe quel animal, je vois pas comment tu serais capable de la moindre empathie avec qui que ce soit, animal ou humain...
- Oh là là eh, je sais pas de quoi tu parles, là. J'ai pas trop d'empathie pour les animaux moi et j'en ai pour les humains hein !
- Oui, c'est ça le truc : parce qu'on traite les animaux comme des objets, en fait. Quand tu fais du cheval t'es en contact direct avec une forme de résistance très concrète de l'animal, et tu l'écoutes pas une seule seconde.
- Ben c'est quoi qui t'intéresse alors ?
- Toi-même ! Moi-même ! D'abord franchement c'est un sport trop cool, c'est grave des sensations fortes ! Ensuite c'est un fantasme tu vois ? Moi j'ai construit *toute* ma vie autour de mes rêves de cheval, c'était un truc de malade ! Je pensais qu'à ça, que par rapport à ça ! Je ramenais tout à ça, j'avais rien d'autre en tête ! Pendant des années !
- C'est marrant...
- Je sais pas, franchement. Ça relève bien de l'autisme quand-même je trouve avec le recul.
- Ah, n'importe quoi, tous les ados sont comme ça... Si c'est pas le cheval c'est autre chose...
- Mouais, t'as peut-être raison... Mais bon le cheval c'est un être vivant c'est pas un jeu vidéo.
- Mm.
- C'est un peu la rêvasserie typique de pré-ado en mal d'amour, le cheval qui te choisit et qui vient te sauver la vie et c'est parti pour une amitié de folles chevauchées jusqu'à la mort...
- Bon, ouais, enfin c'est vrai que moi j'ai pas trop eu ce fantasme. Mais je crois que c'est vraiment répandu. Bon ok peut-être plus trop de nos jours, ou alors que chez les p'tites bourges de banlieue favorisée je sais pas.
- Oui ben justement, ça m'écorche un peu d'avoir fait partie du lot voilà.
- Hihi, ben oui ben faut assumer maintenant poulette c'est la vie ! Et d'ailleurs qu'est-ce que tu t'en fous ? De toute façon personne le sait.
- Ben justement, j'aimerais bien que ça reste comme ça !
- Oui, ça va, j'ai compris je suis pas concon hein...

- J'ai pas dit ça. En tout cas tu vois cette expérience me fait réfléchir beaucoup à notre rapport avec les animaux en ce moment. Dans le cas du cheval c'est super compliqué ! Au départ c'est des beaux sentiments, on rêve avec l'animal de ce qu'on est encore trop coincée pour avoir avec d'autres humains...
- Hahaha !
- Je suis sérieuse ! L'amitié ou l'amour inconditionnel, un être pour qui tu t'imagines être le centre de l'univers et qui est le centre de ton univers... Combien d'heures j'ai passé à rêver juste de ça c'est dingue quand j'y pense !
- Eh ben, c'est bien, ça forge le caractère, c'est une façon comme une autre !
- Bah ouais sauf que nan, c'est pas une façon comme une autre, c'est une façon qui peut se concrétiser par exemple en allant pour de vrai faire du cheval une fois par semaine...
- Ben et alors ? Tant mieux, c'est encore plus cool !
- Mais nan, pas du tout, au contraire ! À partir de là tout ce qui se passe c'est qu'on croit que les bons sentiments qu'on avait en rêve peuvent légitimer une pratique complètement à la con !
- Pourquoi à la con ?
- Ben c'est ce que je viens d'expliquer, le rapport de force, tout ça...
- Mais tout le monde dit que c'est formateur pour les jeunes ! Et toi tu dis que t'as juré que par ça pendant des années !
- Oui, ben justement, chui assez bien placée pour en parler... Ce rêve que tu fais à répétition là, pendant que tu te fais chier à l'école ou ce genre, toutes ces histoires que j'ai écrites, en fait ça parle que de manque affectif grandissant, de son comblage, du sauvetage personnel tu vois, plus du fantasme de séparation d'avec les humains (qui dure cinq minutes)...
- Et alors ?
- Et alors c'est affreux, c'est complètement cucul et en même temps j'ai vécu ça comme complètement essentiel, complètement génial ! Si tu savais le nombre de romans gnangnans d'amitié entre humains et chevaux que j'ai pu dévorer pendant des années en plus d'écrire mes propres histoires, ça n'arrêtait jamais !
- Ouais, moi je trouve pas ça génial, je trouve ça chiant.
- Ok bon mais tu peux pas faire un petit effort d'imagination ? Je suis en train de te parler d'une schizophrénie là et tu te donnes aucun mal...
- Bon bah vas-y alors explique !
- Ffff, c'est compliqué, bon, pour partir du point de vue que c'est cool faudrait presque que je te raconte une de mes histoires...
- Ben vas-y, on a du temps ! Quelle heure il est... oh là là ouais prends tout ton temps !
- Hm. J'ai l'air con maintenant. Attends je réfléchis... Bon. Ouah, j'ai jamais raconté ça à personne...
- Ça va c'est pas grave, tu l'as fait ton coming out là.

- Vas-y si tu te moques, de toute façon je raconte rien du tout. Tu te rends pas compte j'ai mis des années à pouvoir ne serait-ce que parler de ça ! T'es chiant ! Je me sens trop con maintenant...

- Ça va arrête c'est bon raconte, ça m'intéresse je te dis. En plus si tu racontes pas, je vois pas comment je pourrais me faire une idée. Je croyais que tu voulais que je comprenne !

- Mouais, bon... Je te préviens, c'est long. Bon, pour commencer, imagine-toi une meuf, notre âge, tu sais pas pourquoi mais c'est pas grave elle est enfermée dans une institution genre centre de redressement à moitié psy hardcore tu vois genre un peu futuriste... Elle tourne en rond dans sa chambre-cellule toute blanche... Bon. Un soir qu'elle regarde tomber l'obscurité sur la cour, le front appuyé contre la fenêtre, un costume d'une couleur inédite vient brusquement égayer l'ambiance. Attends, je me lève, faut que tu captes le dramatique... « Un homme, tout de bleu vêtu, apparut, encadré de quatre gens d'ici. Un homme en blanc vint à la rencontre de l'homme en bleu et lui serra chaleureusement la main avant de l'inviter à le suivre vers là d'où il était lui-même venu. Ils disparurent.

- Ah ouais carrément le passé simple et tout hihi, tu devrais lire des contes dans les écoles !

- Euh je te raconte ou je te raconte pas ?

- Pardon.

- Fi, c'est le nom de la meuf, « guetta de longues minutes la réapparition de l'hôte en bleu, comme hypnotisée par cette vision insolite. Une équipe de blouses blanches fit soudain irruption, à la tête de laquelle l'homme bleu traversa de nouveau la cour pour s'engouffrer dans le bâtiment d'en face.

Le front toujours collé à la vitre, Fi guettait leur réapparition, sentant dans l'air une tension infime annonçant la venue d'un être ou d'un événement nouveau dans l'enceinte.

On ouvrit cette fois les deux battants de la porte d'en face ; et cependant que deux blouses blanches les maintenaient ouverts quatre autres apparurent, encadrant une créature à quatre membres et au long cou roué, blonde et chevelue, qui s'agitait assez pour sembler donner à ses quatre guides un peu intimidés beaucoup de soucis pour sa taille apparemment encore réduite.

Fi eut derrière la fenêtre un brusque mouvement de recul, et se trouva soudain debout au milieu de sa cellule, le cœur battant comme il n'avait plus battu depuis des années, tous les sens en alerte. Elle recula pour s'asseoir doucement sur le lit. Reprendre ses esprits. Elle analysa son émoi comme un éveil fulgurant, et regarda ses pieds sans plus très bien comprendre ce qu'elle faisait en cet instant assise sur ce lit, dans cette cellule, à ce moment de la journée, ni comment elle y était arrivée.

Les jours et les semaines qui s'écoulèrent retrouvèrent lentement leur normalité anesthésiante ». Bon comme tu vois y'a des ptites ellipses au début hein.

- Oui oui...

- « Fi se réveillait parfois le cœur battant à tout rompre et la chemise trempée, cherchant dans sa mémoire la cause de son délire. Elle s'asseyait sur le bord de sa couchette, se levait, marchait jusqu'à la fenêtre pour contempler la cour, immobile sous la lumière blafarde des projecteurs allumés toute la nuit.

La silhouette se dessinait de nouveau sur les larges dalles, dans la brume du sommeil interrompu. Fi revoyait cette beauté enchanteresse qui l'avait brusquement tirée de sa torpeur et la ramenait à la vie depuis quelques semaines. Silhouette gracile qui la sauvait de la folie de la morosité, Fi en appelait de ses vœux secrets et impatients une réapparition ; malgré elle, elle s'exaltait, sautillait sur le sol silencieux de sa cellule et jouait à cache cache avec le souvenir qui ne voulait se dévoiler complètement. Elle s'irritait, parfois, de la lenteur du temps qui passe et torture le cœur impatient ; mais elle ne se lassait pas d'attendre et de guetter encore, le front fiévreux, rougi de tant s'appuyer sur la vitre qu'il opacifiait de ses étreintes maladives.

- Attends, la meuf là, c'est exactement comme si c'était toi !

- Purée t'es relou je me donne pour te livrer mon histoire la plus intime et toi tu te fous de ma gueule ! C'est bien, je me sens... soutenue... comprise, quoi...

- Oh là là mais c'est même plus de la susceptibilité là ! Je faisais juste une petite remarque comme ça... Vas-y allez arrête de faire ta victime et continue-la ton histoire.

- Bon. « Fi avait désormais le droit d'écrire : on lui avait soudain, un début d'après-midi, fourni un cahier de papier gris et une mine un peu sèche, et elle pouvait occuper ses journées à autre chose qu'à attendre des heures durant en comptant les mailles de sa blouse grossière.

À force d'impatience, la créature était réapparue, sans prévenir, et Fi s'en était voulue de s'être laissée surprendre, parce que du coup elle s'était éclipsée bien trop vite. Les jours suivants Fi s'imposa d'être mieux préparée. La créature réapparut. Deux fois par jours, elle se mit à traverser la cour, côté soleil le matin. Fi la voyait caracoler dans la lumière, la robe luisante, toujours impeccable. Elle devait appartenir à l'administrateur des lieux.

Elle avait plutôt l'air de ne pas s'entendre avec ses lads ; souvent elle essayait de leur échapper sur le court itinéraire de la traversée de la cour. Ils n'étaient alors pas trop de quatre pour l'en dissuader. Il semblait pourtant à Fi qu'ils se retenaient de la brutaliser, comme un objet fragile et de grande valeur...

Fi était fascinée. Elle se mit à couvrir les pages de son cahier d'esquisses inlassablement répétées de la créature. Par bribes, elle apprenait à ébaucher la silhouette dans son ensemble, guettant un jour que l'image vivante lui livre le détail qu'elle n'avait pas su retrouver dans son souvenir de la veille, construisant le puzzle avec patience et minutie, apprenant lentement par cœur chaque courbe de cet être merveilleux qui venait d'apparaître dans sa vie comme un

miracle.

Elle l'avait baptisée : Emiole. C'était souple, clair et léger. Ce nom était venu comme un souffle et lui allait à merveille. Souple comme son crin que soulevaient ses foulées alertes et rebondissantes ; clair comme sa robe qui luisait au soleil et s'éclaircissait un peu chaque jour, comme sauce où l'on ajoute lentement du lait ; léger comme son ingénuité lorsqu'elle semblait menacer de s'emmêler les jambes, trébuchait et se rattrapait toujours en une pirouette rebelle. Toute jeune et déjà pleine d'humeur sur ses membres fins mais vigoureux, à peine moins silencieuse qu'un songe de l'autre côté de la vitre hermétique, juste idéale, elle glissait sur les larges dalles comme le souffle de l'espoir sur l'esprit.

Fi la dessinait telle qu'elle la voyait, chaque fois semblable mais chaque jour un peu différente ; son poitrail ainsi lentement s'ouvrait, ses épaules s'allongeaient, ses reins s'élargissaient sur une croupe déjà bien développée. Son encolure s'arquait à mesure qu'elle grandissait, et pourtant le dessin de Fi gardait la même espièglerie distante et farouche, et il fallait sans cesse le recommencer, comme une ligne infinie qu'il faut extraire de soi sans s'interrompre, et pour lui donner sur le papier la liberté qui lui faisait défaut entre ses quatre gardiens. Ainsi Fi devait-elle reproduire cette libération quotidienne pour ne plus la voir tourner dans son esprit, enfermée et cherchant désespérément une issue.

Sur le papier, Fi la sentait un temps revivre, puis elle recommençait son manège incessant, et lentement Fi réalisa que cette captivité était la sienne, et qu'elles partageaient la même prison. Leurs vies lui semblaient ainsi étrangement liées. Elle aurait voulu pouvoir croiser du regard ces yeux immenses qui ne l'avaient jamais vue, et y plonger pour découvrir l'histoire qui s'y cachait.

Un matin la créature déboula au galop, seule et s'ébrouant avec délice. En arrivant dans la cour, elle marqua une pause, puis décida de rester profiter du soleil, du côté duquel elle se mit à longer le mur au grand trot, rebondissant avec bonheur sur ses longs membres levés très hauts comme pour ne pas se salir les pieds. Fi sourit.

Elle garda ce sourire sur le visage longtemps après que les soigneurs furieux soient venus récupérer l'échappée et l'aient remmenée par où elle était arrivée, et ce jour-là il n'y eut pas d'autre aller-retour.

Fi crut sentir son cœur s'arracher à sa poitrine lorsque l'alarme stridente déchira son sommeil et brûla ses tympans ; elle se redressa d'un bond sur son lit et resta là, hagarde. Elle regarda autour d'elle de longues secondes, avant de penser à protéger ses oreilles de ses paumes. Elle leva les yeux. Le haut-parleur vissé dans un coin de la pièce au ras du plafond était tourné tout droit vers elle et ne s'arrêtait plus de hurler.

Soudain tout trembla, et Fi fut projetée sur le sol au bas du lit. Elle se redressa. La bâtisse fut ébranlée d'une nouvelle secousse, plus violente, et tout ensemble la vitre explosa côté cour et le mur se fissura côté couloir si violemment que la porte se plia sur ses gonds et fit éclater la serrure.

Fi resta à genoux dans le vacarme, incrédule, insensible soudain au danger. Son regard fasciné ne quittait plus la poignée de la porte à présent entrouverte.

Elle secoua la tête pour se tirer de sa torpeur, bondit sur ses pieds et se rua sur la poignée. La porte était bloquée sous le plafond affaissé. Fi se mit à lui asséner des secousses déchaînées, poussant dans le chaos du bâtiment en train de s'effondrer des cris sauvages, aussi insupportables que la sirène qui retentissait sans fin dans le bâtiment. La porte se brisa en deux parties qui tournèrent sur leurs gonds et allèrent claquer contre le mur de la cellule, laissant s'effondrer le chambranle privé de son soutien précaire. Une plaque de bois et de béton vint heurter l'épaule de Fi qui fut projetée en avant hors de sa cellule. »

- 'tain y'a de l'action là !

- « Les yeux exorbités, les narines dilatées, Fi tourna sur elle-même et se redressa sans vraiment remarquer la douleur de son épaule démise, se remit sur pieds et se mit à courir. Le couloir était traversé d'une gigantesque fissure qui s'ouvrait de plus en plus large au-dessus de l'étage inférieur ; d'autres détenus arrachaient leurs portes ou tambourinaient contre les murs de leur cellule ayant résisté aux premières secousses, appelant à l'aide, hurlant de rage. Du personnel en blouse courait à la rencontre des fugitifs ; bientôt un homme large et grisonnant fit front à Fi et l'attrapa par les épaules ; un cri de douleur échappa à Fi, et une secousse plus violente les envoya tous deux rouler sur le sol. Fi se débattit sans ordre ni mesure contre la masse difforme qui s'était effondrée contre elle, ne distinguant pas dans la poussière corps, membres, ni tête de son assaillant ; elle griffa, elle mordit au hasard et frappa si bien que l'autre recula, et Fi roula sur elle-même et se sauva d'un bond, trébucha, sauta de nouveau entre les décombres, s'effondra encore et fut emportée soudain dans un gouffre né sous ses pas ; le sol éventré s'était ouvert et Fi glissa le long des poutres et des pans de plancher et de linoleum jusqu'à l'étage inférieur où elle atterrit dans un nuage de poussière qui la fit suffoquer. Elle s'ébroua violemment et tâtonna jusqu'à sentir sous ses mains tremblantes ce qui semblait être un mur tenant encore debout. Une nouvelle secousse manqua de lui faire perdre l'équilibre, et brusquement l'alarme se tut, et on put distinguer le bruit des gravats s'effondrant en sourdes cascades et les cris des humains se débattant dans la brume qui s'élevait des décombres.

Fi courut le long du mur jusqu'à rencontrer deux portes battantes qui s'ouvrirent sur une cage d'escalier où l'on descendait les marches fissurées quatre à quatre sans plus se préoccuper de qui est qui et tente de s'échapper ; en passant devant les portes de l'étage inférieur Fi distingua une odeur de brûlé et sa rage redoubla. Sortir d'ici, sortir d'ici !

Elle se jeta sur les portes plutôt que ne les poussa, et son épaule dans le choc sembla se remboîter d'elle-même ; mais le hurlement de Fi fut couvert par celui qui retentissait dans la cour lorsqu'elle s'y effondra.

Encore allongée sur le côté, agrippant son épaule douloureuse, Fi tordit le cou pour distinguer ce qu'il y avait au dessus de sa tête ; mais son instinct l'avait déjà renseignée. Elle était là, quelque part, sa créature, son ange, elle était là quelque part et que le hasard en eût décidé ainsi suffisait à Fi pour trouver la force de se relever. Elle se hissa sur un pied puis sur l'autre, tourna brièvement la tête à droite et à gauche et distingua rapidement la jument dans les épaisses volutes qui s'élevaient entre les éboulis. Deux hommes tentaient de contenir la fureur de la bête hurlante, qui bondissait, ruait et se cabrait à tour de rôle sous leurs assauts ; une nouvelle secousse eut raison de leur poigne, et elle se dégagea d'un coup de tête du dernier accroché à sa longe. D'un bond élégant elle avait franchi le monticule de gravats qui la séparait de Fi, et elles furent face à face.

La bête s'arrêta, interdite.

Fi n'osait plus un mouvement, consciente de ce que son existence se jouait en cet instant précis sans espoir de seconde chance.

Mais la jument fit un écart, bondit de côté et contourna Fi pour traverser la cour ; sans issue. Elle revint sur ses pas d'un petit galop nerveux, évita Fi à nouveau. Il fallait faire vite. Une nouvelle secousse arracha un hennissement de terreur à l'animal qui trébucha et bondit de plus belle, fit quelques foulées puis volte-face avant de venir s'arrêter de nouveau devant Fi.

Elles n'eurent pas le loisir de se contempler longuement. Les portes du bâtiment principal claquèrent, et cette fois non deux mais quatre employés parurent en désignant du doigt les deux échappées. Fi profita de la seconde d'inattention de la bête pour se ruer sur sa longe. L'autre se cabra de nouveau, et Fi se sentit soulevée dans les airs ; elle atterrit des deux pieds sur un monticule qui la mit à hauteur de garrot au moment où les quatre forcenés se jetaient sur elles, et enjamba le dos de l'animal sans même y réfléchir. Elle serra fort les talons et la jument bondit, laissant sur son passage les quatre bouche bée et mains vides. Elles s'engouffrèrent à l'intérieur du bâtiment, et Fi serra les mains sur la longe, se recroquevilla, et se laissa porter jusqu'au poste d'accueil délabré ; le hall était désert, et les portes de verre brisées en mille éclats. Elles furent sur le parvis avant que Fi eût le temps de regarder autour d'elle ce lieu inconnu où elle avait passé plus d'années qu'elle n'avait su compter ; elle glissa ses mains dans la crinière emmêlée,

ferma les yeux, et serra les jambes de toutes ses forces.

Elle sentit la bête accélérer, puis ralentir, puis tous ses muscles se ramasser soudain ; son cœur fit un bond aussi prodigieux que celui de la jument au dessus du mur d'enceinte à demi effondré, et elle ouvrit les yeux pour les voir atterrir dans un nuage de poussière, et Emiole, du nom que murmura alors Fi en serrant de plus belle son crin dans ses mains douloureuses, Emiole, hors d'elle, reprit sa course effrénée, droit devant elle, et Fi n'eut plus rien d'autre à faire que se cramponner de toutes ses forces, au corps brûlant de l'animal furieux, et à leur désir commun de fuir, fuir, fuir le plus loin possible de leur interminable captivité. »

- Hahaaa, trop crédible meuf j'adore !

- Pfff, que t'es nulle... Tu peux pas essayer de te projeter un peu ?

- Nan nan mais j'avoue j'étais trop prise dans l'action là !

- Bah voilà bah c'est bien ! Tu te rends compte, t'es sur son dos là, sur du plat ça peut faire du 40, 50 à l'heure meuf t'as intérêt à grave t'accrocher si tu veux pas te retrouver le cul par terre ! C'est pas de la balle franchement ?

- T'as déjà fait ça toi du 50 à l'heure et tout ?

- Bah oui...

- ...

- Bon c'est bon t'es dedans là ? Je continue. Donc bon là elles sont sorties t'as suivi, elles se sont échappées. Elles sont dans la nature maintenant. Un peu de temps a passé depuis, tu l'auras compris, ce qui était un tremblement de terre...

- Aaha.

« Fi était assise sur un rocher. Emiole broutait à quelques dizaines de mètres.

Fi la contemplait, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains.

Elle se redressa et l'appela, les mains en porte-voix. Emiole leva la tête et la regarda, les oreilles pointées, puis prit dans sa direction un petit galop tranquille.

Fi s'était levée d'un bond leste et restait là, debout.

Déjà plusieurs semaines.

Emiole s'arrêta à quelques mètres d'elle. Elles se regardèrent. Fi s'approcha de la jument et serra son encolure dans ses bras.

Je t'aime trop. C'est absurde. Tu es un animal. Toi tu ne m'aimes que parce que je te nourris. Tu m'es fidèle tant que je te suis fidèle...

Si je me séparaïs de toi ? Maintenant il faut que je refasse ma vie parmi les humains, je ne peux pas continuer à vivre comme ça égoïstement...

Elle baissa la tête et s'accroupit, une main encore sur le poitrail d'Emiole, pour ramasser une

pierre sur le sol.

Je ne crois pas à ce que je me dis. La vie des humains m'est devenue indifférente. Dois-je lutter contre cette indifférence ?

Elle se releva et regarda la jument :

- Je n'aime que toi.

Elle baissa la tête et regarda la pierre qu'elle tournait machinalement dans ses mains.

Prononcerai-je un jour ces mots pour un être humain ? Si je pouvais me rappeler ceux qui m'ont aimée...

Elle releva la tête vers Emiole.

- Allez, on y va. »

- Je crois que tu devrais être actrice en fait. J'y ai trop cru là.

- Tu comprends ce que je veux dire alors ?

- Ouais, je sais pas, c'est chaud de parler comme ça avec un animal quand-même.

- Fffffff...

« Les années passent. Dix fois, cent fois j'ai essayé de prendre ma plume et d'écrire. La vieille m'a dit un jour qu'écrire faisait du bien. Mais quand il s'agit de me raconter, je reste impuissante devant la blancheur du papier. À quoi bon la souiller de sombres caractères. Et me voilà un matin de plus assise à ma table, à contempler ma plume sagement posée devant l'encrier. C'est si joli ce cahier qui m'attend, silencieux et patient...

Fi ouvre le cahier, et caresse lentement le papier.

Elle soupire.

Elle écrit.

...sous mes yeux je voudrais un paysage vierge et sauvage, un désert pour l'humain et ses constructions hideuses, un monde austère – un monde bienveillant.

Je revois mon Emiole entre ces quatre murs grisâtres, m'implorant du regard de ne pas renoncer ainsi.

Elle lève la tête et regarde un court instant la fenêtre et les briques sombres que l'on voit à travers de l'autre côté de la ruelle. Puis elle se penche à nouveau sur le cahier.

J'imagine par la fenêtre des collines couvertes d'une végétation desséchée par le vent, des vallons arides, une terre rongée par le soleil et le sel. Tout là-bas, la campagne a les pieds dans l'eau. La mer trace mon horizon en argenté... je ferme les yeux et je respire l'air froid venu du grand large...

Elle suspend sa main au dessus de la page, ferme les yeux et renverse sa tête en arrière. L'image se fait plus nette. Fi sent presque le vent sur son visage. Un souffle de courage passe sur son

front.

La lumière dorée roule sans bruit sur la courbe des collines frémissantes.

Elle rouvre les yeux, les baisse vers sa plume, qu'elle contemple en la faisant rouler entre ses doigts. Elle pousse le cahier devant elle.

Le cahier.

Elle le rapproche, tourne une page.

De nouveau, tout ce blanc. Fi saurait-elle encore y tracer le dessin de quelque chose ?

Elle ferme à nouveau les yeux, inspire.

Tirer un trait. N'importe comment. Une droite, une courbe, une boucle, peu importe. Il faut que je m'exprime.

Le premier trait esquisse la nuque, en haut de l'encolure, derrière les oreilles. Juste un trait léger arrondi discrètement. *Qu'est-ce que c'est ?*

Sous la plume naît en quelques traits vifs un corps tout entier.

Petit cheval caracolant.

C'est un cheval.

C'est Emiole.

Emiole.

Alors c'est encore à toi que je pense.

Pourquoi en premier, toujours, pensé-je à toi ? Ai-je fait de toi la maîtresse de mon destin ? Un cheval.

J'ai croisé des humains bons. Qui auraient pu remplir ma vie. Aurais-je dû m'arrêter ?

Puis-je restreindre mon univers ainsi, ne puis-je accorder aux humains que je rencontre la confiance qui ferait d'eux mes semblables ? L'humain est-il si laid ? L'humain a fait le dix-neuvième, l'humain a fait le vingtième siècle. L'apogée de la bêtise et de l'atrocité. Le siècle de la laideur. La fin du règne de Dieu. Puis-je aimer encore l'humain ? Un humain, pour ce qu'il est ? Peut-être ai-je perdu mon chemin. Peut-être me suis-je trompée de civilisation ? Des humains m'avaient appris l'amour, d'autres m'en ont privée. Je contemple aujourd'hui ceux de mon espèce et je vois de disgracieux bipèdes qui se dandinent et se lorgnent en grimaçant. Emiole, elle...

À travers elle j'ai vu dans le monde animal toute la beauté. La grâce infinie du galop d'une girafe, l'émotion des premiers pas chancelants d'un petit mammifère ou du papillon fendant sa chrysalide, la force ceignant le large front du vieil éléphant sage.

Est-ce l'intellect qui nous a mené au désastre de l'histoire humaine ? Pourtant des humains ont su créer la sagesse... »

- Bon y'a des années qui se sont écoulées là d'accord ? Elles se sont barrées, elles ont fait leur vie, c'est cool. Genre un peu vieux couple quoi. Imagine-toi un truc entre vieille maison et vieille ferme un peu rénovée direction Normandie par là. Voilà et c'est un matin comme les autres, Fi se lève, elle petit-dèj' et après elles sortent toutes les deux en balade.

- Tous les jours ?

- Ben j'en sais rien moi c'est un exemple ! Tous les jours, oui, pourquoi pas...

« En l'entendant arriver Emiole a passé la tête par-dessus la porte de son box et la regarde, silencieuse. Fi s'arrête pour lui caresser brièvement le nez, puis se dirige sans perdre de temps vers la sellerie. Elles ne sont pas en avance.

Le réveil a eu du mal à se faire entendre ce matin. C'est inhabituel : depuis qu'elles vivent ici Fi se lève chaque jour sans soucis, au même rythme invariable et tranquille. La vie seule avec Emiole lui a apporté la sécurité dont elle avait besoin pour oublier le passé et s'isoler du reste de la société des humains. Ici, retranchée dans la campagne normande, Fi a trouvé un chez soi et une paix dont elle ne veut plus être délogée – et qu'importe comment va le monde tout autour.

Aujourd'hui le réveil s'est fait difficile. Peut-être cela a-t-il à voir avec la température inhabituelle qui règne ce matin : il fait étonnement doux pour la saison. Pourtant, Fi frissonne. Elle prend sa selle sur le bras gauche et pose dessus en vrac filet, tapis, protections, un cure-pieds, un bouchon. Le couvre-reins imperméable. C'est lourd.

Fi court un peu. Elle arrive devant le box juste à temps pour tout laisser glisser à ses pieds, contre le mur.

Elle entre chez Emiole pour lui retirer sa couverture. Elle la rabat rapidement sur la croupe avant de la tirer vers elle pour la plier en deux puis en quatre sur son avant bras et de la poser sur un coin de paille propre à l'angle du box. La couverture est trempée. Fi se retourne pour regarder Emiole. Elle s'approche pour caresser son épaule moite du dos de la main. La jument est luisante de sueur, de la nuque aux reins, mais elle semble très calme.

Elle ne quitte pas Fi des yeux.

Fi lui cure chaque pied en un rapide geste circulaire, attrape son tapis et un bouchon avec lequel elle la brosse succinctement alors que de l'autre main elle a déjà posé le tapis sur son dos. Ces gestes réglés du quotidien que répète Fi sans s'en lasser depuis des mois et des années en en goûtant toujours de nouveau la saveur, ces gestes ce matin se font un peu nerveux. En quelques instants Emiole est sellée et Fi descend chaque étrier d'un coup sec.

Emiole grogne un peu en sentant se resserrer la sangle sur son thorax. Comme elle a toujours grogné. Fi la considère un instant, puis la sangle, son élastique, sa boucle. Hm, c'est vrai que c'est sûrement désagréable de se faire serrer le bide comme ça.

Mais... le filet. Fi se retourne pour l'attraper en même temps que les protections.

Tout en finissant de préparer Emiole, elle tend l'oreille. Quelque chose la perturbe, quelque

chose n'est pas habituel. Elle essaie de réfléchir en passant à la jument son couvre rein.

Emiole souffle bruyamment par les naseaux et tourne la tête vers Fi qu'elle regarde, l'encolure pliée au maximum.

- Quoi ?

Mouvement de la tête de haut en bas.

- Oui, oui, on y va... Dans dix secondes.

Fi re-sangle et tapote l'épaule de sa vieille compagne.

- Je sais, t'aimes pas que je te saucissonne... C'est la vie ma fille. T'en mourras pas.

Elle sort d'une poche de blouson sa casquette chiffonnée qu'elle secoue avant de la mettre sur sa tête et de sortir de l'autre poche ses vieux gants chéris. Elle les regarde un instant, songeant qu'il faudrait les changer avant qu'ils deviennent transparents. Elle les enfle le sourire aux lèvres. Trois ans qu'elle les a, ces vieux gants, trois ans qu'elles ont emménagé ici, quatre qu'elles se connaissent, presque cinq qu'Emiole est apparue ; tout une vie ensemble...

En attrapant les rênes, Fi lève les yeux vers les poutres poussiéreuses.

Voilà ce qui la perturbe. Elle pousse la porte du box en y gardant les yeux rivés. Les nids sont vides, silencieux. Pas un chant d'oiseau ne résonne dans le hangar.

Elles s'arrêtent devant la grande porte coulissante pour que Fi se mette en selle.

Une fois à cheval, elle regarde autour d'elle. Une pluie poisseuse tombe à petites gouttes rapprochées.

Emiole se met en marche. Ses pieds font dans la boue visqueuse un bruit de ventouse, mat et régulier. Même une fois sur l'asphalte de la petite route de Valletot, ses battues résonnent à peine. Le crachin amortit les sons comme une paroi anti-bruit.

Tout est calme, Fi n'entend toujours aucun piaillage. Elles sont seules sur la route. Une bondrée apivore passe sans bruit au dessus de leurs têtes, filant droit vers le nord. Pas un souffle d'air n'effleure le bocage.

C'est cela qui fait à nouveau frissonner Fi. Ce silence... cette ambiance sonore étouffée comme à travers le verre épais d'une fenêtre scellée... Fi secoue la tête. Elle décide d'aller vers la falaise. Là-bas, au dessus de la vallée de la Seine, elles auront peut-être plus d'air.

Elles contournent la ferme des grands ormes au petit trot. Des grands ormes, il ne reste aujourd'hui qu'une rangée, perchée sur le talus, clairsemée mais majestueuse. Au bout, le talus quitte le bord de la route pour faire le tour de l'ancienne ferme dont les bâtiments forment un C ouvert vers l'est. Vers Rouen, vers Paris. Tournant le dos à la mer, pour faire le dos rond dans les mauvais vents qui s'engouffrent par l'estuaire. Lorsqu'ils soufflent, jusqu'à Rouen tout l'arrière-pays est baigné des effluves nauséabonds de la vaste zone industrielle qui a colonisé les bords du fleuve au vingtième siècle et qui s'est étendue, à l'est du Havre, grignotant la vallée sinieuse jusqu'à Rouen, et remontant toujours plus haut jusqu'à la capitale régionale, l'ancienne capitale.

Paris. Devenue une cuvette noyée de pollution et de surpopulation, encombrée, irrespirable, poisseuse et puante comme Rouen quand il souffle du vent d'ouest. »

- Ah ouais, c'est une histoire futuriste en fait... de la fiction...

« Mais aujourd'hui, pas un souffle d'air sur la vallée. Ici désormais les cheminées fumantes et les labyrinthes de conduits et de bâtiments enchevêtrés sont familiers à Fi. Les flammèches s'élevant au dessus de la brume qui drape encore la Seine au petit matin sont autant de lucioles qui dansent et ondulent nuit et jour, un peu malignes, un peu joueuses, vue fantastique sombre et fumante animant sans discontinuer l'horizon du pays à des kilomètres à la ronde comme un volcan jamais tout à fait assoupi.

Fi décide qu'elles iront jusqu'à la petite valleeuse qui coupe entre deux pans de falaise pour descendre à mi-hauteur du plateau, dans l'alignement des hautes cheminées.

La végétation a respecté cet étroit chemin pierreux qui se faufile entre les ronces jusqu'au bord des falaises. Emiole et Fi le connaissent bien. Au bout, le sentier se termine en à-pic. Un petit carré d'herbe offre une loge idéale avec vue panoramique sur la vallée et le fleuve brun, du vieux pont de Tancarville à l'est au pont de Normandie, loin à l'ouest, avec comme décor d'arrière-plan la forêt de Brotonne et le ciel de basse Normandie. Leur destination de ballade favorite. La descente dure quelques centaines de mètres ; avant d'y parvenir il faut parcourir quelques kilomètres par la route, une de ces étroites routes de campagne que la terre a regagnée depuis longtemps. Emiole y chemine sans effort au petit galop.

Dans la région le bocage est resté intact depuis la grande restauration du début du nouveau millénaire.

Fi aime mener Emiole dans ce dédale désert où l'on ne croise que rarement âme qui vive, parfois un agriculteur juché sur une machine étrange, parfois des chiens errant de ferme en ferme, parfois un bovidé échappé de son enclos... la jument marche de son pas dynamique, la cavalière se laisse balloter à ce rythme devenu plus familier que sa propre respiration, et toutes deux jouissent à l'unisson du calme vert des matinées normandes.

Au détour d'une haie surmontant le talus derrière lequel Fi devine quelques vaches laitières paissant, la route se mue en véritable chemin de terre qui s'enfonce dans une peupleraie trentenaire. Fi a rarement forcé Emiole à emprunter un chemin contre son gré. Elle sait pour lui avoir lâché la bride et l'avoir laissée les guider parfois, lorsqu'elles sont arrivées ici et avaient encore toute la campagne environnante à découvrir, que la jument aime s'engager sur ce chemin entre les peupliers. L'été, à l'abri de la chaleur ; à l'abri de la pluie les jours comme aujourd'hui. Le bruissement des feuilles leur souhaite la bienvenue et, lorsqu'un rayon de soleil s'y faufile, tout scintille avec l'éclat léger de mille breloques dorées à l'or fin et qui se balancent sous la

caresse de la brise.

Aujourd'hui pas un souffle ne vient faire onduler les branches basses. Les arbres se dressent autour d'elles stoïques dans la moiteur ambiante, immobiles de la racine à la cime. Fi suit des yeux leurs silhouettes élancées qui se tiennent tout droit vers le ciel de plomb comme autant de colonnes résistant au poids des lourds nuages. Le ciel noircit à mesure que Fi regarde vers le sud. Il va y avoir de l'orage.

Le sous-bois devrait sentir bon la terre humide et la mousse. Fi lui trouve une écœurante odeur de mucus, qui colle partout. Elle aussi est en sueur.

À Emiole, sortir a fait du bien. Après un court petit galop, elle reprend son souffle, en marchant avec entrain dans la boue qui lui lèche les sabots. Elle passe sans s'en soucier entre les arbres silencieux, tout droit vers la valleeuse qui s'ouvre devant. Petit à petit le chemin s'enfonce dans une tranchée autour de laquelle les arbres s'élèvent jusqu'à disparaître. Restent deux murs de roche bordés d'éboulis autour d'une piste bien tendre, un peu sablonneuse, qu'Emiole se fera une joie de remonter tout à l'heure au grand galop.

Fi pense aux tropiques. Elle ne les connaît pas. Elle s' imagine les plages ensoleillées et la mer turquoise, limpide comme elle dut l'être avant les grandes pollutions de la troisième décennie du XIX^e siècle, fermant un instant les yeux pour goûter la sensation de chaleur du soleil qu'elle imagine réchauffer sa peau après un long bain de mer, sans réaliser que, sous ce ciel noir, Emiole les porte dans une température graduellement de plus en plus élevée depuis qu'elles sont parties.

Au sortir de l'avant dernière courbe du sentier, la chaleur devient soudain flagrante. Enfin Fi comprend l'anormalité de la situation. La température est ici de quinze ou vingt degrés supérieure à ce qu'elle devrait être. Fi arrête Emiole, résiste à sa tentative de lui arracher des mains les rênes d'un vigoureux coup de tête vers le bas. Elle tend l'oreille, concentrée. Il lui semble percevoir un bourdonnement sourd, un lointain ronflement. Elle laisse Emiole reprendre le pas.

En quelques minutes, la jument est devenue nerveuse. Fi la sent tendue, aux aguets : elle semble marcher sur des braises, le pied léger, l'encolure redressée, la tête portée très haut et les oreilles pointées vers l'avant. L'air s'est rempli d'un grondement de plus en plus puissant qui bouche les oreilles de Fi. Une appréhension furtive l'étreint.

Elles sont soudain face à la vallée de la Seine, et dans un brusque mouvement de recul Emiole pointe en jetant violemment sa tête en arrière. Fi saute à terre et l'attrape fermement par la muserolle. Elle se tourne vers la vallée en reculant d'un pas.

Tout, entre le pied des falaises et le fleuve, aussi loin que Fi puisse porter son regard vers l'est

ou vers l'estuaire, crépite dans un gigantesque brasier dont Fi sent la chaleur intense lécher son visage. Toutes les habitations bordant les falaises, des hectares d'usines et d'entrepôts.

Partout des conduites explosent dans un ballet éblouissant et désordonné au sommet duquel les immenses cheminées se dandinent et se contorsionnent derrière d'épaisses colonnes de fumée noire montant jusqu'au ciel. Les charpentes d'acier gémissent, se tordent, craquent dans la chaleur comme de vieux os vermoulus implorant qu'on les achève. Partout la tôle se gondole et explose, les plafonds s'effondrent, étouffant un court instant le brasier en dessous avant que les flammes ne reviennent à la charge, plus vives et plus mortelles.

Emiole piaffe au bout du bras de Fi, secouant son épaule et ses doigts douloureux, tournant sur elle-même. Fi est comme un poids mort suspendu à son filet, incapable du moindre mouvement, incapable de détacher ses yeux de ce fascinant spectacle d'apocalypse.

Pas un arbre n'est épargné. Les maisons regroupées au pied de la falaise flambent à l'unisson. Le feu a enjambé d'un pas les six voies d'autoroute dont les rambardes d'acier se sont rendues et se tortillent sur l'asphalte fondu par la chaleur. Quelques cendres brûlantes montent jusqu'à la hauteur du chemin, portées par l'air chaud qui s'élève par colonnes à l'assaut des hautes murailles de calcaire. À l'ouest, plusieurs valleuses s'ouvrent dans la falaise. Ce sont autant de brèches par lesquelles le brasier ne tardera pas à s'engouffrer.

Fi ne parvient pas à distinguer si, au loin, le Havre brûle aussi. Des tourbillons de fumée noire forment un rideau opaque de cendres, qui se déposent partout. Le vacarme assourdi de l'incendie qui ne faiblit pas ne laisse Fi entendre aucune sirène. Aucun signe de vie, aucun signe de lutte, nulle part, ne lui apparaît. Dans cet assourdissant spectacle muet et désespéré, dans ce chaos déserté par la vie humaine, le feu et l'obscurité se disputent ce qui reste à détruire dans chaque are investie.

Fi se tourne vers sa compagne et se remet rapidement en selle.

La peur lui fait serrer les mollets aussi fort qu'elle peut, galoper la jument jusqu'à sa vitesse limite, comme elle ne l'avait plus jamais fait. Le sol file sous les sabots d'Emiole trop vite pour que Fi le distingue encore ; enfin un peu d'air sur leurs peaux trempées de sueur.

La route est déjà au bout de la peupleraie et Fi laisse Emiole l'aborder sans ralentir, allant à bride abattue sous la pluie fine mêlée de cendres qui se colle dans leurs narines et dans leurs yeux.

La détonation a résonné si puissamment jusqu'à la ferme, le ciel entier a semblé en vibrer. Qu'était-ce ? Emiole a pointé assez violemment pour arracher du mur l'anneau où Fi l'a liée le temps de rassembler quelques affaires. Fi ne parvient à dévaler les escaliers assez vite que pour voir par la fenêtre Emiole s'éloigner à toute vitesse, la queue en panache.

Perdue, Emiole galope, les yeux exorbités et les naseaux grand ouverts. Elle bondit de côté, évite d'un brusque écart un amoncellement de tôles fumantes, traverse les cendres encore chaudes qui s'envolent en un nuage opaque. L'eau salée de l'estuaire, la sueur et la suie forment sur sa robe une pellicule sombre.

Elle zigzague entre les gravats, sursaute à chaque poutrelle qui s'effondre, accélère à chaque flammèche qui jaillit près d'elle, puis ralentit à une intersection pour choisir son chemin au gré des souffles d'air qui s'engouffrent entre les ruines incandescentes.

Légère et effarouchée comme une jeune biche, souple et nerveuse comme une ballerine sans chorégraphie, elle rebondit entre les obstacles qui se dressent de toutes parts. Seule âme dans ce dédale, seule vie dans la désolation. Galopant sans relâche, elle s'enfonce dans le labyrinthe brûlant qui s'étend à perte de vue.

Bientôt elle n'est plus sous le ciel sombre qu'un point minuscule qui disparaît au milieu des hectares de ruines. »

- Ah ouais là ça fait carrément image de film... T'aurais pu écrire un scénario en fait !

- Bah c'était mon idée de départ. Un film d'animation pour être précise. Mais bon. En tout cas voilà, elles sont séparées, c'est la cata, et là grosse ellipse, je sais pas si Fi part à la recherche d'Emiole ou si elle apprend quand le calme est revenu qu'elle a survécu et vit en liberté dans les pampas sauvages de je-ne-sais-où et part la chercher ou ce genre... en tout cas elle finiront par se retrouver, c'est obligé.

- On s'en serait pas douté tiens !

- Le commencement chui désolée vraiment mais là j'peux pas t'expliquer ça à voix haute c'est trop chaud. C'est des trop vieilles bribes de souvenirs encore à peine descriptibles... D'ailleurs j'en ai jamais parlé à personne à voix haute. Faut que tu lises, mais que si tu me promets de pas te foutre de ma gueule – ok ?
- Ok...
- Ok bon ben vas-y tiens, c'est ça. C'est des bouts... J'avais rassemblé ça dans une lettre pour G. pour essayer de lui expliquer, j'me rappelle il avait pas tout compris mais il avait kiffé...
- Ah ouais donc si ça se trouve je vais rien comprendre non plus quoi.
- Ben fais un effort !
- Ok, ok ! Je commence.

Paris, deux ou trois ans, quatre peut-être.

De petits camarades d'école, des parents. Quelque part dans une stalle d'une allée d'un bâtiment de la garde républicaine, on m'assoit sur un dos d'animal à des kilomètres du sol.

Souvenir vacillant de mon premier vertige.

Je déteste.

Puis, commencement peut-être, sans que je me rappelle plus ni quand ni comment, un genou ployé, une jambe qui se tend et se pose, sèche et droite.

Un sabot qui glisse sans bruit dans le sable, rond et lisse et le pied se relève dans une gerbe dorée de grains et de poussière qui retombent en scintillant dans la lumière.

Une nuque qui se tend

L'oreille, nerveuse, et sa jumelle, se taquinent, se chamaillent, s'évitent et se cherchent. Pointent, soudain sœurs face à l'horizon, droites et braves au dessus du large chanfrein qui s'est incliné

L'œil m'a semblé ailleurs, je suis venue plus près ; j'ai plongé dans la pupille allongée et le monde dont elle marquait l'entrée s'est ouvert à moi... et a pris mon cœur

A pris mon cœur, mon corps et puis mon âme

ma vue

mon odorat

mon toucher et mon ouïe

mon goût lorsque j'avalai la poussière

la sueur, parfois les larmes

Le corps d'enfant est un gouffre, un chantier miraculeux, un infini de provisoires, un puzzle, un fouillis, un million de millions de particules élémentaires que chaque jour ajoute et que chaque jour remplace.

*Alors, dans cette frénésie pour bâtir un corps et une âme, l'être en construction happe sans relâche l'air et la lumière, les images et les sons ; l'individu*e croît et se différencie, chacun*e avec son matériau modèle ses parois, étaye sa charpente et ordonne peu à peu son monde intérieur.*

Un référentiel naît, propre à l'individu. Parfois il est le pendant du matériau dont s'est construit l'être, parfois il en est détaché.

Un furtif instant de sensibilité à l'éclat d'un reflet – cette peau luisant dans la lumière –, à la justesse d'une courbe – cette encolure tendue par le mouvement, cette croupe qui s'incline et se rebondit –, à l'équilibre d'une proportion, qu'importe la tonalité qui a frappé l'oreille, le regard s'est tourné et le cœur est pris au piège.

*L'esprit muet, peu à peu, l'être, mon être a trouvé son matériau. Chaque parcelle éphémère du monde d'« avant » est remplacée par une fraction nouvelle et l'ensemble bâtit une personne et son référentiel sensible et esthétique, visuel, auditif, olfactif, tactile, gustatif quotidien, de chaque heure et de chaque seconde, de chaque geste et de chaque pensée ; le monde se transforme en l'être et l'être dans le monde, l'individu*e et sa passion deviennent indissociables ; ou ce serait comme la mort.*

- 'tain meuf, tu fais de la poésie... Sans déconner t'as vraiment écrit ça en vrai ?

- Fffffff...

- Ok, ok, ok ! Je peux pas deviner moi !

- Bon donc tu vois, en parallèle y'a les rêvasseries, les histoires, les dessins...

- Tu faisais des dessins de chevaux ?

- Oh là là ma pauvre des tonnes ! Je passais ma vie à ça, je pouvais pas prendre un stylo sans dessiner un cheval quelque part.

- Je peux voir ?

- Pas maintenant, j'essaie de t'expliquer là !

- Oh pardon. T'es pas très très flexible quand-même...

- Bon donc en parallèle le rêve et la réalité quoi. En bref en primaire je me mets à avoir envie

concrètement de faire du cheval, et puis au début du collège mes parents disent ok et j'ai le droit d'aller au centre équestre une fois par semaine. Je peux te dire que je l'attends mon samedi, je pense qu'à ça en fait. Pendant des années je monte une fois par semaine, et genre une fois par an j'ai le droit de faire un stage d'une semaine où je peux monter deux fois par jour plus une heure de théorie alors là je te dis pas le bonheur... Je m'achète du matériel, je passe des heures et des heures à graisser mes cuirs en écoutant de la musique et en pensant à des trucs de cheval dans ma chambre... Ça sens grave le cheval chez moi, tout le monde trouve que ça pue mais moi je kiffe, y'a pas moyen que mes affaires de cheval soient ailleurs que dans ma chambre !

- Mmmm...

- Quoi, ça sentait bon ! Enfin je trouvais quoi, je me rappelle plus... Ça sentait le cuir surtout je crois. Enfin bref le temps passe, je passe des exams, je deviens balaise, je fais des stages en Normandie, on déménage, je me trouve des solutions pour continuer à monter alors qu'on habite à Paris et que c'est trop galère, encore en plus en parallèle avec les études de médecine toute façon c'est mission impossible mais bon j'arrête un temps pi y'a des potes qui me trouvent un plan pour aller monter un cheval de proprios deux fois par semaines... Il s'appelle Mistral, il est canon. Je tiens le coup encore quelques temps. Je rêve d'acheter Mistral.

Et puis bam, premier cap, un été je mets pied à terre pour la dernière fois...

Le truc c'est qu'au dehors, il y avait le monde et les humains ; il y avait le capitalisme, la misère, l'injustice et la guerre. Il y avait l'occident, et la violence des symboles d'un modèle de société cynique et meurtrier.

Des quotidiens sans apparence exceptionnelle, des affinités sans arrière-pensée – comme les miens, comme ceux de Fi.

Dans un monde où une moitié des vivants se déplace avec aisance au prix et au mépris de l'autre, qui agonise, rien de la vie d'un individu de la première n'est anodin ; et ses signes d'affinités avec les classes dont la richesse n'a d'égal que le mépris avec lequel elle est dépensée, pour entretenir un mode de vie revendiquant un même mépris pour la moitié du monde qui se meurt, m'apparaissent condamnables.

Avoir été sensible à la beauté d'un art que l'on a cru pur et détaché n'y fait rien, toute chose en ce monde d'humains socialisés s'insère dans un contexte.

L'accession à l'aboutissement de la technique, de l'art, de l'osmose fantasmée avec l'animal et tous les éléments, au sublime enfin de la beauté dévoilée du chef d'œuvre qu'a engendré la nature et que la main de maître, par son savoir et sa persévérance, mène au sommet dans le mouvement, bref la perfection, en équitation, est autant historiquement qu'aujourd'hui le fait avéré d'une élite et d'un univers symbolique de sa richesse – richesse née de l'asservissement puis de l'exploitation du milieu et de toutes les espèces, et dédaigneuse des réalités du monde dans lequel elle s'est construite. Les exceptions ne font qu'en confirmer la règle.

- Bon mais c'est pas le cas de Fi ça, elle elle est toute peinarde elle fait de la balade...
- Ouais, mais moi je faisais bel et bien du manège. Et le monde autour était comme je dis, et moi j'étais sourde comme un pot.

Or un beau jour, un documentaire, des chiffres, des images.

Un corps d'un seul coup, tout de lignes droites et d'angles, un corps en forme de grand échelas de cauchemars, un corps à quatre pattes sur la poussière aride – une photo de James Natchway prise lors de ses reportages sur les famines en Afrique orientale, qui fait prendre à ma vie son grand tournant.

Dehors, quelque part, l'horreur est bien réelle.

À sa vue je pense devoir entreprendre un certain choix, que je crois pouvoir lier à mes autres doutes, à mes autres conflits intérieurs, au puzzle d'une enfance écorchée et de mécanismes compliqués qui me remuent. Tout se mélange, je n'ai plus en tête que faire preuve d'une « âme intègre ». Je me prends pour une héroïne.

- T'es vraiment un peu barrée !

- Je me débats comme je peux, j'entreprends, je tranche avec le radicalisme de la jeunesse et de l'inexpérience. Avec lyrisme ! C'est que j'ai beaucoup lu de romans, je me suis plongée dans les univers dramatiques des romantiques, des réalistes, les grandes épopées de science fiction grandiloquente, les récits d'héroïsme et de sacrifice...

- Ouais d'ailleurs tu parles pareil.

- J'en suis encore imprégnée. Dans la foulée je me balance presque toute entière par dessus bord ; et pourtant je ne range pas mon amour propre, je le sublime. Je prétends me déconstruire complètement pour pouvoir me reconstruire pièce par pièce et en conscience, loin de ce qui m'a faite. Éclairée. Je suis arrogante, utopique, naïve. Je bâtis des ponts. Mes études de médecine interrompues ? Dans l'absolu, en plus d'un savoir passionnant et d'un savoir faire complexe et ludique, l'idéal humaniste, le choix du soin de l'autre. Bien sûr que j'aurais adoré, j'ai même mal au ventre en pensant que ce métier ne sera jamais le mien ! Mais médecine où, médecine quand ?

- Bah...

- Médecine en France, au XXI^e siècle. Signer pour entrer dans un corps de métier qui se fond complètement dans une société régie aujourd'hui par un système que je gerbe. Bien sûr que c'est un métier fabuleux, bien sûr que c'est le top ! Mais aussi et surtout c'est arriver après la bataille, c'est panser les blessures – de la surabondance et du consumérisme –, c'est contenir l'épanchement pour masquer le mal réel aussi longtemps que ce sera possible.

- ...

- Je ne sais encore ni trop précisément pourquoi ni non plus trop pour aller où, mais quelques

sensations d'étouffement, de révolte et de frustration me suffisent. Je balance.

Mes envies de faire ce qui est en mon pouvoir pour faire suivre à ma vie le sens que veulent lui donner mes convictions naissantes sont peut-être risibles et le geste irréaliste, mais à cette remarque potentielle je réponds en levant mon glaive imaginaire haut vers le ciel : ce n'est pas parce que notre système actuel semble une évidence et une fatalité au plus grand nombre, une entité supérieure que nul*le individu*e isolé*e n'est de poids à combattre, au point que personne ne veut se donner la peine de le remettre en question, que ce soit par paresse ou par inconscience – je ne parle pas de ceux, minoritaires, qui adhèrent en connaissance de cause – que c'est vrai et qu'il faut avoir honte de dire qu'on pense le contraire.

- Tu fais des phrases longues...

- À moi, cette souffrance que j'ai entrevue à travers le jour de quelques photographies de famine me suffit pour avoir envie de me lever maintenant et dire que je ne suis pas d'accord avec la tournure que les XIX et XX^e siècles ont fait prendre au monde, et que je vais essayer de faire en sorte que ça change. Quel que soit le temps que ça prendra. Et bon ok, là, je sais, on peut presque voir le vent faire flotter ma grande cape dans le soleil levant...

- Ouais ben justement rassieds-toi quand-même, c'est l'affiche là.

- Mais tu crois pas qu'on pense tous comme ça quand on réalise gamin ou gamine dans quel monde on vit ?

- Euh, nan, je crois que t'as vraiment trop lu de romans, et que t'avais vraiment un ego disproportionné.

- Ouais, bon.

- Enfin quand-même...

- Mais reste assise vas-y !

- ...quand-même, ils sont nombreux celles et ceux qui combattent déjà, ils sont des dizaines de milliers à se mobiliser sur tous les continents pour que les choses changent ! Alors pourquoi pas moi ? Parce que je suis une petite occidentale nantie, d'un milieu et d'une culture où ça ne se fait pas ? Parce que mon idéalisme ne me nourrira pas ? On me l'a sortie plein de fois celle-là ! Genre il faut que je repose mes pieds sur terre !

- Ben oui, quand-même un peu !

- Mais ça me saoule ! Du coup voilà, je m'énerve, je proteste en mots silencieux, en fait je n'ai aucune idée de rien et je serais incapable de garder pied dans une discussion à mots réels mais toute seule assise à mon bureau ma plume me devance et me persuade ; le vrai monde ce n'est pas l'occident, ce sont trois milliards de gens qui vivent avec moins que rien pour que nous conservions notre confort, vu que notre planète essoufflée n'a pas de quoi en faire autant pour tout le monde. La seule vérité est que nous devrions tou*tes combattre pour que les générations à venir aient le choix de l'esthétique à donner à leurs vies, et pas seulement pour ce qui est du

versant occidental de la planète, la voilà la vérité !

- Oui bon ben gueule pas ! Premièrement j'y suis pour rien. Deuxièmement c'est quand-même un peu vrai la remarque qu'on t'a fait, tu sais, genre, faut rester un peu réaliste... Troisièmement je suis désolée mais ça fait un peu genre : tous les gens qui pensent pas comme moi, eh ben ils sont trop nazes. C'est pas terrible pour motiver les troupes hein ! Quatrièmement en plus j'ai un peu perdu le fil : c'est quoi le rapport avec le cheval, tout ça... ?

- Ben médecine, ça aurait été le confort matériel et financier indispensable à la poursuite d'une pratique intensive. Mais bon d'ailleurs je les relie pas vraiment à l'époque, et je sais plus quand le rejet de l'un intervient par rapport à l'autre ; mais en jetant l'un je jette un peu l'autre dans le même mouvement tu vois ?

- Euh, si tu le dis...

- Bon, de toute façon comme dit c'est des grands discours idéalistes de p'tite jeune qui n'a aucune idée. J'essayais de me persuader moi-même ! En tout cas, quand-même, pour que quelqu'un comprenne, j'écris à ma mère, pour tout lui expliquer, surtout aussi pour que quelqu'un sache. Une tentative d'explication à quelqu'un d'autre et par la même occasion à moi-même, dans le désert que je mettrai encore longtemps à traverser.

- Le désert ?

- Oui, la traversée du désert, tu connais l'expression nan ?

- ...

- Ben pour expliquer mon souffle coupé, mon ventre douloureux, mes yeux pleins de visions lancinantes qui soulèvent parfois ma poitrine de sanglots quand le souvenir est trop vif et le manque trop cruel. Oh là là en y pensant je me remets à avoir les boules ça y est...

- Mais de quoi tu parles !?

- Ben d'arrêter le cheval patate ! Y'a un beau jour où j'ai décidé d'arrêter le cheval !

- Ah ouais, ça fait genre partie de tes mesures radicales pour te persuader que t'es une héroïne c'est ça...

- Tu peux te moquer ! J'étais jeune, j'étais toute seule, je faisais avec les moyens du bord. Enfin, c'est peut-être pas si top de lire trop de romans, si j'ai des enfants je ferai attention à ça. En tout cas c'est ce que j'ai fait. J'ai arrêté et j'ai plus jamais repris. Le cheval, pas les romans. Et c'était ouf.

Ça a été un sevrage tu vois. Ouais, ça a été dur... Quoi, c'est vrai, j'étais pas une junkie et j'ai même aucune idée de ce dont je parle quand je fais cette comparaison, mais pourtant des années après c'est toujours celle qui me vient à l'esprit. Parce que mon corps était imprégné et que le manque a été brutal, cru, physique.

- ...

- En vrai, me regarde pas comme ça ! Je peux encore le sentir ! Mes journées sont vides et mon esprit est obsédé.

- ...je me demande ce que t'a pris à l'époque en fait... peut-être que t'étais vraiment droguée...
- T'es naze. J'ai des accès de sanglots pas possibles ! Je me revois d'un seul coup traverser avec Diane la carrière grise au trot moyen...
- C'est qui Diane, c'est quoi au trot moyen ?
- C'était une jument que je montais Diane, le trot moyen c'est une allure spéciale de dressage, c'est comme du trot mais avec des plus grandes foulées, des plus grands pas quoi tu vois ? Ça fait comme des bonds. Bon donc je nous revois là et tout est tellement intact, tellement parfaitement réel, et je sens si fort la puissance de la foulée, et sur mon visage l'air de la forêt, l'odeur de la terre froide et des feuilles humides, et j'entends si bien le souffle de Diane dans l'effort, ça me saisit tout entière. Une fois de plus la douleur est tellement vive, je sens ma poitrine irrésistiblement soulevée par les pleurs, et j'ai beau tourner les yeux à droite et à gauche à la recherche d'un échappatoire, n'importe quelle vision qui puisse être la distraction me permettant de soustraire mon esprit à ce souvenir, je n'arrive pas à m'arracher à cet instant et à ses sensations poignantes, et je sens toutes mes frustrations, ma colère, la passion qui me submergent comme si je n'en avais jamais connu de rémission !
- Assieds-toi...
- Aah... Comment veux-tu ne pas avoir envie de grands mots romantiques pour expliquer ce que je pensais que personne ne voyait et que je savais que personne ne comprenait ? Une fois, en mode vénère de douleur, de frustration, trop en colère, je suis allée dans la salle de bain pour me passer le visage sous l'eau, j'avais la gorge en feu, et en refoulant mes larmes, j'ai levé les yeux vers la glace pendant que j'ouvrais le robinet. J'ai croisé du regard mon reflet et je suis restée bloquée. Mon visage était tout paisible, tout détendu et inexpressif. D'un seul coup il me montrait ce qu'on pouvait voir de moi, et surtout le peu de ce qu'on pouvait voir de mes sentiments. J'ai compris que cette apparente quiétude, cette froideur plastique à mille lieux de mon agitation intérieure, était l'image qu'avaient de moi les gens qui croyaient me connaître et que je croyais me connaître. Et t'imagines : si seule l'expressivité de mon visage pouvait rendre crédible ma difficulté, jamais personne ne saurait ! Est-ce qu'il aurait fallu que je fasse chaque jour la grimace ?
- Bon tu veux pas faire une pause là, t'as l'air agitée...
- Ça me rend un peu triste, pour être honnête, qu'une douleur aussi authentique puisse prendre un aspect un peu ridicule avec les années qui passent, en particulier une douleur qu'on s'est infligée à soi-même...
- Mais nan t'es pas ridicule.
- ...à croire que seule la souffrance venue de l'extérieur est légitime. Et le pire, c'est que la seule issue qui reste, quand un petit début de commencement de chouilla de ridicule commence à se faire sentir, c'est de la fermer et de serrer le cul bien fort. Sinon c'est un peu comme de crier aaah regardez comme je souffre j'ai choisi le collier vert alors que le bleu était à portée de ma

main et tout le monde de répondre bah pourquoi n'as-tu donc pas pris le bleu. (Surtout que le bleu t'allait très bien vraiment – vous trouvez ? Oui, je trouve aussi c'est ça mon drame ne comprenez-vous donc paaaaas)

- Hihi... Hum, pardon.

- C'est même affreux, parce que si c'est vrai que le cheval était non seulement le matériau avec lequel je m'étais construite tout entière, mon quotidien, ma matière propre, j'ai dû mon désespoir sincère au fait d'y voir aussi vu l'amour de ma vie. Un mot pour résumer tout, mon grand amour et mon cœur brisé, toute la souffrance du quotidien et le gouffre intersidéral d'une âme vidée de la substance avec laquelle elle s'est bâtie au long des années d'enfance et d'adolescence...

- Oh là là, redescends là quand-même...

- La perte du référentiel commun à tous les domaines de la vie, l'inspiration inépuisable pour mes innombrables textes, l'éclairage de mes journées, l'illustration de mes musiques, le décor de mes nuits ! Un petit mot : cheval. Quoi, cette créature m'a paru élever ma vie au dessus du monde ordurier qu'ont bâti les hommes, comme la spiritualité religieuse élève d'autres jusqu'au plus haut, tu vois ? Et puis elle a brisé mon cœur, gâché ma vie !

- Enfin t'exagères un tout petit peu quand-même.

- Je te raconte ce que je vivais à l'époque ! Évidemment que dans des moments de lucidité j'arrivais à pressentir vite fait que c'était probablement pas le cas ; mais l'existence de ce foutu petit mot – et de ce qu'il contient – est à l'origine d'une douleur exaspérante, d'autant plus qu'elle est irrationnelle.

- Bon ça par contre, pourquoi ? C'est pas irrationnel ce que tu viens de me raconter.

- Tu me fais plaisir. En tout cas des années après je me suis assise bien cramponnée aux accoudoirs de mon fauteuil devant une reprise de dressage de je ne sais quel concours de je ne sais quelle catégorie diffusée à la télé et j'ai réussi à verser de chaudes larmes, dont je ne savais plus si c'étaient des larmes d'accablement au contact de toute cette beauté qui me parvenait encore à travers un filtre de révolte et de dégoût, ou des larmes de rage pure, ou des pleurs de confusion profonde, ou le stress même d'avoir tenté le coup de regarder ces images après toutes ces années, bref, un chaos pas possible, le fiasco, laisse tomber.

- C'est moche.

- Ouai. Et certains soirs rien ne m'a plus paru si clair... Je me perds, je ne suis plus moi, et qui suis-je, que fais-je en ce monde ? La douleur m'aveugle.

- ...

- Mais bon faut être philosophe, après tout, plus jeune on a le cœur brisé, plus on a de temps pour s'en remettre nan ?

- Euh, peut-être.

- Donc j'ai décidé de laisser passer le temps.

- On est sur le seuil là. Toujours de nouveau et longtemps encore l'obscurité se prolonge...
- Tu peux parler normalement ?
- Comme je disais, je pourrais faire le choix de la métaphore et dire que j'ai été sincèrement amoureuse.
- Ouhouh...
- Je préfère formuler que ma demande affective infinie et le gouffre émotionnel qui s'est développé en moi enfant se sont d'autant mieux remplis et imprégnés, à la longue eux-même, dans leur propre matière, constitués de ce que j'aurais pu appeler l'objet de mon amour ; l'exaltation a compensé le manque et le choc est d'autant plus brutal. Rupture choisie mais subie, j'ai besoin de temps pour me mettre à réaliser complètement l'ambition de la décision, et mon corps et mes nerfs souffrent. Cet arrêt de mon cœur chaque fois que je croise la courbe d'une encolure – quand est-ce que j'oublierai ? Certains soirs j'ai de la colère contre moi-même et contre ce toujours pareil qui revient à la charge.
- Oh là là je comprends rien...
- Ben tu vois, enfant peu-être que tout simplement j'avais un gros manque affectif ou ce genre, et ensuite je me suis passionnée pour les chevaux et ils ont rempli toute ma vie, sauf que encore plus que ce que je pensais en fait quand j'ai voulu m'en débarrasser ! Là j'ai compris que c'était tout moi que j'avais construit avec cette espèce de passion à tout faire... C'est bon tu suis ? Et alors des fois c'est grave la crise ! Je me retrouve assise là à flipper... Avec ou sans lunettes, mains devant les yeux ou autour pour les ex-orbiter afin d'essayer de happer la réalité en couleur qui se dresse devant mes fenêtres pour essayer en vain de me venir en aide, partout, quelle que soit la direction dans laquelle je tourne les yeux, des chevaux se glissent insidieusement dans mon regard, à travers mes doigts écartés, entre les lignes du bois de mon bureau, flottant sur le crépis des murs, se reflétant dans l'eau de mon thé... Partout des encolures rouées se tournent et portent vers moi ces yeux aux longs cils, ces chanfreins qui m'ensorcellent et s'agrippent sans bruit à mes paupières qui battent en vain pour les en chasser.
- ...euh mais je le pense vraiment pour la drogue hein... t'es sûre y'a pas quelqu'un qui t'a fait prendre des trucs en cachette ?
- Pfff, j crois surtout que je me suis trop prise pour Fantômette et que je me suis vraiment fait mal en voulant me priver de ce que j'aimais vraiment le plus au monde... Qu'est-ce que tu veux.
- Aah ouaaais, je me rappelle, la vache, tu lisais les Fantômette ! Délire hihi...
- Ouais je sais pas je suis pas trop d'humeur délire là quand j'y repense. J'avais ces conneries de p'tits chevaux dans la tête... Aucune vision, aucun mouvement, aucune musique de quelque genre que ce soit ne parvenait à les en déloger ; dans chaque mouvement, dans chaque objet le reflet d'un toupet, des oreilles pointées, des yeux qui se tournent vers moi et m'interrogent ; le rythme des musiques porte le galop de petits anglo-arabes tenant leur queue en panache, mais le silence est bien plus insupportable, se faisant l'écho de cette foulée qui ne veut plus s'arrêter de

résonner dans mon esprit comme cette question lancinante : quelle autre beauté en ce monde ? Quelle autre esthétique, quelle autre perfection ? Quel autre plaisir ? J'ai beau essayer de toutes mes forces, la réponse à cette question trouve encore comme réponse cette image invariable et irremplaçable... chaque fado résonne d'une foulée, chaque musique se rythme du pas de chevaux imaginaires ou réels qui ont traversé ma vie, et je ne peux parvenir à chasser leurs images. Aujourd'hui, ils ont envahi le classique, le baroque ou le trip hop ; rien qui panse mon thorax contracté et ma gorge brûlante, qu'est-ce que je peux faire d'autre pour me soulager que d'écrire le mal qui me hante jusqu'à ce qu'il se lasse ? Quel est ce cauchemar qui m'agite comme une malade délirante ? Où s'est donc enfuie la réalité ? Je ne peux pas rester comme ça. Je m'accroche, je m'accroche à un bout de lumière qui apparaît encore entre les remous, là, sur un coin de mon bureau, trois bouquins politiques qui me donnent une illusion d'amarrage à la réalité. Je vais dormir. Il n'y a décidément que là que je trouve la paix.

- Meuf... ! Arrête de te pencher en avant tu vas tomber !

- Pendant mon année à Hambourg il y a des moments où je ne sais plus quoi sentir entre ce mal incurable d'une vie sans cheval et la joie d'être là-bas, d'avancer malgré tout, de m'enrichir toujours et d'aller de l'avant ; le temps file et pourtant il y a des soirs où rien ne me semble assez rapide pour fuir le sentiment du vide qui me fait perdre pied, je voudrais déjà être ailleurs et plus tard, mes pensées sont confuses, en écrivant je voudrais sauter les lignes comme j'ai envie de sauter les années mais ne parviens pas à remplir le temps présent comme il faudrait pour ça... Ah ça c'est clair hein, je suis pas Fantômette. D'ailleurs la pauvre je l'ai complètement oubliée à l'époque. Elle m'aurait peut-être aidée !

Il faut que je m'échappe, que je m'échappe encore, la structure de mes semaines ne me convient pas, je veux me structurer mieux, je veux me serrer dans un carcan bien raide de discipline et de volonté, continuer à retrouver des morceaux de sensations de ce que j'ai été et de ce que je suis, de ce que je voudrais être à nouveau, retourner à la source de ma nudité profonde, de ma vie d'avant le cheval, de ma vie de nouvelle venue dans un monde où il ne reste plus qu'à me construire. Je suis une grande enfant que son imagination emmène à la dérive dans la cour de récréation, qui se construit en choisissant ce qu'elle aime et l'univers dans lequel elle veut vivre, mais ma conscience a pris dix, quinze ans, et je sais aujourd'hui vers quoi je voudrais faire tendre ma vie, je veux combattre le monstre capitaliste et la chimère consumériste qui détruisent le monde, les sociétés et les hommes, mais j'ai beau le savoir, j'ai beau prononcer à voix haute et claire les noms de ces ennemis chaque jour est une alternance de certitude qui s'affirme et de douleur qui m'ébranle et me met en colère malgré la présence de cette certitude à laquelle je m'accroche et qui ne comble pas le vide de mon corps douloureux...

- Respire ! Tu t'enflames !

- Ouais, en fait si, je me prends encore grave pour Fantômette. Oh là là ça fait un peu pitié

quand-même.

- Mais naaan... Détends-toi un peu, ça fait du bien de raconter.

- Bon, en fait, toutes ces idées grandiloquentes là qui veulent rien dire du tout comment expliquer ? Je vis une espèce de surdimensionnage d'ego pour survivre à une situation authentiquement pénible, conséquente d'un choix dont je n'ai en fait pas vraiment l'explication. Disons d'origine multifactorielle. En tout cas je galère et du coup je me fabrique des raisons qui sonnent bien, je me fabrique en quelque sorte cette mission d'héroïne, à savoir trouver ce monde débile et penser que je vais y changer quelque chose, et cette mission est ce qui va me permettre de tenir le coup. Parce que ce que j'ai perdu est tellement énorme, il me faut aussi une raison énorme tu vois, sinon ça peut pas valoir le coup... Ajoute mon imprégnation chrétienne, son mythe sacrificiel et tous mes héros de roman ; au final on dirait que je me prends pour la reine du monde, mais en fait je suis surtout la galérienne number one c'est ça le truc.

- Je vois. T'es bel et bien pas Fantômette.

- Et voilà.

- C'est ballot.

- Ouais. En tout cas à l'époque je me répète qu'il faut être patiente, je suis patiente enfin j'essaie quoi, mais pas encore assez pour supporter la lenteur du temps présent dans la difficulté. Et certains soirs j'ai besoin d'écrire, d'écrire n'importe quoi, et je lis en même temps que je les tape ces lignes inutiles que personne ne lira jamais, mais je ne peux plus m'arrêter, j'ai besoin de voir se noircir devant moi l'écran de mon ordinateur et de remplir le temps du bruit des touches qui a suspendu un instant la douleur et l'angoisse au dessus de ma tête, et je m'étourdis de ce bruit saccadé qui couvre la musique, je ne peux même plus raconter mes personnages préférés, ni le récit de personne, seulement celui de ma détresse et de mon besoin de voir filer le temps sans pouvoir rien faire d'autre que de m'accrocher au clavier de mon ordinateur en regardant s'écouler les minutes dans la lumière que je ne vois même plus. Je n'ai envie de rien ni de personne, juste d'être demain, ou d'être après demain, ou d'être à un moment où je n'aurai plus mal, où la vue d'un cheval ne m'inspirera plus d'autre question que celle-ci : tiens, mais qu'est-ce ? Ai-je un jour ce genre de créature déjà vu quelque part ?

- Euh ta phrase là ça fait un peu genre : « d'amour mourir me font vos beaux yeux marquise » hihi...

- Oui, bref. Un jour, plus tard, beaucoup plus tard, je la regarderai à nouveau cette créature, et cette fois je saurai le faire avec lucidité et tendresse. Je la regarderai et dirai : tu vois, cette créature, c'est moi aussi ; c'est ce dont, il fut un temps, je me construisis, oui un temps ce fut moi, puis je me rebâtis d'autres matériaux, mais sa présence dans mon histoire demeure, alors elle reste malgré tout un petit bout de moi, et je ne le repousse plus, je l'accepte aujourd'hui comme j'accepte à part égale tout ce qui a un jour fait partie de ma vie.

- Car je suis le grand Bouddha en personne...
- ...Mais t'es tellement cruelle ! Je te dévoile mon intimité la plus profonde et toi tu te fous de ma gueule !
- Mais nan, c'est pas méchant, c'est juste pour te faire redescendre un peu là, parce que t'es vraiment toute rouge quand-même et c'est pas bon pour la santé de se mettre dans des états pareils.
- Bon donc ça se termine toujours qu'au bout d'un moment je suis comme ivre d'ordinateur et de fatigue, et je vais m'enfouir sous ma couette et dormir. Alors je suis sauvée, alors je suis soulagée.
- Mouais. Bonne idée, fais une pause.

- Depuis la visite de ma cousine et cet attelage de frisons qu'on a croisé à Altona, un quartier d'Hambourg...
- C'est quoi des frisons ? Ça fait coiffure de caniche.
- C'est une race de chevaux patate ! Ils sont tous noirs et ils viennent de Frise. C'est une région du nord de l'Allemagne à la frontière hollandaise. J'étais fan. Bartabas, tu sais, ce type qui fait du cirque avec des chevaux, lui il en avait un magnifique. Je me rappelle quand il est mort, le frison pas Bartabas, trop le drame. Bon donc depuis ce jour à Hambourg, je sens les choses un peu différemment. Comme dans un cycle : il y des périodes difficiles et des où je me sens mieux, où je sens les choses autrement. Globalement, j'avance, par à-coups, par vagues, comme avec chaque printemps les bois du cerf ; alors qu'ils sont entièrement tombés l'hiver précédent, ils repoussent plus grands et plus forts.
- Et donc si ça va mieux pourquoi t'as pas réfléchi à tout simplement lâcher l'affaire ? Je sais pas te réconcilier avec les chevaux... un p'tit peu quoi... Ça sert à quoi tout ce stress en fait ?
- T'as écouté ce que j'ai raconté depuis le début ? Les couches sociales, le capitalisme, les pauvres, la politique, que le cheval c'est pas la bonne case pour moi, tout ça ??
- Oui, bon, je sais t'es Fantômette mais à côté des grandes idées y'a quand même la vraie vie, en général c'est un peu différent nan ?
- Bah pas dans ce cas !
- ...
- Enfin surtout : ou bien t'as rien suivi, ou bien t'as bien vu que j'étais pas en état de faire du moitié-moitié quand-même !
- ...
- Bon, ok, un jour il a quand-même fini par me venir l'idée de réintroduire les chevaux dans ma vie. Mais la contradiction était encore tellement profonde, avec l'effort que j'avais à fournir chaque jour pour les en chasser, il n'en était pas vraiment question. Comme je te disais il me fallait une cohérence minimum, et pour ça pas de compromis.

Cela dit, au fur et à mesure de mon lent cheminement, sans que je le veuille, les animaux de travail ont repointé le bout de leur nez. Surtout au moment où je me suis mise à penser décroissance, vie sans pétrole, tout ça... Bon donc et avec ça bien sûr l'image d'un monde peuplé de chevaux. D'un autre usage, loin de l'élitisme actuel et de leurs univers de richesse matérielle et que je repoussais de toutes mes forces. La question c'était de savoir comment surmonter ce contact quotidien avec l'objet d'une passion, considérant un avenir plus ou moins lointain où celle-ci pourrait être qualifiée de passée, dont l'objet était difficilement divisible.

- Euh... ?

- Ben un cheval de trait, par exemple, ça reste un cheval, et monter reste ce même contact avec l'animal qui trouve sa perfection dans l'acte du dressage et de l'équitation de haut niveau. Enfin en tout cas j'avais pas encore complètement déconstruit cette façon de penser tu vois ?

- Hm.

- De là c'est tellement facile de voir réapparaître la distinction entre usage de luxe et usage pratique du même animal, le second au quotidien représentant la tentation de tendre au premier... Tu me suis ?

- J'ai un peu de mal, mais je crois que je vois. C'est chaud.

- Bah oui : est-ce que c'est réellement envisageable, par exemple si je veux une vie sans pétrole et que je pousse la logique jusqu'au bout en adoptant dans l'avenir les règles de vie que ça suggère c'est-à-dire entre autres le travail avec les animaux, que j'apprenne à côtoyer des animaux de selle et d'attelage sans voir resurgir mon attrait pour une pratique sportive de haut niveau ?

- Meuf tu te poses de ces questions, sérieux...

- Et si vraiment ce n'est pas le cas, jusqu'à quel point une telle pratique est-elle tolérable ? Jusqu'à quelle dépense concrète ? Jusqu'à quelle force de représentation ? Mettant à quel point en danger la cohérence de mon existence et de mes engagements ? Bon d'accord, engagements fantasmés, mais quand-même.

- Ffff tu vas tellement loin dans le prenage de tête !

- Oui bon... Je laissais toutes ces idées m'aborder tu vois, c'était tout nouveau que j'arrive ne serait-ce qu'à penser à ça, dans tous les cas c'était positif.

- Un soir, pour tuer le temps, j'ai regardé *Il était une fois dans l'ouest*. Tu sais le Western avec Claudia Cardinale, Henri Fonda, Charles Bronson, et cette musique de ouf dont j'écoutais en boucle la bande originale quand j'étais ado avec le fameux air d'harmonica là, j'avais eu le cd en cadeau par papa...

- Ah oui le fameux morceau d'harmonica...

- Ouais. Ce film ça faisait bien longtemps que je l'avais pas regardé. Ça a été... un pas. Dedans y'a de très beaux chevaux. Et tu vois j'ai été capable de laisser indifféremment mes yeux

analyser le beau de ces chevaux qui passaient devant. Mon regard n'avait rien perdu de son acuité en la matière. J'ai senti au fond de mes poumons une espèce de petite douleur un peu sourde, mais qui ne voulait pas vraiment faire surface, plus une gêne tu vois, et mon esprit semblait s'être détaché suffisamment pour me rendre indolore le contact de chevaux en mouvement, encore en plus de beaux chevaux. Dans un film où ils sont omniprésents. Comme si mon nerf optique, côté « signalisation de la douleur », était débranché. J'avais l'œil insensibilisé à la douleur mais pas au toucher, j'étais parfaitement capable d'identifier et même d'analyser avec une étonnante acuité ce avec quoi il était mis en contact. Je me suis demandé : est-ce que je suis vraiment en train d'aller mieux ? D'entrer pour de bon dans une phase d'amélioration palpable ? Ou ne suis-je que dans une phase de rémission où j'ai su repousser et enfouir suffisamment profond mon problème pour qu'il me laisse tranquille quelques temps ? Soit, pourquoi pas, le temps de reprendre assez mon souffle pour mieux l'affronter quand il refera surface.

- ...

- Je me suis mise à ressentir un effet secondaire gênant : après des mois, des années de conflit intérieur et de vives douleurs, je me suis mise à me sentir soudain complètement ramollie, comme le combattant épuisé que l'éloignement - momentané ? - du danger fait relâcher sa vigilance, presque à son insu, de soulagement et de fatigue.

- Ouais, je vois ce que tu veux dire.

- Donc tu me suis, du même coup la tentation est grande de se laisser aller à cette détente nouvelle. Pour moi à Hambourg c'était trouver un job, poser là mes cours et me tourner vers une école privée pour passer mon année à ingurgiter de l'allemand dans des leçons où le travail serait soigneusement pré-mâché, en laissant tomber la fac. Mais déjà quatre ans et demi s'étaient écoulés depuis mon bac. Le monde et ses habitant*es, eux, n'attendaient pas pour aller de plus en plus mal. Et moi je me sentais, comment dire, pas tranquille, coupable en fait. De servir à rien, de rien faire de politique, d'utile. Je me disais, il va falloir commencer à être un peu efficace d'une façon ou d'une autre, bon là c'était mon délire Fantômette qui me reprenait un peu, et que j'apprenne à composer avec les nouveautés qui s'invitaient au fur et à mesure dans mon existence. Au bout d'un moment j'ai eu l'impression d'avoir amorcé, oui, ce qui ressemblait à une guérison. La guérison ne chasse pas la douleur, qui resterait peut-être, mais de douleur pathologique à douleur saine et normale, il y a un monde ! Entre se détruire et se construire. C'est ça que je me disais. Bien sûr, à l'image des deux jours que j'ai passés enfermée dans ma chambre en rentrant de France après Noël cette année-là, à me garder en frissonnant de ceux qui m'entouraient dans la colloc (on était six) et du monde extérieur, il allait falloir encore un peu de temps. Mais j'ai eu l'impression que tout allait peut-être être plus facile. Et puis au bout d'un moment, au lieu de me lamenter sur mon propre sort, fallait comme je me suis dit que je regarde peut-être à remettre des points sur mes propres i... Ffffff avec la distance tout ça ça me fatigue

maintenant. Je me demande pourquoi je me suis autant pris la tête.

- Ah ben ça je te le demande aussi hein !

- Ouais mais toi t'es marrante aussi, j'en ai vraiment chié à l'époque !

- Eh t'énervé pas c'est toi-même qui vient de dire que tu te demandais...

- Oui ben pas besoin d'en remettre un couche alors.

- Oh bah dis donc, t'es pas encore tout à fait guérie on dirait, hein.

- Y'a un truc auquel on pense pas, c'est que pendant que je me donnais pour essayer de changer de vie, mon corps, il changeait, aussi. Logique ! On peut pas limiter ce genre de bouleversement à une pure branlette intellectuelle hein, y'a un beau jour où le monde réel te rattrape. Et alors là en mode bien, bien réel. Un beau jour je me suis rendue compte que tout ça était très réel parce que je me suis rendue compte que le changement d'activité lié au fait d'avoir complètement arrêté de monter à cheval après des années se lisait petit à petit sur mon corps... En rentrant dans ma chambre après la douche, je me suis arrêtée devant le grand miroir qu'il y avait à côté de la penderie. Et, dans le miroir, une silhouette m'est apparue d'un seul coup, un profil, un grand corps étrange et mince à la taille affinée, aux cuisses presque concaves, aux adducteurs fondus. Que sont devenues mes cuisses ? C'est ce que je me suis demandé. J'avais vu avec les mois mon corps changer, d'abord lentement, puis un peu plus... Changement naturel oui comme j'ai dit, accompagnant le changement d'une vie, d'une activité physique, d'un sport qui m'avait modelée. Mais l'image dans la glace était soudain si forte, parce que je me suis rendue compte que je ne me reconnaissais pas. Que suis-je, qui suis-je, est-ce ainsi que j'ai choisi de devenir ? Je me suis dit : il faudra que ce soit ainsi que je me sente bien. Mais surtout pour la première fois, je me suis mise à penser concrètement ce phénomène : je vivais deux évolutions parallèles et inverses, celle d'une reconstruction morale et intellectuelle allant vers un lointain accomplissement, c'était ma vision, et celle d'un changement physique que je ressentais comme une détérioration. Tu vois, comme une fleur qui s'étiole...

- Quoi avoir la taille qui s'affine je vois pas le problème là-dedans !

- Euh, tu le fais exprès pour m'énerver en fait c'est ça ?

- Oh ça va je rigole...

- Bon enfin bref, le truc dur c'était de voir ce corps qui me montrait sans pitié à chaque instant ce à quoi je voulais penser de moins en moins, tu comprends ? Mais bon j'ai refoulé mes larmes et je me suis dit il va me falloir du courage et de la constance et reprendre l'année prochaine peut-être une activité sportive qui me retape et puis voilà... J'ai fait un peu ma Fantômette et j'ai fantasmé que je deviendrai bientôt championne de kung fu et tout irait bien comme ça. Ce qu'il me fallait en fait c'était une ligne d'horizon. Et là j'ai ressorti un haiku que j'aimais bien et qui m'a vachement soutenue à cette époque (même s'il extériorisait la responsabilité de mes difficultés – après tout une fois qu'une difficulté est là elle est bien réelle alors pourquoi pas). Regarde, je l'ai encore sur moi...

- Fais voir.

« Le voleur a tout emporté

Sauf la lune

Qui était à ma fenêtre »

Ryôkan.

C'est joli.

- Je me suis remise à écrire. Ça a toujours été par phases chez moi. Je suis pas encore sortie de mon trip d'héroïne de bouquin – et cette fois-ci je commence à romancer mes fantasmes d'engagement, de combats, de guerres toutes entières. Je confonds mon histoire et celle de mes moi de fantaisie. Je me trouve des issues, d'autres vies et mondes échappatoires où l'issue serait différente. Parfois la rupture avec mon monde d'avant m'a portée à la pointe de l'accomplissement personnel. Parfois elle n'a pas eu lieu... La fantaisie et la réalité se mêlent, les épisodes marquants de ma vraie vie m'inspirent leur continuation imaginaire, je ressasse et j'avance, de mes moi qui se contredisent naissent des protagonistes distincts et je me thérapie... un peu.

L'intéressant, c'est que je n'ai toujours pas commencé à prêter à l'objet de tous mes tourments une altérité propre, c'est-à-dire que je n'ai toujours pas commencé à me poser la question de l'intérêt propre des animaux dans cette histoire. J'en suis à un stade où ils sont encore et toujours au service de mes fantasmes, de mes expérimentations mentales, de ma progression personnelle à travers des mondes de projections qui s'entrecroisent. En fait je ne les conçois toujours pas comme entité extérieure à moi-même. Je suis encore pas mal enfermée...

- Hm. Je préfère pas faire de commentaire hein ? Hihhi...

- Merci. Une de mes histoires naît au moment où je suis en train de réfléchir à réintroduire les chevaux dans ma vie. Je crois que c'est un moment où leur contact n'est plus aussi douloureux et j'arrive à y penser calmement mais en même temps je ne suis pas vraiment complètement sevrée et donc je suis tentée de me relaisser séduire par mon monde d'ado peuplé de relations amoureuses... chevalines. C'est incroyable j'arrive pas à m'en débarrasser, ça me colle aux basques. Et en même temps je m'invente des histoires, ou des suites à mes histoires déjà écrites, qui combinent cette tentation et la progression de mes idées ou plutôt de mes fantasmes politiques, faute de réaliser la révolution à moi toute seule dans la vraie vie. Je m'imagine comment ça pourrait être autrement...

- Et donc ? Tu racontes ?

- Je sais pas, ça fait un peu pitié quand-même... Tu sais ça fait meuf de gauche frustrée qu'arrive pas à faire des vrais trucs politiques et qui s'invente des histoires pour compenser.

- Tu te mets trop la pression aussi, tu ferais mieux d'accepter que tout le monde peut pas être Rosa Luxemburg.

- Oui bah je sais, ben faut croire que j'arrive pas encore à accepter. Pourtant c'est déjà assez évident mais bon, hihi. En tout cas voilà... Emiole et Fi refont surface...

Nous n'avions été tout d'abord qu'une poignée d'étudiant*es, regroupé*es pour former un cercle de discussion et d'analyse sur ce que le gouvernement avait appelé les « Attentats de Normandie ». Au fil des soirées, les envolées lyriques de quelques un*es sur la liberté et le capitalisme mondialisé destructeur qui nous avait pris*es à la gorge avaient fait des émules, on se mit à prononcer plus ouvertement les soupçons de tou*tes que le gouvernement lui-même était l'incendiaire de la grande zone de production énergétique en déclin et ce afin de « restructurer la solidarité nationale » ; peu à peu nous échangeâmes plus vivement, nous fîmes des connaissances, nous eûmes des contacts avec d'autres universités où nous nous aperçûmes que d'autres étudiant*es, d'autres groupes aspiraient à un mouvement comme il n'y en avait plus eu depuis tant et tant d'années de répression impitoyable des gouvernements populistes successifs – moins encore depuis ces attentats monstrueux... Nous nous mîmes à réfléchir à une coordination, mais il apparut quasiment dès le départ que la discrétion la plus extrême était la condition indiscutable pour permettre à un mouvement de naître et de s'élever sans être étouffé dans l'œuf par une autorité alertée et méfiante. Nous nous fîmes rapidement passer pour un mouvement national de sportifs de salon, arguant un engouement nouveau pour les jeux de société et d'intérieur des siècles passés. Nous pûmes nous constituer en association, et dès lors sans trop de peine organiser des réunions de plus grande ampleur où lentement, précautionneusement, nous conçûmes une concrétisation... »

- Ououh là là, ya l'insurrection qui vient lààà !

- Très drôle ! Ben alors eux en fait de se prendre au sérieux euh pour le coup... Bon mais tu me laisses raconter oui ?

- Ok, ok...

- Merci. « Avec Y. Fi avait en commun une grande partie de ses cours magistraux, et il venait aux réunions presque depuis le début. »

- Ah, la revoilà...

- Hm. « Fi s'était un peu retirée de la tête du mouvement, bien que, en raison de leurs aspirations à l'horizontalité, tou*tes essayaient que tête il y eût le moins possible. Fi était chargée de travailler à faire émerger les avis et les engagements par petits groupes, organisant des cercles de discussion entre étudiant*es peu sûrs d'eux et aspirant à s'engager, afin de les mettre en confiance, de les guider, de les amener à s'exprimer toujours mieux et plus fort.

Y. avait fait partie d'un des premiers groupes, et Fi avait senti très vite sa hargne à l'égard du système, son esprit débordant d'idées qui ne demandaient qu'à être triées, son énergie n'attendant que d'être canalisée pour mieux surgir en trombe et se jeter de front sur l'ennemi. Il bafouillait, ne parvenait pas à mettre de mots sur ses idées et ses sensations, et pourtant il savait ce qu'il voulait et ne voulait pas ; en somme un peu perdu, même s'il pouvait être parfois tranchant, et Fi s'amusait de le voir au fil de leurs discussions passionnées trouver lentement le sillon à tracer et le fil d'idées qui s'aiguisaient avec une sûreté impressionnante. Elle le piquait

pour le voir s'insurger et découvrir soudain une formulation nouvelle, plus incisive, plus concrète ; elle jouait à mettre le doigt sur ses imprécisions, sur ses hésitations, qui l'exaspéraient tant qu'il n'en oubliait jamais une et ne se reperdait jamais dans les mêmes méandres : concept éclairci devenait une arme à jamais et le lutteur peu à peu se forgeait un art unique et qui semblait pouvoir devenir infaillible ».

- Tadaaa !

- Ta gueule vas-y... « Évidemment Y. avait fini par quitter le groupe pour se tourner vers la tête offensive du mouvement »...

- Évidemment...

- ...« prêt à en affronter les fondateurs, à en stimuler organisation et développements ; Fi et lui ne s'étaient plus côtoyés que dans les réunions de planification, au cours desquelles se pensaient recrutement et propagation de leurs idées par les moyens les plus sûrs et les plus efficaces, et au cours des assemblées générales ; on tournait et retournait les actions dans les têtes des soirées durant, guettant les faiblesses, les expositions excessives à dénonciation, les dépenses d'énergies jugées disproportionnées ou vaines ».

- Oh là là meuf, quand j'y pense si on était seulement à moitié aussi efficace dans la vraie vie eeh...

- Ouais. « Ils apprirent ainsi à se connaître, et l'engagement de Y., que Fi avait guidé vers sa propre réalisation »...

- Yeah !

- ...« prit une tournure toujours plus profonde, et les occasions de le faire sursauter se firent plus rares, mais ils aimaient tous deux les joutes où il savait que la moindre faille serait occasion pour Fi de se glisser dans ses raisonnements pour les faire éclater. Et à ce jeu Fi prenait encore un malin plaisir, que permettait la seule distance quand elle sentait qu'il provoquait chez lui une tension toujours plus extrême, une hantise de s'exposer à l'erreur comme de prendre un risque toujours plus mortel, idée qu'il supportait moins de jour en jour ».

- Il est tendu du string le mec, tu t'es inspirée de quelqu'un de vrai là où c'est juste pour déconner ?

- Euh nan personne de vrai ce coup-ci je sais pas d'où il sort lui. En tout cas « peu à peu Fi sentit ses positions (à lui) se radicaliser à l'extrême, et vit ainsi, peut-être même avant qu'il en eût lui-même conscience, prendre du relief dans son existence tout ce qui allait pouvoir se faire objet de conflit entre lui et elle, et possiblement de ce fait, par la place toujours plus importante qu'il y prenait, entre le mouvement et Fi.

Et le jour du conflit arriva...

Fi avait senti qu'Y. finirait par mettre le doigt sur son mode de vie. Qu'il attaquerait le fait qu'elle gardait à la maison des chevaux qui lui prenaient du temps et de l'énergie, qu'elle continuait à sacrifier à un hobby de gosse de riche pour le formuler tel qu'il le voyait ».

- Ah, on y arrive !

- Oui, deux secondes ! Bon donc « un jour Y. n'avait plus pu se retenir, et Fi et lui s'étaient engueulés. Fi l'avait envoyé chier en fait, et il n'avait pas supporté. Alors il avait commencé à lui décrire dans le détail comment elle aurait dû renoncer à tout ça et tout ce qu'elle aurait pu faire pendant le temps que ça lui prenait.

« C'est ça militer !! avait-il hurlé penché sur Fi le regard noir. C'est ça s'engager, pas de la demi-mesure pour ne surtout jamais avoir à sacrifier ses amourettes d'occidentale nantie !! Tu fais semblant, mais en fin de compte tu n'as rien dans le ventre ! Tu nous nuiras !! Tu n'es pas prête à tout donner pour la lutte ! Tu ignores l'abnégation ! criait-il, et Fi fixait le sol sans dire un mot. L'abnégation dont tu es incapable c'est ce qui nous perdra dans la bataille, avait-il finalement ajouté un peu moins fort en s'inclinant encore vers Fi avec une voix qui sifflait entre ses dents. En fin de compte, tu es faible... »

Fi avait relevé la tête pour se tourner vers lui et le regarder dans les yeux, bien droit, leurs visages proches à se toucher, et la peau de Fi avait senti vibrer la colère qui faisait bouillir celle d'Y.. Fi l'avait fixé sans rien dire, et avait soutenu son regard si fort, si fort qu'il avait soudain reculé et s'en était allé en jetant sur le sol l'appel à mobilisation chiffonné en une boule compacte qui avait roulé et rebondi sur la paille jusqu'au pied de Fi, sur lequel il s'était arrêté.

En y repensant Fi prit une profonde inspiration qui souleva tout son torse endolori par la tension. Elle se tourna vers le fond du hangar, leva les yeux vers la charpente. Cette charpente que la vieille était venue monter jour après jour, un été d'il semblait y avoir déjà tellement, tellement longtemps.

Vendre ? Vendre Mistral, Princesse, Eddy ? Charlotte et Cacao ?

Vendre... Emiole ?

Le sang de Fi faisait un tour accéléré à chacun de ces noms chéris qu'elle prononçait du bout des lèvres.

- Attends mais là meuf quand tu dis qu'elle y repense...

- Oui c'est Fi qui repense à tout ça.

- D'où le plus que parfait, ok. Faut te suivre, dis-donc.

- Oui ben je te raconte l'histoire au passé donc forcément ce qui est dans le passé de l'histoire je te le raconte au plus que parfait oh là là ! « Et Fi se tourna avec humeur et se mit en marche vers les boxes d'un pas rageur. Comment savoir, et d'autant plus comment expliquer d'où lui venait cette force vitale, cette poigne de fer qui lui avait toujours interdit ce geste, cette mise en danger de sa propre vie, cette destruction de sa propre chair, cet abandon de ce matériau duquel elle

s'était rebâtie durant toutes ces années.

Détruire à jamais son être, vider l'existence de son sens ?

L'abnégation ne concernait pas la chair dont on avait été lentement modelé ni le minerai duquel on s'était forgé, l'abnégation *n'était pas le sacrifice des pieds sur lesquels on marchait mais celui de soi tout entier sur ces deux pieds*, car pour s'y rendre il fallait un corps pour se mouvoir, des poumons pour respirer et une âme pour sentir la grandeur du sens du sacrifice à opérer ».

- Et c'est reparti...

- Chut ! Elle est révoltée là ! « Ces mots absurdes, à elle, Fi, qui avait éperonné Y. quand il hésitait encore à faire face au monde duquel elle s'était déjà extraite, à elle qui l'avait porté jusqu'à la première ligne de front !

Fi attrapa d'une main tous les licols et les déposa devant le box d'Emiole. Elle méritait une retraite tranquille, les Leblanc comprendraient, et ils avaient de la tendresse pour elle. Du reste, Fi savait sans avoir voulu se l'avouer jusque-là qu'elle ne leur coûterait pas longtemps en avoine : il ne lui restaient plus que quelques mois à vivre. Les fumées toxiques qu'elle avait inspirées en quantité au moment des attentats de Normandie avaient détruit ses poumons à petit feu.

Il fallut une bonne heure à Fi pour se rendre au bord de leur propriété, montée sur Mistral, Emiole marchant à leur côté à petits pas ankylosés. Ils la laissèrent dans le pré de derrière, avec les ânes, dont Fi savait qu'ils lui étaient de bonne compagnie. Le retour au petit galop ne leur prit guère de temps, et Fi laissa Mistral tout harnaché devant la grange où elle s'engouffra alors qu'il faisait déjà nuit. Tant mieux.

Elle passa à chacun son licol autour de la tête, les fit sortir des boxes et les attacha ensemble par les muserolles, au plus long de chaque longe. Ils se connaissaient bien, ils ne se chamailleraient pas. Fi attrapa d'une main le bout de la ribambelle et les mena dehors, remonta sur Mistral, et ils se remirent en route à un petit trot soutenu. Fi ne voulait pas penser à ce qu'elle était en train de faire ; parfois on prend les décisions graves sans pouvoir trop y songer, et sans du reste en avoir besoin pour que l'instinct nous guide sur la bonne trajectoire ».

- On y arrive donc...

- « Dans un coin de sa tête Fi passa en revue le matériel à ne pas oublier, le contenu de son sac, essayant d'évaluer à combien de kilos se porterait le tout, ce qu'elle pouvait éventuellement laisser de côté s'ils étaient trop chargés, où ils pourraient s'arrêter sur la route. Y. avait tort, Y. était devenu fanatique et Fi ne l'avait pas vu, parce qu'elle avait été sur le chemin de devenir fanatique comme lui lorsque la colère l'aveuglait. Pourtant sa vie connaissait l'amour que lui ignorait, et son cœur ainsi averti l'avait retenue de franchir comme lui la ligne...

Même à ce rythme la route était longue, et ils arrivèrent tous les six soufflants et trempés de sueur, et lorsque Fi mit pied à terre le froid lui étreignit soudain la gorge. Ils passèrent par le pré

de derrière pour ne pas faire de bruit, Fi laissa les quatre attachés ensemble dans le vieux manège, s'en fut leur chercher des couvertures dans la sellerie, dont elle revint les couvrir. Une tape amical sur le cul fut tout ce dont elle eut le courage ; la pénombre lui épargna une dernière vision douloureuse, et Mistral et elle furent repartis d'un bon train avant que les premières larmes lui brûlent la gorge. Elle se mordit les lèvres. L'heure était venue, pas de faiblesse qui tienne, et soudain impitoyablement déterminée, Fi sentit ses yeux sécher et les vieilles écuries s'éloignèrent derrière elle comme les souvenirs se noient dans un passé dont on ne veut pas : pour toujours.

Fi avait maintenant la tête froide et les yeux clairs, son cœur régulier et ses mains fermes lui disaient la justesse de l'instant malgré la douleur à peine soutenable qui lui tordait le ventre : l'instant venait à sa juste place dans leurs existences à tou*tes, et il fallait avoir le courage de l'affronter dans la dignité.

Elle s'accroupit, roula sans trembler le journal. Une unique allumette suffit à ce qu'il s'éclairât d'une flamme chaude et dansante. Fi se leva, le regarda un instant, et le jeta d'une courte extension du poignet sur la paille. Elle recula d'un pas. La flamme s'essouffla une seconde, puis soudain quelques brins s'embrasèrent, et en un battement de paupière un mètre carré de litière se mit à flamber avec humeur et pris son élan pour bondir sur le reste de la grange, dont Fi ne prit pas le temps de contempler l'agonie.

Dehors Mistral soufflait avec inquiétude et commençait à tirer sur sa longe, que Fi ne lui laissa pas le temps d'arracher ; ils étaient déjà à bonne distance quand Fi entendit craquer les premières poutres maîtresses ; et ils ne se retournèrent jamais pour voir la lumière s'élever au dessus de la campagne obscure.

Les pompiers ne pourraient rien sauver.

On n'aurait rien de Fi, d'eux tou*tes, du mouvement et de la guerre planifiée par eux contre le régime qui oppressait le monde ; Fi ne laissait, en lieu et place de souvenirs et de preuves enfouis sous la paille bientôt embrasée, que des cendres ».

- Tadaaa...

- « Les autres groupes d'activistes avaient plusieurs jours d'avance, mais ils étaient à pied, et ne progressaient pas vite, sur les routes étroites des provinces désertées par les autorités et au fil des étapes obligatoires pour regrouper tous les volontaires avant de se remettre en branle vers l'est du pays et la frontière encore lointaine. Ainsi lentement de petits groupes convergeaient, de village en village, de canton en canton une armée se levait, grossie par les nouvelles recrues qui adhéraient soudain au mouvement en voyant de leurs yeux comment cette contestation sociale, puis politique, d'abord surtout résumée à de beaux discours, prenait soudain forme humaine et se voyait incarnée par des milliers de corps de chair et d'os.

La marche était longue, et Fi avait décidé de faire bande à part. Pas question de rejoindre le

groupe avant le premier blocage local, peut-être une fabrique. Y. l'avait par ailleurs probablement donnée pour désolidarisée, et elle ignorait ce qu'il avait bien pu inventer pour faire passer cette incroyable nouvelle. Elle préférait se joindre à un autre groupe, persuader quelques inconnu*es, que la vision d'un animal domestique devenu parmi eux emblématique de la bourgeoisie capitaliste ne manquerait pas de faire reculer. Fi ignorait comment on avait pu museler sur ce point les paysans s'étant remis au travail avec des animaux de trait au moment de la raréfaction du carburant les années passées, mais elle avait assez d'arguments imparables dans un coin de l'esprit, et Mistral n'avait pas un aspect des plus aristocratiques ni des plus soignés, ce que les jours de route n'arrangeraient certainement pas.

Y.... Fi se laissa reprendre par ses souvenirs. Quelle bêtise ce refus obstiné d'envisager les choses sous un angle différent, quel gâchis de rejeter cet atout précieux du soutien d'animaux de selle et de bât pour leur logistique fragile !

Fi et lui y avaient songé ensemble, ils en avaient débattu des heures durant avant que son hostilité à l'égard de la pratique de l'équitation de Fi et, par extension, à sa vie au milieu des chevaux ne le rende hermétique à toute discussion. Un sport d'aristocrate, un hobby de capitaliste, le symbole d'une vie dispendieuse à l'excès autant que le marqueur, qu'ils l'aient voulu ou non et que Fi y appartînt ou pas finalement, - mais Y. ne l'oubliait-il pas ? - de classes sociales qu'ils voulaient voir disparaître, du mépris des pauvres et du reste du monde, le marchepied de riches pour exhiber leur dédain de plus haut et soulever dans le sillage de leurs montures orgueilleuses des gerbes de poussière et de boue qui ne venaient souiller que le pantalon des méprisables petites gens restées sur le bord du chemin.

Fi savait qu'il avait en grande partie raison et avait été tentée, elle s'était approchée très près même de la décision de se couper de tout ça. Elle savait l'image et le symbole plus forts que tout ce qu'elle saurait jamais y opposer pour dire la gratuité de sa passion, la sincérité de son amour et de son attachement à une vie héritée des plus grands hommes et femmes de cheval, et souvent, comme la vieille lui avait donné à voir et à comprendre durant toutes ces années, parfois les plus proches de la terre, les plus sensibles, les plus humbles. Fi se rappelait F., elle se rappelait toujours comme elle lui avait conté l'histoire de son Gendarme, décrété « inapte au dressage » par les jurys de ses premiers concours, et comme elle lui avait montré avec fierté sa maison du fond de la Normandie en lui disant avec ses yeux rieurs « regarde, ce sont ses gains qui ont payé la maison ».

- C'est une histoire vraie ça ?

- Je veux mon neveu ! J'y ai dormi dans cette ferme.

- Pas mal...

- Donc : « grand*es cavalier*es, oui, et grand*es aristocrates, Fi avait aussi connu, et sincères ; mais surtout, surtout, ce qu'elle avait côtoyé c'était cette bourgeoisie suintant l'ennui et l'argent,

imbue d'elle-même et persuadée de sa supériorité sur le monde car elle était parvenue là et savait, elle, comme on met un cheval de dressage, comme on mène un pur sang sur un parcours de saut d'obstacles. Comme on regarde le monde et la plèbe de haut, si haut, pourtant à peine assez haut à vrai dire pour être enfin à la bonne hauteur, et Fi avait vu tant et tant de ces cavalier*es méprisant*es qui lui demandaient avec naturel et sans qu'il parût pouvoir y avoir offense de se mettre s'il lui plaisait à leur service en tel ou tel circonstance. Cette face du monde du cheval que seule voyait Y., Fi la vomissait comme lui.

Mais il y avait des F., il y avait ces authentiques amoureux*es que rien ne semblait pouvoir faire se dédire car chez el*leux comme chez Fi, dans leurs vies, dans leurs corps comme dans ceux de Fi le cheval s'était fait trop longtemps et trop fort le matériau central de tout l'être, le référentiel universel dans lequel les sens s'étaient construits, forgés, affinés, assouplis.

Fi se pencha en avant et appuya en soupirant ses avant-bras croisés sur le garrot de Mistral. Elle se laissa bercer par son pas régulier, respirant son odeur familière qui les précédait dans la nuit. Tant de souvenirs, tant de sensations se bouscullaient en elle, tant de moments heureux puis de souffrance accumulée dans le fond du ventre quand la vie avait pris ses tournures les plus sombres, quand soudain tout son être et tout son quotidien lui étaient devenus odieux et impossibles à assumer... le tréfonds du néant quand les nuits, incapable de dormir, Fi répétait et répétait inlassablement dans son esprit douloureux les conversations houleuses qui avaient rythmé ses soirées avec Y. et les avaient divisés sur le sujet ; comment, les jours passant et le débat prenant de l'ampleur, Fi s'était sentie opposée à tou*tes et à elle-même, affaiblie, prête à flancher, écœurée d'elle-même et de tout ; le moment de prendre la décision qu'elle avait guettée et mûrie sans encore en vouloir...

Fi regarda sans y voir devant eux dans la nuit.

Elle avait un jour décidé de bouleverser le cours de sa vie... Nombreux étaient à présent ceux et celles qui combattaient déjà, qui planifiaient, recrutaient, élaboraient les alternatives à cette société, œuvraient concrètement déjà pour un autre mode, un autre monde. Fi s'était il y avait longtemps engouffrée dans cette brèche du mal-être, de la révolte qui travaillait en silence des milliers et des millions de jeunes sans que leurs esprits lessivés n'osent en formuler ni le nom ni la raison. Si son désir le plus cher était de combattre le statut de nantis car ils étaient la cause et l'alimentation de ce modèle de société dont elle ne voulait plus, pourquoi alors s'obstiner dans ce mode de vie, chérissant par-dessus tout ce que le mouvement avait rapidement identifié comme un symbole fort de tout ce qu'il voulait combattre ? Symbole social, certes, et Fi haïssait pour cette raison précise la sociologie à l'époque, bien qu'elle leur fût alors un outil de travail de tous les jours : parce qu'elle et ce foutu Bourdieu faisaient de faits majoritaires des constats généraux tournant à la règle, et parvenait ainsi à ranger l'humanité entière dans de petites boîtes fermées à double tour. Pas de place pour les 'comme Fi' qui voulaient dans leur vie les attributs

caractérisant d'autres groupes sociaux auxquels correspondaient des conduites et idées tout opposées aux siennes ; Fi faussait la statistique et ne pouvait que pousser chacun à la méprise, elle le savait bien. Tout ce qu'elle obtiendrait serait qu'on la prenne pour ce qu'elle n'était pas, ou que l'on confonde tout, ou, ou... Fi ne savait plus quoi, elle voulait être en harmonie avec elle-même, honnête aux yeux de cel*leux auprès de qui elle s'était engagée, claire et de ligne facile à suivre ; c'était sa responsabilité logique.

Elle devait donc mettre un peu d'ordre dans sa vie. Et crut pouvoir tuer cette passion gênante dont elle avait dans un coin de sa tête su depuis le début qu'elle se heurtait de front à son appréhension politique du monde. Que d'un strict point de vue idéologique, l'équitation, qui se caractérisait, dans l'acceptation dans laquelle elle l'avait passionnée, par son occidentalisme parfait et son élitisme matériel et financier, stigmatisait à elle seule tout ce que Fi rejetait du modèle occidental. Mais jusqu'au mouvement, jusqu'à la confrontation avec le groupe, Fi s'en était arrangée. Elle savait qui elle était, elle était en accord avec elle-même.

Ou peut-être pas complètement, en fait. Puisqu'elle avait finalement décidé de suicider ce soi-même impossible à assumer en toute cohérence...

- Il y a toujours la cohérence avec soi-même et la cohérence avec le monde extérieur ; trouver l'harmonie entre les deux c'est peut-être enfin arriver à devenir un soi-même équilibré. Harmonieux justement ?

- Bonne question !

- « Fi avait cru pouvoir faire sortir le cheval de sa vie, le faire disparaître, sans voir que c'était croire pouvoir vivre encore après s'être arraché son propre cœur, pouvoir parler encore après s'être ôté la tête et ses mots, pouvoir se mouvoir encore après s'être arraché un à un ses membres dressés pour un seul mode de vie, après avoir déprogrammé et laissé sans alternative son corps, plus bon à rien. Éteint, l'éclairage de ses journées, effacée l'illustration de ses musiques, emporté par le vent le décor de ses nuits ; le vide intersidéral.

Mais en elle-même l'édit était édicté, et son absolu rendu inébranlable par sa certitude d'avoir opéré le seul choix cohérent ».

- Oui, bon ça t'as déjà expliqué...

- Mais je t'ai dit que je reprends toujours les trucs auxquels j'ai besoin de travailler dans mes histoires.

Bon donc « cependant après cet élan auto-destructeur lyrique et héroïque, comment supporter jour après jour de m'être ainsi arrachée à moi-même ? Eux je veux dire Fi à elle-même ? Comment décrire, alors, le gouffre noir des nuits sans fin où Fi préférerait sombrer plutôt que d'affronter le jour...

Le manque, physique, cruel, lancinant, permanent, et l'absurdité violente d'aller ainsi par les rues, ses membres désarticulés et son corps inutile, sa colère, sa rage, et ses absences alternées,

sa disparition de ce monde par peur de l'extérieur, des autres et de la rue – c'était pire que l'emprisonnement ; sa hantise sans relâche de rencontrer quelque part à l'angle d'un bar PMU ou au détour d'une conversation de fin de repas du dimanche au bord des plages de Granville la silhouette ou le nom douloureux...

Fi en avait noirci des pages et des pages, écrites du fond du désespoir ou à des moments plus sereins.

Le néant.

Puis ce furent les eaux noires et mouvantes, aveugles comme les grands fonds des fosses abyssales.

Peu à peu la brume grise du temps s'est étirée et étendue sur ce monde de paralysie, et de l'air apparût

La lumière naissante se met à souligner les contours de figures jusque-là si bien, si profondément occultées que ma mémoire me les avait données pour mortes

Un monde terrifiant de vie s'anime et, de souffles à peine audibles en plaintes grinçantes et perçantes, se fait sonore...

Elle s'était battue chaque jour en s'accrochant à la certitude d'avoir fait le seul choix cohérent.

Elle avait souffert, souffert à hurler et le doute qui surgissait parfois quand à l'authenticité des raisons pour lesquelles elle avait un jour brusquement choisi de souffrir ainsi l'avait parfois poussée dans une colère folle ; mais elle s'était accrochée à sa certitude, elle avait continué à vouloir avoir choisi, à ne trouver la force enragée de se lever chaque jour que par la conviction d'avoir choisi.

Elle avait été si seule, mais elle avait su que nul connaissant sa décision de faire sortir les chevaux de sa vie n'en avait mesuré les implications ni la difficulté. Elle avait été seule, et s'en était accommodée, car, elle avait fini par le penser, partager lui eût été bien plus insupportable. Elle n'avait plus pu formuler aucun mot, et la vie avait suivi son cours, sombre et le ventre douloureux.

Parfois l'angoisse atteignait son paroxysme et la crise secouait brièvement Fi – mais bon, dans ces moments-là j'étais, euh Fi était toujours seule, de sorte qu'elle pouvait prendre le temps de retrouver ses esprits et de relever la tête, digne et libre de toute intrusion extérieure. Elle avait réglé ses affaires du mieux qu'elle avait pu sans inquiéter personne ».

- ...

- C'est comme ça que j'ai tenu bon : sans que personne s'en mêle.

- Ouais enfin meuf moi je crois que t'aurais mieux fait d'en mêler un psy mais bon.

- T'as raison ouais ! J'ai essayé figure-toi. Je suis allée voire quelqu'un à la consultation à Sainte Anne même, une psy que mon père m'avait conseillée, laisse tomber ! Comment veux-tu ? En

une heure de temps reconstituer tout une vie, me faire comprendre, et encore en plus me faire aider ? Je suis passée pour une tarée oui, une tarée même pas sérieuse, je me suis ridiculisée ! C'était le pire qui pouvait m'arriver à l'époque, livrer mon drame shakespearien à quelqu'un et me faire presque rire au nez ?! Pfff... Ça m'a calmée définitivement je peux te dire, ça m'a calé bien profond l'envie de me démerder toute seule comme une grande et de serrer le cul jusqu'à ce que la tempête passe !

- Sans déconner...

- Tu veux que je te dise, j'ai même pensé par la suite que j'avais sacrément bien fait, parce que si j'y étais retournée et qu'on m'avait prise au sérieux on m'aurait peut-être enfermée à double tour !! Et j'en serais peut-être jamais sortie, vu les histoires de ouf qu'on raconte à propos de l'internement à Sainte Anne. Ça me fait froid dans le dos quand j'y pense.

- Tu dramatises un peu là.

- Franchement je sais pas. Je crois qu'en plus en tant que nana on a vite fait de te cataloguer tarée, hystéro au dernier degré ou quoi et alors t'es pas près d'en sortir. Oh là là faut même qu'on arrête de parler de ça ça me colle des angoisses... Vaut peut-être mieux pas que je continue à te raconter d'ailleurs tu vas peut-être aller me dénoncer comme folle...

- Très drôle !

- Bon donc les jours de crise, le soir venu, une tout autre colère remplaçait la première et me faisait soudain me sentir une idiote finie, une faible et une bonne à rien. Fi je veux dire. « Un sommet de Hong Kong ou d'ailleurs, que sais-je, la liste était longue et sans cesse ré-alimentée, se terminait, et c'était une avancée de plus sur le chemin du mépris, mépris des hommes et de leur dignité.

Le sentiment de Fi, alors, qu'aucun doute ne lui était permis, était ranimé, et portait son cœur au dessus des flots agités qui lui donnaient le mal de vivre : qu'était-ce que cette passion égoïste, sinon rien que de trop vain, rien qui ne pût être sacrifié face à l'ampleur du combat à mener ? Tout ou rien : puisque c'était en ces termes que le choix de Fi était seulement possible, elle vaincrait sa douleur par la raison. Et les semaines passaient...

- Je différencie plus trop l'histoire inventée de ta propre bio, mais bon.

- C'est fait exprès hinhin.

« Enfin, Fi et Y. se retrouvaient, les groupes de travail, lentement l'ébauche de résistance prenait forme en têtes pensantes, en corps et âmes dévoués et toujours plus nombreux*es, et sur le papier à présent. Fi avait fait comprendre à Y. qu'elle voulait clos le sujet de son ancien mode de vie, s'alignant sur les définitions du mouvement. Il l'avait accepté sobrement et respectait son silence sur la question. De sorte que ses immersions régulières au cœur du mouvement donnaient à Fi des bouffées d'air salutaires, et achevaient de lui procurer le répit périodique qui la tenait en vie, et parfois même l'emphase lui faisant frôler l'enthousiasme d'avoir eu le courage qu'il fallait : de voir s'unir toutes ces énergies vers un but juste et solidaire, après avoir vu échouer tant et tant de mouvements étudiants lui apportait un bonheur qui pansait sa blessure. Et après tout, se disait alors Fi, plus jeune on a le cœur brisé, plus on a de temps pour s'en remettre non ?

- J'ai déjà entendu ça aujourd'hui...

- Je sais... Bon donc « avec les mois, Fi avait même conçu l'idée magnifique que ça avait été, que c'était là l'opportunité de se reconstruire toute entière à son gré, tournée vers l'avenir et la seule cause qui lui semblât valoir la peine de se démenier ; sa vie en avait été rendue plus difficile mais elle avait eu dès lors la perception aiguë de la pertinence de ses choix, d'autant plus qu'elle avait senti dans son ventre ce que rendait inaccessible aux multitudes le système qui régissait notre monde.

C'était ça son combat : c'était combattre pour que les générations à venir aient le choix de l'esthétique à donner à leurs vies, et pas seulement pour ce qui était du versant occidental de la planète.

Dans le chaos du combat il faut s'extraire, il faut prendre vite et sans retour possible des décisions graves et lourdes de conséquences. Le temps qui passe montre leur pertinence...

Le temps qui passe fait l'expérience et la compréhension, et les vérités apparaissent, parfois même en ayant doucement prévenu quelque temps à l'avance, elles surgissent au matin et restent là, attendues mais non moins nouvelles dans l'existence, et il faut prendre le temps de s'adapter à leur présence.

Le temps qui passe nuance ainsi les situations et les décisions qu'elles ont forcé à prendre ; sans remettre en question leur nécessité d'alors, une autre forme d'analyse voit le jour.

Et avec le temps, à mesure que Fi surmontait son épreuve et que son esprit encore douloureux trouvait dans le recul le repos nécessaire pour laisser émerger à nouveau les mots-coups de poignard, se faisaient accessibles à elle d'autres pensées, des nuances, des alternatives ».

- Là t'es en train d'amener ce que tu m'as raconté, réintroduire les chevaux dans sa vie tout ça.

- Voilà. « Et plongée dans ses pensée sur le chemin pour rejoindre les camarades, Fi se balançait

au rythme du pas vif de Mistral sur la pente qui monte à Lavalette, et se souvenait... »

- Ah oui, donc elle avait décidé d'arrêter et elle se retrouve quand-même avec des chevaux, pfff, aucune volonté la meuf. Dans la vraie vie aussi tu t'y es remise ?

- Et non ! C'est fantasmé justement, ça m'a permis d'explorer cette possibilité, mais j'ai jamais concrétisé... J'ai continué à avancer tu vois, le travail d'imagination ça fait partie du processus, ça permet de peser le pour et le contre des décisions qu'on a pris et de réfléchir à comment les supporter quand elles sont pénibles... De se familiariser avec... De faire passer le temps...

- Et Fi alors ? Elle est sur le dos de son canasson et elle raconte comment elle avait décidé d'arrêter pour toujours ! Explique, un peu !

- Ben justement j'étais en train d'y arriver ! Si t'arrêtais de m'interrompre ! Pff.

« Avec le temps, le manque physique et la douleur, aux débuts parfois insupportable, qu'il engendre, s'atténue, puis disparaissent. Le corps se déshabitue. Après avoir lutté tant et tant contre le manque et la colère que provoque l'impuissance face au vide qui démange en soi-même, par à-coups la quiétude s'installe, par vagues le besoin reflue, puis s'éloigne.

Un beau jour l'envie même a disparu. L'évocation cesse d'être douloureuse ; alors tombent une à une ces barrières farouches qui s'étaient érigées entre esprit et inconscient, interdisant le passage du second au premier de tout, absolument tout ce qui aurait eu attrait à l'objet du mal. Après le néant des premiers mois, des premières années – où la moindre fuite dans ce blindage ou surgissement impromptu au hasard d'un détour dans le monde extérieur provoquait une tempête menaçant l'âme du naufrage, et où, alors, toute la force du monde paraissait ne pas suffire à pouvoir se maintenir cramponnée à l'idée que l'on allait parvenir à tenir encore, avec obstination – après le silence menaçant régnant entre ces orages violents donc, des silhouettes lentement commencent à s'autoriser à émerger sans bruit du brouillard opaque qui protégeait jusque-là de leur vue... Le monde, soudain, semble se mettre à fourmiller de tous les fantômes émergeant du passé avec impertinence, comme pour tester qu'on est à présent suffisamment solide pour faire face à l'affront, suffisamment guérie pour garder les yeux grands ouverts face aux traits dont l'union finit par dessiner... un cheval.

- ...

- Après le néant qui pesait sur ses jours et ses nuits, Fi s'était remise à pouvoir affronter des images vivantes sans s'effondrer en un amas de larmes et de nerfs en vrac. Elle avait pu à nouveau lentement, avec mille précautions, tester l'usage du petit mot proscrit pour elle-même, en privé, lorsque la présence d'aucun*e ne venait menacer sa sécurité.

Elle avait laissé enfin un beau jour sa main armée d'une plume vagabonder sur le papier.

La ligne n'avait pas quitté sa paume, les yeux fermés elle pouvait encore tracer sans lever une seule fois son crayon les contours redoutés. La douleur s'en était allée.

Restait l'esthétique, pour laquelle le goût de Fi n'avait pas changé. Rien de plus harmonieux en ce monde que les courbes délicatement proportionnées d'un équidé.

Fi avait pris du recul.

La perspective de monter à cheval ne l'attirait plus, et même au contraire elle lui était plutôt désagréable : sa sensation n'était pas neutre, Fi n'avait plus envie.

À mesure qu'elle avait recommencé à pouvoir penser la question, un recul toujours plus grand s'était développé chez elle quant à l'usage que l'on faisait des animaux. En particulier l'usage de loisir et le point jusqu'auquel on faisait s'astreindre les montures de haut niveau à des exercices sportifs – usage pour lequel Fi avait longtemps considéré le dressage nécessaire comme un exercice artistique des plus magnifiques.

À présent cela lui semblait un esclavage absurde et assujetti aux seuls caprices d'humains jamais à cours de nouvelles idées pour soumettre et plier la nature dans tous les sens, que leur dictait leur imagination infantile. Et seul l'état de nature paraissait à Fi défendable, supportable, juste.

- Ah, on se met enfin à penser à eux...

- Oui. C'est marrant, si ça se trouve c'est à travers Fi que je ces pensées me sont venues à l'esprit, je sais plus trop. En tout cas « le seul usage d'animaux que toléra bientôt l'esprit de Fi était celui d'animaux de travail. C'était encore là une question délicate, au sens où elle se heurtait à l'incompréhension et à l'hostilité quasiment générales au sein du mouvement ; mais elle pensait fermement que le seul avenir possible de la planète était sans machines motorisées, d'où la nécessité du recours aux bêtes de travail pour le transport, le travail agricole, la construction.

Et c'était une aliénation, mais qui n'était tolérable aux yeux de Fi que parce qu'elle voulait rendre possible la survie autant de notre espèce que de la leur, puisque nous partageons la même fragile planète, et du fait que c'était notre conscience et non la leur qui affrontait les pénibles faits. En somme, nous leur rendions ce service après tout.

- Ouais bon là il y aurait matière à discussion franchement. Parce que du coup ton prétexte il est bidon, hein. Si tu te préoccupes des droits des animaux et de leur liberté je te signale qu'ils ont absolument pas besoin de nous pour se nourrir : il suffirait qu'on arrête de détruire, ou même plutôt qu'on leur reconstruise l'écosystème qu'on leur a pris et qu'on leur rende leur liberté. Et toi ton champ tu peux te le labourer toute seule comme une grande...

- Oui je sais, j'en ai discuté vingt fois avec des potes. Cela dit « il suffirait » c'est bien beau mais juste carrément irréaliste en l'état actuel de la planète je te signale. Enfin. Même en admettant, on peut pas franchir toutes les étapes à la fois hein ! C'était déjà un grand pas de se mettre à penser comme ça. Donc disons qu'on commence par s'en contenter et comme ça je peux continuer d'accord ?

- Ok...

- Merci. « L'unique barrière de Fi après cinq années restait la parole. Le dialogue à ce sujet était encore impossible, il évoquait à Fi l'effet d'un déshabillage contre son gré et lui aurait fait tout à fait violence. Les gens qui la connaissaient et l'avaient connue 'avant' n'avaient pas suivi son

long cheminement intérieur, et n'étaient donc à ses yeux pas en mesure d'avoir un échange « éclairé » avec elle en la matière. Et Fi n'était pas en mesure d'affronter ça. Ils la respectaient, enfin, presque toujours... par leur silence, et Fi le leur rendait avec gratitude.

Seules les situations d'anonymat lui rendaient sa liberté d'expression, et lui permettaient d'expérimenter après ce long silence l'usage des mots dont elle redoutait toujours encore qu'ils lui brûlent les lèvres ».

- Tu me racontes la vérité là pas vrai ? Tu trembles...

- « Mistral s'ébroua. Fi se redressa, leva les sourcils et bâilla. Ils arrivaient à la bifurcation d'avant Lavalette. Vu d'ici le petit bourg, un peu en contrebas, semblait désert, et l'éclairage excessif faisait luire inutilement l'asphalte dans la pénombre. Ils prirent à droite, et bientôt le village disparut.

Après plusieurs heures de marche dans la pénombre, Fi se résolut à faire une pause pour dormir un peu. Elle était fourbue, et une grange isolée un peu en retrait de la route se dressait là, qui leur offrirait l'abri idéal, du vent, de la pluie et des regards. Fi débarrassa Mistral de sa selle et dormit quelques heures, lui à ses côtés mâchouillant des brins de la paille des balles monumentales entreposées là.

Mistral avait toujours été une sentinelle attentive, observant du coin de l'œil les mouvements alentours, les oreilles alertes. Fi avait toute confiance en lui pour se manifester si qui ou quoi que ce soit l'inquiétait, de sorte qu'elle se réveilla reposée, prête à affronter la prochaine étape d'un long périple.

Elle ne se remit pas tout de suite en selle, soucieuse de se dégourdir les jambes et de laisser son compagnon se détendre un peu le dos. Ils marchèrent ainsi côte à côte un long moment, observant nonchalamment le paysage qui se déroulait devant eux dans la grisaille ».

- C'est bien les détails, mais pas trop quand-même, moi j'aimerais bien connaître le fin mot de l'histoire...

- Je te mets dans l'ambiance ! « Ils purent entendre les activistes avant de les voir, ce qui alerta Fi sur la qualité de la stratégie adoptée »...

- T'as entendu ?

- Oui oh ! J'accélère...

« À pied la mobilisation continue, et s'étire de manifestations en actions et d'actions en manifestations de plus en plus clandestines et de plus en plus risquées. L'ennemi aussi développe ses techniques d'encadrement et de combat. Les manifestations urbaines ne sont plus longtemps tolérées, et bientôt il faut développer des techniques de regroupement fulgurant à quelques dizaines de manifestant*es pour arriver à crier dix fois un slogan dans un lieu stratégique de la ville afin d'être entendu*es d'un public quelconque avant de se dissoudre à nouveau avant l'intervention des forces spéciales...

Fi et les compagnons contestataires sont rapides, discrets, mobiles : à pied ou en rollers, il*les se faufilent dans la foule, dans les escaliers, les escalators et les ascenseurs de la ville, où les engins motorisés de la police ne peuvent pas les suivre. Il*les ont quelques mois de succès ; mais la réponse ne se fait pas attendre.

Et la réponse, ce sont... des chevaux.

- Baaam !

- « Où les technologies les plus modernes et les plus sophistiquées ont échoué, reste à réintroduire l'usage de bonnes vieilles armes apparemment oubliées. Plusieurs, un nombre même impressionnant d'escadrons mobiles à cheval et en armure sont progressivement mis sur pied par les forces de l'ordre pour interpellier les acteur*ices de ce que les agitateur*ices appellent el*leux-même manifestations fantômes.

C'est l'hécatombe.

Fi ne veut plus se rendre aux manifestations, elle appréhende de perdre ses moyens à la vision de l'objet de ses tourments, et ne veut exposer personne d'autre qu'elle à des réflexes dont elle ignore la nature possible. C'est trop rapide. Alors à chaque fois il faut trouver un prétexte convainquant...

Finalement ce qui doit arriver arrive : un creux de vague. Pendant un an la mobilisation décroît et se concentre sur des objectifs secondaires : mouvements péri-urbains, protestation anti-nucléaire... Les activistes sont trop peu nombreux*es, il*les sont arrêté*es en trop grand nombre, les volontaires de première ligne manquent. Bientôt il va falloir abandonner l'action de terrain.

Il faut que Fi en s'engage ». Et voilà le moment du fiasco du Wendland...

« C'était pour une des dernières grandes actions collectives contre un transport au doux nom de CASTOR de déchets nucléaires en provenance de la Hague en Normandie, destination : le Wendland, une sous-région du nord de l'Allemagne. Fi faisait partie d'un groupe affinitaire autoproclamé « d'initiative », qui s'avéra de fait volontiers de première ligne. Cela convenait à merveille à Fi, le meilleur groupe qu'elle ait eu jusqu'ici. Il*les parvinrent toujours à rester groupé*es ou à se retrouver quand il*les se perdirent, et aucune dissension trop forte dans leurs réactions respectives face aux situations d'urgence de les sépara pendant les deux jours d'action directe.

- Euh...

- Chuuut... écoute un peu !

- T'es gonflée je fais que ça !

- « Comme pour toute grande mobilisation de ce type, il*les s'étaient, le soir de leur arrivée sur place, regroupé*es pour prendre le temps de s'accorder sur un système de communication pratique et rapide pendant l'action, et un système de décision pour les moments stratégiques où

le temps leur manquerait ; il*les étaient tou*tes des initié*es de l'action directe non violente et de ce genre de mobilisation, et purent ainsi rapidement définir chacun*e leurs envies et leurs limites, définies par les capacités, points forts et aussi peurs de chacun*e, qu'il était ainsi essentiel de clarifier. Ce fut le moment où Fi crut bon de parler... de son « problème » avec les chevaux.

On savait que les effectifs policiers regroupés dans le Wendland pour la fin de semaine étaient colossaux, dans les quinze mille hommes. On savait également que la cavalerie serait elle aussi conséquente, et que les activistes risquaient d'y être confronté*es, peut-être de très près.

Fi prit ce jour-là conscience d'un usage des chevaux tout nouveau pour elle : un usage comme *arme*. Comme arme offensive, et d'intimidation à l'égard de manifestant*es effectivement impressionné*es et anxieux*es de cette confrontation à des créatures dangereuses et qu'il*les craignaient. Et Fi, qui les connaissait encore par cœur et ne les craignait pas, fit le choix d'exposer au groupe qu'elle voulait se tenir à distance d'eux s'ils apparaissaient, sans être capable d'expliquer en entier ses motifs. On crut d'abord que c'était parce qu'elle les craignait aussi ; Fi voulut corriger ça, et commença à s'embourber dans un début d'explication pénible, à mi-mots, exposant qu'elle ne les craignait pas mais ne voulait pas s'en approcher à moins d'une certaine distance, ne sachant prévoir sa réaction à leur vue et moins encore à leur contact ; s'entendant se perdre dans ce discours incompréhensible Fi fit ses excuses de cette confusion, elle aurait voulu revenir en arrière, dit qu'elle aurait mieux fait de ne rien dire, et le pensait surtout si fort... Elle aurait dû se taire. Fi comprenait en direct qu'elle n'était pas encore prête à aborder le sujet. Ou peut-être était-ce la dernière étape, cette première tentative de confrontation, ce réveil, cette bousculade de ce coin assoupi de son esprit...

Une membre du petit groupe fit une moue agacée et dit qu'elle ne comprenait pas Fi ; Fi eut envie de disparaître sous terre et se sentit bien-sûr soudain violemment mal-aimée, et s'en voulut d'autant plus qu'à la place de cette personne elle aurait eu la même réaction ; et il était trop tard, et Fi avait cru bien faire, et surtout avait cru se confronter à elle-même en essayant de formuler les choses, et vu qu'elle aurait décidément mieux fait de ne rien dire du tout. Cette tentative était un échec. « Mais quoi, se dit-elle finalement avec une légèreté un peu forcée, ça m'apprendra » ; et on alla de l'avant.

La suite fut encore un peu plus compliquée : ce fut la confrontation directe.

Avant d'avoir eu le temps d'y penser, ils étaient là, les flics, minuscules et engoncés dans leurs uniformes-armures, perchés en haut de magnifiques chevaux de selle mis à la perfection, immenses, souples, équilibrés comme seuls les Allemands savent le faire, incroyable.

Fi avait l'œil vaguement anesthésié, accroché et distrait à la fois, l'esprit vagabondant déjà au gré de mille scénarios improbables mais tentants qu'elle avait appréhendé de s'imaginer : l'action spontanée solitaire et suicidaire, désarçonner un agent fédéral et s'emparer de sa monture pour

chevaucher soudain à travers les activistes et stimuler, image lyrique s'il en était, l'assaut qui peinait à décoller ; ou bien faisant ainsi au triple galop la diversion qui rendrait possible la percée à laquelle il*les ne parvenaient pas ; ou bien, mieux, de même mais à plusieurs, bloquant carrément les forces de police sur les côtés des rails que les manifestant*es rêvaient d'assaillir... Fi en était près, si près, emportée par son imagination comme par ses souvenirs de l'échappée de la clinique avec Emiole des années et des années auparavant ; son esprit, sa passion, sa révolte, son corps enfin vraiment, voulaient lui faire pincer soudain le bras de son binôme et bondir dans leur direction, agripper un mors et une botte, laisser libre cours à sa fureur et se retrouver soudain au milieu des activistes, entre les jambes un cheval parfaitement dressé au stress et un nouvel horizon devant soi... Fi en était si près que ses jambes se raidirent tout de même, et que, son regard accroché là-bas sur leurs montures, c'est la poitrine de son binôme d'action que heurtèrent ses poings serrés, et elle avait beau avoir anticipé elle n'avait su quelle réaction à ce premier contact visuel depuis si longtemps, elle en fut elle-même surprise ; son élan ne dura pas, deux collègues l'éloignèrent sans question. De cela, plus tard, elle s'étonna même, au point de se demander s'il était vraiment quelqu'un de ce groupe pour s'intéresser réellement à elle. Et de nouveau ce fut le cercle infernal dans sa tête, ce silence, pourquoi ? Par respect de gens attentifs et soucieux d'observer la demande de Fi de ne pas s'étendre sur le sujet ? Ou par indifférence pour une semi-inconnue collègue de militantisme déjà bien trop compliquée... C'était le retour des complexes et de l'ébullition dans son cerveau... »

- Meuf tu fais flipper... ça t'est arrivé à toi tout ça ?

- T'aimerais bien savoir hein... « Sur le chemin du retour en sortant des bois la colonne de militant*es se repliant vers leurs camps respectifs pour la nuit longea les clôtures du centre équestre où la police avait regroupé ses effectifs équins, dont une partie broutait maintenant tranquille parmi les animaux de club et les poneys. Et chacun*chacune de s'émerveiller du grand bai, et de s'attendrir du petit alezan, et de tendre sa main tremblante par dessus la clôture... Qu'ils avaient l'air niais à s'ébahir comme ça après avoir tremblé devant la police montée, et comme l'action aurait pu prendre une forme et un panache tous différents sans cette incohérence ! Et comme Fi se sentait soudain frustrée et agressive... Elle marchait en tournant sensiblement la tête de l'autre côté, côté soleil et côté champs, chassant de son champ de vision l'objet de son irritation, admirant la lumière qui déclinait sur les prés à la lisière des bois brumeux.

Symptôme cependant d'un certain bien-être dans tout ce chaos, le calme lui revenait sans peine entre deux vagues d'agacement, et c'est sans pouvoir retenir un sourire d'étirer son visage qu'elle voyait les faits se succéder et les événements peindre des heures et des jours qui allaient marquer une étape importante, une de plus, dans son existence.

Les jours après le retour furent un peu difficiles, comme de coutume après l'action, dans ces

moments où l'humeur de Fi redescendait un peu plus bas que la normale après s'être élevée un peu plus haut ; ce ne fut pas ce creux dépressif géant qui l'aurait accablée auparavant dans ces mêmes circonstances, mais les journées s'écoulant donnèrent aux émotions de la fin de semaine passée une dimension nouvelle, trouvant dans l'esprit et le corps de Fi un écho qui semblait s'amplifier à mesure que passait le temps.

Car plus elle réfléchissait, et plus il lui apparaissait comme une évidence qu'il leur aurait fallu, qu'il leur faudrait des chevaux, et que c'est ainsi que l'action pourrait prendre un peu de gueule. Ce qui n'était pas irréaliste dans une région où ils étaient tout simplement omniprésents. En même temps, c'était une escalade, car ils étaient clairement considérés, côté forces de l'ordre comme côté manifestant*es, comme armement ; et une telle escalade serait sans doute rejetée d'office de tous bords. Mais Fi y fantasmait la clé de l'efficacité, et réfléchissait toujours plus à l'éventualité de contacter les organisateur*ices pour envisager des formes nouvelles d'action incluant ce moyen – équin – pour les prochaines mobilisations.

Mais alors il fallait que réapparaisse toujours sur le chemin de Fi ce spectre d'un passé qu'elle avait cru si bien estompé qu'il était sur le point de s'effacer de son esprit ! Curieux car à la fois, c'était à nouveau dans les rangs ennemis qu'apparaissait l'objet de son vague-à-l'âme, ce qui la confortait dans sa décision passée de le faire sortir de sa vie.

Contradiction partout, contradiction toujours, dans certains moments Fi ne savait plus dans quel sens tourner son cerveau, et s'énervait d'avoir pu agacer les membres de son groupe pour n'avoir pas su penser les choses plus tôt et se montrer par là, au moment voulu, capable d'une attitude claire et simple qui ne se serait pas fait remarquer.

Elle était contrariée, un peu vexée, aussi. Et elle appréhendait le jour où, par curiosité, l'un des membres du groupe, qu'elle fréquentait par ailleurs régulièrement, lui demanderait de s'en expliquer. Que devait-elle faire ? Se livrer pieds et poings liés, comme disait une amie, en racontant une histoire qui n'était à nul*le autre qu'elle-même si précieuse ? S'exposer à l'incompréhension, comme démythifier cette souffrance qui avait autant étayé Fi que Fi l'avait traînée comme un fardeau pendant toutes ces années ? Personne n'avait besoin de savoir et personne ne pouvait comprendre, et Fi, elle, trop bête, s'était mise dans la situation de pouvoir être amenée à réduire à des mots mal choisis d'une langue étrangère ce que son esprit commençait seulement à arriver à formuler un peu dans l'ordre... Et en même temps Fi pensait : sois simple ! Qu'importe le jugement des autres ? En t'exposant alors que tu as toujours refusé de le faire tu domptes ton orgueil, et les autres s'en foutent, de toute façon. Ils n'ont pas de malveillance à ton égard, moins que toi sans doute. Y. te trouverait ridicule.

Et Fi tournait en rond...

Un jour de la semaine suivant ses trois jours et demi dans le Wendland, Fi était assise chez son amie H., dans la grande pièce au bout de l'appartement, celle qui servait à la fois de salon, de bureau, de bibliothèque et de séjour, hauts plafonds bordés de moulures, porte vitrée ouverte sur le balcon, les arbres et la rue. Fi était assise sur le sofa, son ordinateur sur les genoux, fouillant dans ses documents pour y retrouver les textes de son amie, qu'elle avait proposé d'aider à relire. H. avait commencé à raconter à Fi son excursion de la veille chez une amie de la campagne qui avait des chevaux.

Fi avait bien senti, depuis la première fois que H. était revenue de là-bas, cet enthousiasme et cette envie qui feraient qu'elle allait y retourner, et s'enthousiasmer de plus belle, et y retourner encore. Elle reconnaissait si bien ce sentiment naissant, elle avait lu dans les lignes que H. écrivait là-dessus les prémisses d'un engouement qui ne demandait que la bonne rencontre pour se développer. Cette amie de la campagne avait été la rencontre en question, et les lignes de chevauchées fantasmées dans le bocage français d'une époque passée sur laquelle écrivait H. s'étaient muées en après-midis de chevauchée bien réelle dans les bois d'une lointaine banlieue... et Fi sentait à chaque fois qu'elle revoyait H. et que H. était allée là-bas son envie débordante de raconter à Fi tout, ses découvertes, ses sensations, l'éclairage de ce vécu nouveau sur ce qu'elle écrivait et s'était imaginé jusqu'alors.

Ce jour-là une fois de plus Fi frémit, mal à l'aise et tendue, en proie à des relents vaguement douloureux de quelque chose avec quoi elle était sur le point d'en avoir terminé mais pas encore tout à fait, et remarqua que le temps s'étirait, s'étirait, et qu'elle n'était toujours pas encore tout à fait guérie ; et elle pria en silence que leur vînt au plus vite le prétexte idéal à changement de sujet, s'efforçant de ne pas être inamicale.

Mais ce fut trop, lorsque emportée par l'enthousiasme H., mains écartées et mobiles et le sourire au front, se mit à exposer à Fi en quoi monter à cheval, peu à peu, lui permettait de prendre conscience d'une dimension nouvelle à laquelle l'ouvrait l'osmose avec l'animal. Animal qui lui, dans la nature, avait un champ de perception sensible autrement plus étendu que l'humain, et qui ouvrait de ce fait son ou sa cavalier*e à cet horizon élargi ; en quoi on pouvait ainsi s'imaginer que les cavalier*es aguerri*es d'aujourd'hui et des siècles passés avaient probablement une sensibilité supérieure et un mode d'observation de la nature et du monde alentour bien plus large et bien plus perspicace, couplés aux facultés de l'animal ; et H. ouvrait grand les bras, et son enthousiasme rappelait très précisément à Fi le sien des années auparavant...

Chaque étape y était, et Fi aurait pu prédire ce qui allait venir à présent. Elle ne voulait simplement pas y penser, et s'efforçait de se réjouir pour son amie de son plaisir et de son enthousiasme ; mais elle était prise de cours et le souffle se mettait à lui manquer, et ce jour là elle ne put que l'interrompre, au prétexte un peu bancal qu'elle n'aimait pas les chevaux et qu'elle n'avait pas envie d'en parler, et à celui un peu plus costaud mais guère plus amical que

H. et elle avaient du travail devant elles. H. accorda à Fi un silence qui ne la laissa pas douter de son respect. Fi espéra ne pas l'avoir blessée. Frustrée, sans doute, toute pleine que devait être H., encore, de l'envie de faire partager à Fi sa joie.

Tout n'était que trop confus, et à la fois, finalement, trop clair. Le mouvement piétinait, il fallait s'adapter à l'ennemi, après le rejet radical des premières semaines on commençait à discuter sérieusement de l'usage des chevaux pour ce faire.

Fi allait remonter sur un cheval.

- Ah ouais là y'a eu une légère ellipse ! Pfff... Franchement ce prétexte... après s'être donnée tout ce mal...

- Ben oui, mais que veux-tu faire ? Quand tu comprends que la police a fait des chevaux une arme... Ça c'est une étape importante, parce que ça met en évidence une instrumentalisation, c'est-à-dire une chosification des chevaux, que je, ou que Fi ne voyait pas quand c'était elle qui montait. Ou qu'elle commençait seulement à entrevoir. La même, juste pas aux mêmes fins...

- Dans un cas la guerre, dans l'autre le plaisir... Je vois ce que tu veux dire. 'tain il a fallu que tu fasses de ces détours pour voir certains trucs toi...

- Aah, un p'tit tour dans le Wendland, c'est *gesund* ! Allez on fait une petite pause. Il m'en faut une aussi dans l'histoire de toute façon.

Fi avait eu besoin de s'éloigner un peu après le Wendland, et avait pris un train pour Hambourg, où elle passa un été à travailler dans un restaurant sur les quais, si loin de l'agitation politique couvant partout, seule dans ce petit bout de vieille ville où le temps semblait s'être interrompu et le reste du monde attendre sagement quelques rues plus loin.

Partout l'accompagnait un petit recueil de Haikus, ces poèmes japonais de trois vers qu'elle aimait tant. La seule forme de poésie qu'elle ait jamais pu lire, à vrai dire. Elle en lisait un par jour, pour prendre le temps de regarder autour d'elle et de penser l'instant.

29 Juin.

*Sur la pointe d'une herbe
devant l'infini du ciel
une fourmi*

La lumière avait décliné lentement et le train avait filé. Une traînée rose éclairait encore les champs de blés verts et calmes.

Fi ferma les yeux. Le bruit des rails qui filaient sous le train s'était éteint et le ciel clair était immense au-dessus de son herbe ; son infini s'offrait à Fi comme autant à conquérir et de jours en jour elle sentait s'approcher le moment de se réaliser ; mais elle était si petite !

1^{er} Juillet

*Soir d'hirondelles –
demain encore
je n'aurai rien à faire*

Le soir était calme, et forte l'envie de Fi de prendre le temps de ne rien faire
Il lui faudrait le temps d'arriver
Il lui aurait fallu un peu plus longtemps de solitude...

4 juillet

*La bourrasque a cessé –
une souris
traverse le courant*

Les rues et les ruelles d'Hambourg n'étaient plus que ruisseaux et rivières qui tombaient en cataractes dans les canaux pétillants de pluie
Une obscure lumière blanche éclairait encore la ville
Éclairait Fi aussi, lentement

De tant de temps écoulé, ou si peu, peut-être, pour tant de choses vécues.

Mais d'où venait en réalité cette lumière qui éclairait doucement le chemin de Fi dans la fin du jour ?

7 juillet

Foudre et tonnerre !

à chaque éclair

le monde guérit

Après que la pluie avait cessé depuis longtemps

L'eau noire des canaux débordants luisait dans la nuit humide et fraîche

Les façades sombres ruisselaient et résonnaient du clapotis interminable

Elle était loin la brûlure du soleil sur la peau gonflée de fatigue de Fi

11 juillet

Du fleuriste

le bruit des ciseaux –

Je fais la grasse matinée

21 Juillet

Sous la pluie d'été

raccourcissent

les pattes du héron

26 juillet

Une houe dressée

dans le champ vide –

quelle chaleur !

Sur l'eau où rien ne bougeait passa une cane, sans bruit, qui regarda à droite et à gauche, îlot de nonchalance, joyeuse et indifférente sous la chaleur implacable.

L'eau au plus bas avait découvert la vase où venaient éclore de loin en loin les bulles de quelques habitants enfouis.

L'à peine perceptible « plip » s'était changé dans le silence qui régnait entre les rouges parois du canal, en un déclic cristallin et sonore qui rebondissait jusque sous les ponts plus lointains

La ville étouffait, et comme elle le peu de nature qu'elle abritait.

Fi, elle, étouffait d'attendre encore de s'éveiller

- En fait, ce qu'il y a de plus difficile sur ce long chemin, c'est qu'à un moment ou un autre, il faut démystifier... Il faut démystifier cette souffrance grandissime qui était finalement tout ce qui nous reste et qui était devenue notre compagne quotidienne, tu vois ? Sans elle il ne reste plus rien – est-ce que s'en accommoder signe la guérison ?

J'aurais même cru au final que ça aurait été encore bien plus difficile. Je ne pouvais pas l'envisager, parce que quand on a commencé par souffrir du vide, et c'est finalement la souffrance qui l'a comblé, s'en départir, matérialiser, concrétiser, rendre tribale cette souffrance érigée en référentiel presque omniprésent recrée soudain ce vide et l'angoisse qu'il suscite d'être affronté à nouveau... Tu vois ce que je veux dire ? Ce moment-là n'est pas facile. J'ai eu de la réticence à me défaire complètement de cette souffrance familière qui m'a couverte de son ombre presque rassurante pendant toutes ces années... J'y ai eu de la réticence parce que...

... démystifier la souffrance c'est démystifier son objet jadis chéri

Ça veut dire, en somme, que le deuil en est fait.

Et c'est une partie de soi qui s'en est allée pour de bon...

- « Même poursuivi

Le papillon

ne semble jamais pressé »

Garaku.

- ...

- ...

- Il m'accompagne depuis des années ce Haiku. Je crois que c'est le Haiku de ma life.

- Si ça se trouve, comme dirait Fi la vérité est d'une simplicité bien moins lyrique...
- Euh... Tu peux préciser un peu le fond de ta pensée peut-être ?
- Moins sexy quoi, bien que ce ne soit synonyme que dans ce cas particulier. Et à la fois de cette complexité qu'on trouve à essayer d'analyser ces tournures qu'ont pris nos existences par la combinaison de facteurs propres avec des facteurs extérieurs indépendants de notre volonté et fortuits, tu vois ?
- Pas vraiment, non.
- Ben c'est-à-dire que je pourrais toujours voir les choses du point de vue de la personne ayant fait et assumé un choix pleinement et en connaissance de cause.
- Ok...
- Mais... de là à admettre que c'était là la conséquence d'une décision d'analyser toujours ainsi les bifurcations de l'existence ?
- Et ben ?
- Et ben en somme, la frustration et l'incapacité, financière par exemple, d'assumer une passion de ce point de vue particulièrement exigeante, ont pu peser tout aussi lourd.
- Oui, ben sauf que tu m'endors depuis le début avec tes histoires de Fantômette...
- Oui bah oui, comme je disais c'est moins sexy. J'ai souvent balayé l'idée d'un revers de la main devant moi. Sitôt formulée elle me paraissait cynique et absurde ; le temps m'a juste confirmé la justesse de mes choix initiaux, soit qu'ils aient progressivement adopté a posteriori le sens que je leur avais désigné au départ, soit qu'ils aient été a priori, d'instinct, analysés par moi selon les aspirations qu'avaient révélé le temps comme miennes, seules et entières.
- Enfin ça c'est le hasard hein...
- Ça *peut* être le hasard. Ça peut aussi ne pas l'être.
- Et tu ne le sauras jamais.
- Ben j'essaie de savoir justement.
- Bon courage !
- Ouais... À la fin fin de l'été à Hambourg, je me suis retrouvée à marmonner tout haut ce genre de réflexions à l'arrêt de bus et je me suis rendue compte que la dame assise en face de moi à l'arrêt de bus situé de l'autre côté de la rue me fixait depuis un moment...
- Hahaha boulet ! Mort de rire !
- Ben ouais, ça m'a fait marrer, et un peu d'auto-dérision m'a fait le plus grand bien, du coup je me suis encore plus marrée.

Et je marche, je marche et je cours, entre rues et immeubles, entre tables et chaises et gens je marche, sans aide ni répit, sans roulettes, sans canne, je marche, je gravis et je redescends pentes et marches, pontons et pavés... Péniblement, j'avance, je me porte au long des jours qui passent, au ras du sol. Sans vitesse ni rebond. Sans brio ni puissance. Pas même fourmi, portant sur son dos bien plus lourd ; mon propre poids et celui des ans qui s'écoulent sans faire passer ma peine font ployer mes genoux et gémir mes mollets. Lente et laborieuse, écrasée par l'apesanteur, je suis limace. La lumière semble s'en être allée mais...

Pas après pas
dans les montagnes d'été -
Soudain la mer !

*La fin du voyage harassant et l'horizon qui s'ouvre devant moi
Vite je cours vers où l'air est plus libre et prendre le grand large, enfin,
hisser les voiles*

*Sans un cheval pour me porter
je dois à présent trouver le courage du bonheur*

- ... Bon, c'est sympa ta balade à la plage... mais on s'éloigne vraiment du sujet quand-même, non ?

- Pas du tout. On fait une petite pause pour prendre du recul. Prendre du recul c'est très central au contraire. C'est prendre du recul qui m'a fait prendre la courbe de cette histoire que je te raconte depuis le début. Me barrer de France, me barrer de mon environnement habituel, de mes pratiques habituelles, de mes fréquentations habituelles... De mes mentalités habituelles... Prendre du recul, quoi.

- ...

- Je me suis imaginé tous les scénarios possibles. J'ai littéralement épuisé le filon fantasme. Comme ces bouquins pour ados à fin multiple ou à déroulement multiple : selon la décision que tu prends, rends-toi page cent et la fin sera comme ci ou page deux-cents et la fin sera comme ça. J'ai vécu par procuration toutes les évolutions possibles. Mon imagination m'a fait perdre un peu le contact avec la réalité par périodes, mais ça m'a permis d'explorer des mondes et des états qui n'étaient pas à portée de la main dans ma vie à moi – et je précise, sans drogues...

- Ouais ouais...

- Et c'est comme ça que finalement, comme un haiku un peu, j'ai trouvé ma phrase clé. Je me la suis répétée des milliers de fois : sans un cheval pour me porter...

- Bon, suite logique, un beau jour je me suis sortie la tête des nuages et il y a eu un second cap.
- C'est-à-dire ?
- Ben tu vas voir. D'ailleurs en fait j'en ai déjà un peu parlé.

« Étonnamment, aussi longtemps qu'elle avait eu affaire de très près à de grands mammifères et même bien longtemps après que ça n'ait plus été le cas, Fi avait continué à *en manger* d'autres. Sans jamais faire vraiment de rapprochement entre cet amour qui les avait liés et les conditions de production de cette chair rendue comestible d'êtres dont elle aurait pu la veille pleurer à chaudes larmes la disparition – dans le cadre d'un lien tout à fait individualisé, personnel et sincère.

C'est sans plus penser à cette absurdité discrète qu'elle arrêta des années plus tard de manger de la viande.

Le mouvement s'était essoufflé. La répression avait été si forte, tant d'ami*es et de compagnons de lutte avaient atterri en prison puis en centres de redressement, certain*es allaient y rester pour longtemps. On avait abandonné l'idée d'une contre-attaque montée, qui n'aurait fait qu'envenimer un conflit perdu d'avance. Les militant*es s'étaient dispersé*es.

Mais certains groupes régionaux avaient tenu bon, et s'étaient associés pour fonder de nouveaux lieux de vie et de lutte. Des communes avaient vu le jour. Tout espoir n'était pas perdu. Fi savait que les évolutions politiques se produisaient par vagues, et qu'après l'accalmie la mobilisation retrouverait un souffle nouveau. Alors elle voudrait être prête.

Après Hambourg, Fi était restée éloignée du tumulte dont elle s'était habituellement entourée dans les dernières années. Elle était restée en Allemagne, et s'était constitué, quelque part en ville dans un quartier tranquille, un quotidien nouveau, un quotidien rythmé de pauses contemplatives dont elle avait rapporté la dynamique tranquille de son séjour à Hambourg. Elle prenait le temps d'observer les objets et les faits de son quotidien.

Un soir, assise avec un ami, elle vit soudain se relier entre elles les luttes, collectives et individuelles, de ces dernières années. Une vision semblait lui avoir manqué jusqu'ici.

- Est-ce que tu as vraiment besoin de manger de la viande ? lui avait demandé cet ami en compagnie de qui elle dînait. Elle avait baissé les yeux sur son assiette sur le dessus de laquelle gisaient quelques morceaux de poulet.

- Pas vraiment, non. Je n'ai jamais été une grosse mangeuse de viande, à vrai dire.

Il s'était penché vers elle. Il avait presque chuchoté.

- Mais alors pourquoi tu n'arrêtes pas...

Ça avait été comme une évidence, transperçant soudain de sa lumière le voile tendu et opaque de l'habitude. Fi avait levé les yeux vers lui. Oui, pourquoi ?

- Explique, c'était quoi le déclencheur.
- Du métal dans la bouche. Tu te représentes un peu ?
- Ça va. C'est froid et ça a mauvais goût.
- Exactement.

Fi repensait à Emiole, alors qu'elles vivaient encore toutes les deux au bord du plateau de Caux avant les attaques. Comme elle secouait la tête, l'air contrarié, lorsque tous les matins Fi lui passait son filet autour de la tête.

Elle repensait à ses réflexions sur l'équitation, bien des années plus tard, qu'elle n'avait jamais eu la force de mettre en lien avec Emiole. À qui, pourtant, elle avait infligé cela aussi. Du métal dans la bouche.

Du métal dans la bouche, le ventre enceinturé de cuir et d'élastiques – protestation, contrainte – celle ou celui que l'on n'a pas su bien soumettre est notre faute, notre risée et notre déshonneur ; le savoir-faire est le perfectionnement de l'autoritarisme dans la durée jusqu'à mater, *matar* (tuer en espagnol), soumettre, esclavager l'animal, l'être vivant et sensible qui n'a le droit que d'être toujours et toujours mieux l'objet de notre vouloir et de notre amusement. À droite, à gauche, incurvé ou en crabe la tête par ci le pied par là et la sueur et les blessures tant pis. L'animal souffre, l'animal qui n'a pas choisi, mais le rythme est joli et la courbe harmonieuse.

Au galop, donc ! Et si l'éperon est bien long, l'appuyé aura de la gueule.

Fi se sentait de nouveau tellement en colère !

Comment avait-elle pu, pour son simple plaisir, infliger cela pendant si longtemps à des animaux sensibles comme nous. À son Emiole chérie. L'équitation, c'est vrai, avait conféré à l'exploitation la plus brutale de l'animal par l'homme une esthétique unique : premièrement exploitation, tourment et torture pour le simple plaisir. Deuxièmement exploitation assimilable à des disciplines retranchées des domaines de la production de valeur, au sens de valeur ajoutée propre à la production commerciale. Sport, art. Un sport de haut niveau, mais aussi, comme la danse, un art d'un grand raffinement. À la seule différence que le danseur était l'animal, et qu'il l'était contraint et forcé... pour le loisir et le plaisir des humains.

Fi secouait la tête lorsque lui revenaient ces pensées. Leur clarté nouvelle était comme un éblouissement. Et pourtant qu'avaient-elles de nouveau ?

- Et il y a un objet qui résume tout ça, qui était complètement sorti de mon esprit et qui m'a sauté aux yeux il n'y a pas si longtemps, d'un seul coup, alors que je regardais un film débile...
- Hm ?
- La *cravache*, c'est la cravache.

Je matais un film d'espionnage humoristique et un des personnage était costumé en mode SM à un moment. Bien-sûr avec une cravache. Quand elle claque sur une botte de cuir la cravache fait marrer... Si c'était pas une botte elle ferait mal.

Moi je l'entends encore claquer sur l'épaule ou la croupe des chevaux, et je me rappelle que des fois elle claquait bien sec, et ils ont beau avoir le cuir plus épais que nous, ils devaient prendre cher, quand-même, souvent. Clac ! Clac ! Je revois les écarts de protestation et les derrières qui se lèvent... et re-clac !

On leur tape dessus à tour de bras aux chevaux de manège – et on aime ça, parce que ça donne de l'autorité et que ça défoule.

« Mais le temps créait de la distance malgré tout. À force de réfléchir en rond, Fi s'habitua à laisser vagabonder son esprit quand elle sentait qu'elle n'irait plus de l'avant de façon volontaire. Elle revit Emiole et les années normandes, les mouettes et les chiens errants. Elle se mit à avoir des considérations anti-hiérarchistes spontanées sur le spécisme et l'évolutionnisme, le rapport au corps, l'acceptation de soi, le bonheur... »

- Ah, ouais... Évolutionnisme ou contre-évolutionnisme ? Zatize ze questione. T'es anti-spéciste ou quoi ? Moi pas trop quand-même.

- En fait peut importe. Quelle que soit la réponse, on peut voir les choses, si on veut, comme une courbe en cloche : les stades considérés comme les plus avancés dans l'évolution des espèces peuvent aussi être considérés comme des stades de dépassement dégénérescent de stades de type abouti ou « parfaits » ! Qui, eux, seraient le sommet de la cloche, tu me suis ? Si la graduation horizontale sous la courbe est le déroulement chronologique.

- Hm, pourquoi pas...

- Regarde par exemple ces familles de mouettes qui flottent dans un état de bonheur euphorique chronique atteint par l'individu adulte au sein de la communauté comme nous on ne l'atteindra jamais autrement qu'en prenant des drogues...

- Eh c'est pas vrai regarde les bouddhistes, les gens qui atteignent le nirvana...

- Ouais en même temps j'ai du mal avec ça, parce que pour moi à l'inverse de ces animaux chez qui ça caractérise un état de vie, chez les humains ça caractérise plutôt un état de sortie de la vie, c'est déjà un renoncement, donc c'est déjà la mort...

- Ou alors c'est un état de vie bien plus intense que le tien, t'en sais rien !

- C'est vrai. En tout cas pourquoi on verrait pas cet état chez ces mouettes comme un état de sagesse inné ? Et dans ce cas vu que nous, pour atteindre (peut-être) ce même état, il nous faut tout une vie d'efforts, ça veut dire que ces mouettes sont bien plus parfaites, donc bien plus évoluées que nous. Ça relativise grave la supériorité humaine sur les autres animaux.

- Ouais, enfin tout dépend de ton critère de comparaison. Si c'est la force, ou l'ingéniosité, ou les deux, on gagne !

- Oui, ben oui, majoritairement c'est ce qu'on considère comme étant les stades les plus avancés d'évolution... Mais on peut voir ça aussi comme des stades de sur-conception ou de sur-pensée de notre état et de nos composants, à commencer par notre corps et notre apparence, qui n'ont jamais mené au bonheur la plupart des gens je te signale, mais au contraire à l'insatisfaction et à la contrainte sociale voire à la persécution, de soi-même, de tout ce qui est différent. Pourtant regarde comment les critères de beauté évoluent selon l'endroit, bon ok aujourd'hui moins mais selon l'époque, la mode, la classe sociale... Et hop la déviance est stigmatisée ! Au lieu de se laisser aller à s'en foutre, ce qui serait la condition pour atteindre le bonheur. Au final ce qu'on méprise chez les animaux, et ce qui nous permet de les soumettre, c'est justement ce qu'ils ont

de supérieur à nous ! C'est cette simplicité d'accès à un état plus proche du bonheur que ce que nous connaissons spontanément en tant qu'humains, cette sorte de sagesse innée qui fait par exemple la gentillesse incroyable des chevaux domestiques alors qu'ils pourraient nous ratatiner comme des feuilles de journal ! C'est pas de l'amour pour nous ça, jamais de la vie, c'est de la zénitude. Ou bien, je sais pas, c'est pareil t'as déjà partagé le quotidien d'un chat ?

- Ouais enfin là c'est très très interprété quand-même...

- Ben t'y réfléchiras. Moi je trouve que c'est pas si absurde.

C'est cette distance, aussi, et cette soudaine liberté du renoncement, qui amena Fi à surmonter son incapacité de penser aux animaux par aversion pour les traitements que nous leur infligeons. Pourquoi ne plus les aimer si les aimer, en fait, signifiait non seulement souhaiter leur bien-être, mais encore œuvrer à sa réalisation ? Ainsi les efforts des années passées, la rupture, et finalement son dépassement lui offraient de pouvoir enfin, peut-être, vivre un amour vrai libéré de culpabilité et de remords.

On était loin des grands mouvements de la décennie passée, mais sous des apparences de peur et de soumission, dans les communes la reconstitution couvait. Fi décida de reprendre contact avec ses vieux ami*es, mais, dans un premier temps, de rester habiter seule. Elle allait se consacrer au peaufinage de ses idées sur les rapports entre humains et animaux, entre humains et *autres* animaux comme elle écrivait déjà.

Elle rédigea une courte brochure. Le texte était intitulé *Entre espèces* et circula dans les cercles d'ami*es avec la prière de bien vouloir le diffuser à l'extérieur, c'est-à-dire dans le reste « apolitique » de la société. À la bibliothèque, au café du coin, où des gent*es s'asseyaient un exemplaire attendait là, quelque part, d'attirer l'attention, d'être lu, d'être emporté à la maison et diffusé plus loin.

Fi racontait les centres équestres, la protestation omniprésente, dans les box comme en manège. Au box certains chevaux avaient pris leur mal en patience et restaient calmes, d'autres dans leurs trois mètres par trois devenaient fous de toute évidence et Fi racontait comme elle avait appris à slalomer entre les têtes amicales et les bouches surgissant de l'obscurité pour mordre un bon coup en passant. On connaissait les habitudes de chacun et personne ne les questionnait. C'est le métier, qu'on disait... En manège, ou mieux encore sur carrière, c'était une explosion à laquelle les spectateur*ices amassé*es autour étaient tout simplement aveugles, fasciné*es qu'il*les étaient par les exercices de martyrisage de haut niveau pratiqués devant el*leux.

Y repenser évitait à Fi le détour par un centre équestre pour retourner voir aujourd'hui ce qu'elle n'avait pas vu hier : l'évidence se dévoilait à retardement aux yeux de sa mémoire incrédule.

Les têtes qui se secouaient, les nuques qui résistaient contre la tension douloureuse, les corps qui se crispaient et refusaient soudain les quatre fers cloués au sol d'aller de l'avant, les brusques écarts et embardées et les croupes qui se soulevaient pour se débarrasser de leur cavalier*e... Tout n'était qu'un combat, et en tâchant d'apprendre la persuasion, c'était la manipulation et la domination que l'on apprenait pour soi, sur les chevaux, sur soi dans l'effort, et sur le reste des êtres avec lesquel*les on apprenait par la même occasion à interagir. Une haute école de l'autoritarisme, de la persévérance, de la brutalité. De la domination. »

- C'est glauque...

- Emiole en rêve et mes chouchous bien réels au fil des années n'étaient que fantasmes égoïstes esthétisant jamais ouverts au bien-être réel de l'animal mais au contraire centrés sur l'écoute de

mon propre état affectif – défectueux, de façon catastrophique.

- Enfin quand-même, le cheval c'était d'abord une image belle qui t'avait sincèrement séduite, nan ?

- Si, bien-sûr, mais c'est surtout devenu très vite l'*appropriation* de cette image.

- C'est-à-dire ?

- C'est-à-dire que cette image admirée devenue être de chair avec qui j'ai eu un contact direct à partir du moment où j'ai commencé les cours d'équitation, cet être approprié est, en plus d'un objet de loisir riche en sensations fortes, prétexte à assouvir sur commande un fantasme de perfection, en même temps que sportive et esthétique, en matière amoureuse...

- Fff alors ça c'est tordu quand-même !

- Mais c'est vrai ! Et en plus, c'est là où je voulais en venir, c'est l'instrumentalisation d'un être vivant et qui souffre ! Rendu fétiche de la poursuite égo- et anthropocentriste d'une vie meilleure et qu'on fait souffrir pour ça ! Tu crois que ça les fait marrer ce qu'on leur fait faire pendant des heures ? Pourquoi tu crois qu'ils protestent autant ?! Repense à la cravache qui claque...

- ...

- Mais c'est vrai, c'est compliqué parce que ça part de sentiments authentiquement forts.

En fait l'équitation, par l'osmose recherchée c'est l'appropriation de la vie du cheval – idéalisé à mort et choisi parmi d'autres animaux idéalisés peut-être moins domesticables... Gamine j'ai eu envie de chevaucher tout ce que j'ai eu envie d'être ! Le tout dans une esthétique domestiquée, l'équitation, en lieu et place d'affronter une vie d'humain*e. C'était ça ma jeunesse, c'était ça ma passion, c'étaient bien des coïncidences que j'ai ignorées pendant des années, parce qu'à cette époque c'était ma normalité.

Mais monter à cheval ça sera jamais se fondre avec le cheval – ça sera jamais devenir un cheval...

- Moi je trouve que ta copine H. elle a quand-même pas mal décrit en quoi c'est mortel l'extension des capacités humaines dans la nature par l'équitation. Ça je trouve que c'est grave un bon argument.

- Ben ouais, elle a mis en évidence sous mes propres yeux ce qui peut peut-être justifier toutes mes années de pratique maltraitante passionnée... La question que je me pose c'est : comment connaître et respecter l'animal et ses caractéristiques sans être un jour monté*e à cheval ? Les gens comme moi ont une longue et riche expérience à partager pour l'éviter à d'autres. C'est en quelque sorte un héritage !

- Ouais mais tu sais très bien que ça ne marche pas ça. C'est la version optimiste. La version réaliste c'est l'incapacité des humain*es d'apprendre de l'expérience qu'il*les n'ont pas faite personnellement.

- Je sais. Mais en fait on s'en fout, il n'y a même pas besoin de cette expérience. En principe c'est quand-même pas compliqué de comprendre qu'ils seraient plus heureux si on les laissait

tranquilles. Regarde les conditions de vie des chevaux de Camargue ! Ou les mustangs aux États-Unis. En plus ça montre que c'est pas irréalisable.

Et moi quand je pense centre équestre j'entends claquer des cravaches et j'ai juste tellement envie de hurler jusqu'à ce que j'en puisse plus :

mais foutez-leur la paix !

« Le rapport avec la viande que Fi n'avait pas fait pendant si longtemps, elle le faisait à présent, et l'avait intégré à son texte. Après avoir réalisé que nous exploitions les animaux pour nos loisirs au titre de les aimer, elle avait réalisé que nous en faisons notre menu, par ailleurs indépendamment de les aimer ou non. Nous en avons fait, d'une façon ou d'une autre, des objets à notre disposition. Or si la plupart des personnes prétendent aimer les animaux, au moins pour partie (chiens, chats, chevaux) ingurgiter l'objet d'un amour n'était-il pas... quelque peu paradoxal ? Où, à notre époque, l'habitude « viande » trouvait-elle encore une légitimation quelconque ? Depuis le début du XXI^e siècle chacun*e savait que la viande n'était pas même bonne pour la santé, encore moins dans les conditions, industrielles, de sa production, qui saturait la viande d'hormones de stress toute la vie des animaux, pour atteindre un véritable pic au moment de leur abattage.

Suffisait-il d'apprendre étant enfant qu'on mange de la viande, comme disaient les parents 'c'est comme ça et puis c'est tout' ? Normalité la plus évidente et la moins questionnée, habitude de faire 'comme tout le monde'... sans y réfléchir. Et puis, Fi se souvenait, cette hostilité à laquelle elle s'était heurtée récemment lorsqu'elle avait décidé d'arrêter. Peut-être, avait-elle soudain pensé, cela voulait-il dire que tout le monde ne se sentait pas si tranquille finalement, mais qui voulait avoir à y penser ? Fi, qui ne demandait rien à personne, s'était soudain rendu compte à l'occasion d'une visite dans sa famille à quel point son choix de ne plus manger de viande bousculait son entourage. Pourtant, avait-elle pensé, dans la famille j'étais celle qui passait son temps avec des animaux, ça n'aurait pas dû être une surprise... Mais le rapprochement n'avait pas lieu. Les voisins de ses grands-parents, tout comme ses grand-parents ou ses parents d'ailleurs, n'auraient pas pu s'imaginer manger du chien, cel*leux qui en avaient disaient qu'il*les aimaient le leur, et en même temps lui mettaient une laisse au cou et lui criaient dessus toute la journée – ou alors il*les faisaient du cheval et il*les mangeaient de la vache...

Un point commun émergeait d'ailleurs, à force d'y réfléchir. C'était peut-être l'élément clé : qu'on fasse du cheval, qu'on crie sur son chien, qu'on mange du mouton ou qu'on boive du lait, pas besoin d'avoir fait des études de droit : autant de comportements autorisés par le fait que les animaux nous appartenaient. C'était ce qui en faisait des *choses*, nos choses, et c'était ce qui faisait que nous en disposions, certes de façon variée, mais finalement toujours aussi peu remise en question.

Pouvoir posséder les animaux nous autorisait à les chosifier.

Ce qui amenait Fi à repenser à Emiole... l'avait elle considérée comme sa possession ? Elle l'avait considérée comme son amie, son amour, sa compagne. Elle l'avait abritée et nourrie. Mais elle l'avait aussi tenue enfermée et montée à l'aide d'un harnachement contre lequel Emiole avait toujours protesté... En habitant avec Fi, Emiole avait peut-être bénéficié d'une meilleure qualité de vie. Qui n'en avait pas moins été une vie d'aliénation.

Dans son court manifeste, Fi parlait de cette chosification du vivant par le droit humain moderne

et postmoderne afin de pouvoir nous appartenir. Ces critères qui nous autorisaient à avoir ces chiens ou ces chats à la maison et permettaient les conditions de vie horribles des vaches ou des cochons de l'industrie. Pour rester dans une démonstration rigoureuse, il était impossible de dénoncer l'un sans dénoncer l'autre.

Ce lien, Fi ne l'avait pas fait pendant de longues années. Elle n'analysait pas son rapport aux chevaux en termes de rapport plus général aux animaux dans leur ensemble... Et lorsqu'elle avait commencé à réfléchir à son rapport avec les animaux, elle avait d'abord laissé les chevaux de côté, c'était une catégorie à part qui ne pouvait pas s'intégrer à sa réflexion. »

- Ah, oui, l'objet chéri de ta douleur...

- Mais exactement ! Au lieu de te moquer !

- Bon ben c'est cool que t'y arrives maintenant...

- C'est génial tu veux dire. Quoi que ça me gêne presque un peu, parce que d'un certain côté ça m'autorise à ré-aimer les chevaux si je veux, ça c'est encore un peu tabou quand-même...

- Meuf, t'es compliquée...

« Dans sa retraite berlinoise, Fi avait découvert un ouvrage venu des États-Unis, qu'elle avait lu avidement et décidé de recommander à la ronde.

Janvier 20xx.

Salut la compagnie !

J'espère que votre 20xx a bien commencé.

Le mien comme sans doute le vôtre dans la grisaille et l'humidité. Ce qui m'a fourni le prétexte idéal pour laisser mon vélo au garage et prendre le temps passé en bonus dans les transports en commun berlinois comme occasion de bouquiner plus.

Et cette semaine, par un concours de rencontres personnelles et littéraires, la traduction française de Eating animals de Jonathan Safran Foer m'a atterri dans les mains. Jeune écrivain américain petit fils d'une rescapée ukrainienne de la shoah, Foer a écrit ses deux premiers bouquins sur complètement autre chose. L'idée du troisième est apparue avec l'annonce de la venue au monde prochaine de son premier fils, en forme de question, celle que pose son titre traduit en français : Faut-il manger les animaux ?

La première chose qui m'a frappée a été la facilité avec laquelle je me suis laissée prendre par le récit. En fait, je crois que c'est surtout parce que j'ai trouvé les cinquante premières pages si bien écrites. Le reste du livre est plus journalistique, mais toujours bien tourné, et ce début, très fort, m'a prise par surprise, un peu. Je ne m'attendais pas à une réflexion de la sorte sur un sujet dont j'ai eu l'habitude de discuter autrement, bien qu'avec (un niveau sonore et)des gens d'avis et d'horizons très variés... une approche nouvelle pour moi, et captivante.

*D'où la contribution que je souhaiterais apporter à notre démarrage à tou*tes de cette nouvelle année, dans le mouvement et le renouvellement : je vous invite avec véhémence à lire ce livre.*

Un bouquin comme ça, ça me donne envie d'écrire des préfaces. Pour plaider, pour inviter, pour essayer de convaincre de prendre quelques heures de son temps et lire...

*Parce que bien-sûr, s'agissant de n'importe quel thème donné, il y a quelque chose qu'on peut toujours dire, c'est qu'on ne savait pas. C'est de là que je pars en ayant envie que vous lisiez tou*tes ça, ami*es, famille. Je veux dire, on peut se douter de beaucoup de choses, mais un bouquin comme celui-ci transmet en quelques heures des années d'investigations qu'on n'aurait pas menées, et des tas d'informations nouvelles quoi qu'il arrive.*

Il y est question de beaucoup, dans ce livre.

Il y est question d'histoire, de religion, de capitalisme, d'industrie, de guerre, de faim... de nourriture, beaucoup, et de repas, aussi.

*Oui : par ce biais précis et central il y est question de vie et de liens sociaux... d'hygiène et d'éducation... D'avoir des enfants. Moi, comme beaucoup, je voudrais avoir des enfants, et quand vient la question précise du rapports aux animaux dans cette société, voilà que je suis perplexe. Avoir des enfants et leur transmettre quoi ? Essaie voir le métal dans la bouche, les éperons aux flancs et la cravache au cul pour rigoler le dimanche, puis, soyons un peu sérieux, la décapitation, l'écorchage ou l'ébouillantage tout éveillé*e les matins ou l'électrocution loupée les aprèm' le reste de la semaine pour te distraire ? Et puis tu iras te coucher avec un masque à gaz dans ton demi-mètre carré plein de merde asphyxiante en attendant de te réveiller quand on te coupera le bec, la queue, les couilles ou les pattes sans anesthésie... à moins que tu ne finisses dans la poubelle directement au milieu de tes copains agonisants ? C'est selon l'espèce.*

*Mais je m'interromps, pardon, même en colère on n'écrit pas une préface qui dégoûte, il faut faire envie aux lecteur*ices (et j'aimerais sérieusement que vous lisiez tou*tes ce fameux livre).*

L'information est importante, mais mon propos n'est pas ici de culpabiliser qui que ce soit. De la viande, j'en ai mangé aussi. Justement.

Pour citer un certain Philippe Laporte : "Reconnaître la nécessité de mettre fin à une tradition criminelle c'est reconnaître son caractère criminel. La façon la plus répandue de dissimuler les crimes traditionnels est donc de ne pas reconnaître qu'il s'agit de crimes en continuant à les pratiquer afin qu'ils gardent leur aspect banal et anodin. C'est ainsi que pour éviter la culpabilité qui accompagne la prise de conscience des crimes, beaucoup de crimes sont répétés. Les militants de la libération animale qui tentent d'amener à la conscience du public l'horreur des traitements infligés aux animaux sont souvent confrontés à ce problème sans le savoir. Beaucoup d'entre eux pensent qu'une simple information du public sur les atrocités subies par les animaux pour le confort humain devrait suffire à conduire ces atrocités à leur terme. C'est mal comprendre que l'émergence d'un sentiment de culpabilité dans le public ne peut qu'appeler des mécanismes psychologiques de défense contre cette culpabilité, au premier rang

desquels celui de poursuivre ces atrocités afin de leur conserver l'apparence de la normalité.

Le sentiment de culpabilité des consommateurs de viande, méconnu parce que refoulé, est en réalité beaucoup plus répandu qu'il n'y paraît puisque, d'après Pascal Lardellier, 89 % d'entre eux avouent qu'ils préféreraient renoncer à la viande plutôt que de tuer eux-mêmes les animaux qu'ils mangent."

L'auteur, lui, je veux dire Foer, fait preuve d'empathie en permanence, en ce qu'il parle en premier lieu de lui, de son expérience et de son parcours.

Et c'est en faisant cela qu'il évoque la honte, m'y voilà. La honte, autant intime que sociale, expérience centrale de l'éthique, « travail de mémoire contre l'oubli ». Cet oubli qui nous est tellement nécessaire pour continuer à vivre en ignorant les réalités que dépeint parfois avec crudité – comment transmettre autrement une telle réalité ? – ce livre écrit pourtant avec beaucoup de modération (je trouve).

*Nous savons tou*tes de quelle cruauté les humains ont su faire preuve dans l'histoire, mais vivant à notre époque et sous nos latitudes, l'oubli est facile. Autant que dire : le monstre, c'était l'autre.*

Pourtant, dans ce quotidien d'oubli que nous menons, je vois de la monstruosité, silencieuse et camouflée mais partout, jusque dans la bouche, au propre comme au figuré, des êtres chers. Et c'est ça qui me rend perplexe.

Parce que dans le cas de ce thème précis, et c'est la qualité numéro un de ce livre, je trouve, que de montrer ça, changer les choses, supprimer les raisons de la honte et de l'oubli, n'est pas compliqué. Ce n'est pas prendre les armes, ce n'est pas descendre dans la rue, ce n'est pas risquer de la prison ou des coups de matraque... C'est se passer de quelques gestes au supermarché par exemple, ou ouvrir d'autre livres de recettes.

Mais ça ce sont les conclusions, et je vous laisse en décider...

Lire le bouquin en entier, ça vaut en tout cas la peine ne serait-ce que pour arriver jusqu'à l'avant dernier chapitre, Je sais. Étonnement après toutes ces descriptions que le livre contient, c'est là que je me suis mise à pleurer. Comme si je n'avais pas derrière moi toutes ces années de confrontation au cynisme de notre monde. Comme une gamine encore toute candide. Et c'est ça en fait. Ce qui m'a remuée ce n'est pas le récit des horreurs habituelles, ce sont ces interventions humaines, par lesquelles j'étais du fait de ma défiance ou de mon pessimisme à l'égard de cette nature précise (humaine) plus apte à être touchée. Il s'agit des interventions de deux producteurs « éthiques », une femme et un mari, et entre les deux celle, exemplaire, d'un militant pour les droits des animaux, les trois se répondant l'une après l'autre, riches de longues expériences de vie et de réflexion.

Au final, ces interventions me donnent à penser que ce dont il est question, c'est moins des animaux que des humains. De leur rapport à la nature, à l'animal, à l'autre, et au pouvoir de domination que nous tentons toujours d'exercer sur les trois.

Ce serait la définition d'un comportement éthique : ne pas faire tout ce que nous pouvons faire parce que nous en avons le pouvoir à l'égard de plus faible ou de moins apte ou enclin à se défendre.

Tout comme, exemple banal, ne pas exploiter les enfants et même au contraire les protéger. Contredire l'histoire, où ne semble vouloir se répéter que notre capacité à piétiner tout ce qui ne nous oppose pas une résistance suffisante c'est-à-dire propre à nous piétiner à notre tour. Faire preuve de responsabilité. Faire preuve, le mot me fait sourire un peu jaune, d'humanité.

Car c'est en cela aussi que l'humain devrait pouvoir se définir, non ? Sa capacité à contrecarrer non par sa capacité à la honte et à l'oubli mais par la raison (qui lui est propre dit-on) ses tendances les plus sordides.

*Et c'est ça que j'aimerais bien leur transmettre, si j'en ai un jour, à mes enfants : respecter ce qu'il*les auraient le pouvoir de torturer et/ou de détruire en un clin d'œil, ne pas exercer ce pouvoir.*

Se construire heureux de cette maîtrise comme d'une philosophie de la clémence et de la clairvoyance à titre de caractéristiques particulières en lieu et place de la honte et de l'oubli.

Avec espoir,

Fi

À une réunion de famille, on en avait reparlé. Une cousine de Fi était d'avis que si les animaux avaient été heureux et étaient morts sans souffrir, pourquoi ne pas manger de viande ? La capacité de clémence pouvait être un critère d'humanité, mais être gourmet aussi, raison pour laquelle nous mangions de la viande... »

- Trop raison la cousine ! Être gourmets ça nous définit en tant qu'humains non ?

- Ouais, ouais. Déjà ça moi je trouve ça discutable. Et puis ce droit de vie ou de mort sur les animaux, quelle légitimité ? Justement, pour avoir ce droit il faut qu'ils soient notre propriété, déjà ça repose toute la question de la légitimité de l'objectivation de l'animal... Mais bon on va pas ouvrir la discussion tout de suite. Il y a des supers bouquins là-dessus maintenant, dans les pays anglo-saxons il y a plein de cours de droit animal en fac, des tas de discussions d'experts qui s'actualisent avec l'état de la recherche scientifique sur sensibilité et sociabilité animales... Mais de toute façon, de la viande heureuse, ça poulette c'est ce que j'allais dire, ça existe pas ! Si t'avais lu le bouquin de Foer justement...

- Petite pique en passant...

- ...et ben tu saurais qu'à notre époque la viande que tu achètes c'est pour l'écrasante majorité de la viande produite dans des conditions horribles. Et la seule façon de faire que ça s'arrête c'est d'arrêter d'en manger, point.

« Par périodes, et surtout après de telles discussions, Fi, au lieu de toujours chercher l'apaisement des conflits, avait plutôt envie de faire chier tout le monde. Elle était tellement lasse de ces comportements de déni soutenu avec des arguments absurdes, elle était tellement lasse, la plupart du temps, de subir l'agressivité à son égard que ces discussions faisaient surgir, qu'elles aient ou non été initiées par Fi. C'était incroyable ! Même si cela intégrait la liste des comportements typiques de report de la culpabilité sur son objet ou ce qui pouvait le rappeler, à chaque fois, Fi rentrait à la maison blessée et découragée.

Il y avait eu par exemple ce repas de famille, où une des tantes de Fi avait fait une scène parce que Fi ne voulait pas manger de viande et les cousines avait tout mélangé dans le plat, alors il fallait préparer à part quelque chose pour Fi, et sa tante était exaspérée, et Fi, qui ne demandait à qu'à se faire une tartine dans un coin et tout le monde aurait été content, avait été de punition de douche froide en direct et devant toute la famille. Elle avait fermé les yeux pour s'échapper un court instant. Quand elle repensait aux mouvements politiques et sociaux d'il y avait à peine quelques années, des centaines d'activistes travaillant de concert pour un monde meilleur, les campagnes traversées de colonnes de milliers de protestataires convergeant à la marche vers les camps dressés sur le chemin des capitales régionales où les assemblées avaient lieu... Et Fi avait porté ce mouvement, elle l'avait mis au monde avec d'autres jeunes visionnaires et convaincu*es – et elle se tenait à présent là, debout dans la cuisine de cette luxueuse maison de

famille, loin, très loin de tout mouvement social, et se laissait pourrir par une tante aigrie en s'efforçant de ne pas perdre son calme. Les méandres de l'existence avaient leur mystère.

Une cousine, par ailleurs, était intervenue pour prendre la défense de Fi. Elle avait bien fait, peut-être. Trop vouloir éviter les conflits, ça ne rendait pas service, aurait lancé Y. à Fi. Les souvenirs remontaient par vagues et s'emmêlaient.

Fi s'était imaginé cent fois ce qu'elle aurait pu ou même dû dire ce jour-là à sa tante. C'était une sorte de vengeance psychologique, s'imaginer ce qu'elle aurait répondu quand sa tante ou son mari lui auraient fait une remarque à table sur le fait qu'elle exigeait un traitement 'spécial' à boudier la viande à un repas du dimanche. Ce qu'elle aurait pu leur balancer à la figure !

« Ah mais c'est sûr c'est trop indécent ! C'est tellement pas chrétien ! Ça l'est bien plus par contre la façon dont les porcelets sont attrapés par une patte sous le ventre de leur mère et balancés comme un sac poubelle dans l'allée centrale en s'explosant au passage la tête ou une patte dans la barrière qui borde l'allée avant de se faire propulser à coups de pieds dans le groin ou les fesses vers la sortie ! La façon dont on tue les plus faibles en leur éclatant la tête à plusieurs reprises sur la rambarde, baam, même pas mal ! »

Fi grimaçait en se souvenant. Puis, un court instant, elle s'en voulait, puis à nouveau elle pensait que sa tante le méritait, et de toute façon, elle qui n'était sans doute pas au courant, devait tout simplement être informée de l'état des choses... Fi aurait voulu lui montrer des vidéos ! Lui renvoyer au visage ses conneries religieuses là, comme si, pour sûr, c'était bien plus chrétien les 6 ou 7 mètres par 3 ou 4 où les porcelets grandissent à 30 soit si tu faisais le calcul entre 0,6 et 0,9 mètre carré *pour vivre* par pourceau d'un petit mètre de long soit s'il fallait être plus explicite un amas d'animaux vautrés les uns sur les autres s'urinant mutuellement dessus, boiteux des malformations dues au surpoids et à l'absence de mouvement ou de s'être fait marcher dessus par trop d'autres à la fois... On parlait bien d'être vivants, oui oui, de créatures de Dieu, si vous vouliez. La tante de Fi savait-elle que les cochons étaient des animaux souvent bien plus intelligents que les chiens ? Probablement pas. Qu'ils étaient utilisés et cités tout le temps en recherche bio-médicale parce qu'ils étaient l'animal dont les organes sont les plus semblables à ceux des humains ? Probablement pas non plus. Pourtant, cela lui aurait permis de se faire une idée de leur niveau de sensibilité et de perception du monde extérieur. Cela lui aurait permis de deviner ce que Fi avait pu voir dans les yeux de ces pourceaux condamnés à vivre les uns sur les autres dans un air irrespirable, le bruit permanent et sans avoir *jamaïs* vu la lumière du jour. Dans leurs yeux, de la peur, rien que de la peur et de la souffrance, et toute la folie qui serait aussi devenue la nôtre dans ces conditions. 'Mais bon', aurait dit Fi à sa tante, 'si tu trouves pas ça assez horrible si tu veux je peux te raconter comment ils sont abattus pour finir dans ton assiette, ça te dit ? Ou même mieux, vu qu'on sait qu'on a à peu près la même sensibilité qu'eux, on a qu'à jouer à se mettre à leur place ! Il n'y a juste qu'à s'imaginer. Allez tiens, on va dire que t'as pas eu de chance, que tu fais partie du pourcentage que l'électrocution a pas assommés. Oh

ben dis-donc ! Trop cool ! Tu te réveilles la tête à l'envers pendue par le tendon d'Achille à un crochet au plafond ! Et là écoute, je sais pas ce qui va te plaire le mieux, l'écorchage toute éveillée où le moment où on te coupe les bras et les jambes à vif ? Je continue, j'arrête ? Ça lui donne pas un petit goût de crispé à ta viande là ? Quoi c'est pas chrétien de pas manger ma viande du dimanche pendant que les petits pauvres du tiers-monde n'ont rien dans leur assiette ?' Fi sentait monter sa colère. Ils voulaient la faire culpabiliser alors que l'industrie produisant la viande qu'ils mangeaient était depuis des décennies un des plus importants consommateur de ressources, de même qu'un des plus importants producteurs des gaz à effet de serre à l'origine du changement climatique qui transformait lentement en caillou les terres cultivables de ces même néo-pauvres à qui ils prétendaient s'intéresser les jours de rencontre paroissiale. C'était bien connu pourtant, la viande, ça poussait dans les airs ! Et ça rejetait de l'oxygène ! Combien de millions de mètres cubes d'excréments l'industrie de la viande produisait-elle par an dont on ne savait absolument pas quoi faire ? À part dégueulasser toutes les eaux régionales ou les rassembler dans des cuves géantes qui polluaient terre et air de régions entières, au point d'intoxiquer les populations locales, comme par exemple dans certains états nord-américains. Fi aurait voulu envoyer sa tante sur le champ visiter un élevage porcin... »

- Tu a l'air à peu près aussi près de l'explosion que Fi là tout de suite. Respire.
- Ouai. J'ai eu un épisode tante comme ça aussi.
- Ceci explique cela.
- Oui, et tu vois ma tante, une petite visite comme ça lui aurait fait le plus grand bien. Genre tu rentres, et une fois là, si tu arrives à surmonter l'odeur, regarde où tu mets les pieds, tu verras un jour entre les lattes de ciment, c'est génial c'est comme marcher sur l'eau ! Sauf que c'est marcher sur du caca, un océan de caca qui rend l'atmosphère toxique et les sols où il s'infiltre incultivables. C'est des fosses d'à peu près un mètre de profondeur sous les stalles de chaque côté de l'allée centrale, je peux te dire que ça fait pas mal de mètres cubes ! Des tas de mètres cubes ! Des mètres cubes qui fument et font des bulles là sous tes pieds, chauffage permanent garanti ! Si t'es cochon c'est à la fois ton parquet, ton lit, ton diffuseur de parfum, ton horizon, tout ! Jamais froid !
- Euh, stop là c'est bon ! T'es un peu trash quand-même, je sais pas si ça l'aurait trop motivée ta tante ou si elle se serait juste sentie agressée... genre moi je me sens légèrement agressée là... Elle parlait de ça Fi, de pas agresser les gens et de faire preuve d'empathie...
- Oui, j'y ai bien pensé figure-toi, ma tante et tout le monde se seraient sentis grave agressé*es, c'est clair. Et toi bon désolée, c'était pas mon intention, mais tu vois c'est le sujet, ça m'emporte – enfin bon, pour ma tante j'ai le droit c'est dans ma tête et ça me défoule !
- Ben tu me diras j'avoue hein, c'est des images efficaces... ooh l'horreur...
- Oui. Mais tu as quand-même raison, je sais, l'agressivité en fait c'est ce qu'il faut absolument

éviter pour pas braquer les gens et pour pas se braquer soi-même. Je dois jamais oublier que j'ai mangé de la viande pendant longtemps et que c'est un peu le hasard qui m'a amenée à y réfléchir. Mais en même temps qu'est-ce que tu veux faire, pour y réfléchir il faut bien que quelqu'un te décrive ce qui se passe ! Tellement de gens n'ont pas idée de comment la viande est produite à notre époque ! Ma tante elle pense peut-être pas à mal, mais en réalité elle en sait rien de rien de tout ça ! Et ça peut peut-être la réveiller je sais pas, même elle elle trouverait ça insupportable ce qu'on fait aux animaux dans l'industrie ! Je veux dire, même elle elle serait d'accord que c'est pas chrétien par exemple, si y a que ça qui l'intéresse...

- Ffff, je sais pas, franchement. Les Cathos j'crois qu'il*les s'en tapent grave des animaux.

- Ben au moins je pense qu'il*les trouveraient pas cool le boulot des humain*es qui travaillent là. Ça c'est l'argument qui peut toucher tout le monde : la production de viande, ok, tant qu'on n'y est pas confronté*es. Mais quelqu'un*e y est toujours confronté*e ! C'est bel est bien des humain*es qui doivent travailler là ! Même si c'est pas beaucoup parce que la production est tellement standardisée...

- Bon ok, tu t'es renseignée, t'as lu le bouquin de Foer, t'as vu des photos et des vidéos... mais les éleveur*es, ell*eux, il*les disent que c'est pas représentatif.

- Moi j'ai trouvé très représentatives les horreurs que j'ai pu voir en live. En live et en non préparé, parce que personne ne nous attendait.

- Quoi t'as déjà été... sur place tu veux dire ?

- Bah oui, j'y suis allée. Pas à l'abattoir, dans des fermes, des fermes d'élevage, pour accompagner des activistes qui font de la vidéo pour les journalistes. Journalistes qui ell*eux-même perdraient leur job si il*les faisaient des trucs de ce genre, vu que c'est s'introduire de façon illégale dans une propriété privée... même si on y fait des choses illégales dans cette propriété privée, c'est ça l'ironie. La propriété privée protège du contrôle de l'application de la loi par la sphère publique... Et l'air de rien il y a vraiment des journalistes qui trouvent la situation pas normale et qui sont prêt*es à faire des reportages sur le sujet ! Ça bouge pas mal ces derniers temps en Allemagne.

« Fi avait approché, pour rédiger son texte, un groupe d'activistes défendant les droits des animaux. Ensemble, il*les étaient allé*es en visite sur des lieux de production industrielle de viande.

Ainsi Fi était avec el*leux quand les copain*es avaient découvert le contenu des caméras qu'il*les avaient cachées quelques semaines auparavant dans une des fermes où le petit groupe était retourné cette fin de semaine-là.

Certains membre du groupe menaient ce genre d'actions depuis des décennies. Il*les avaient vu bien des horreurs. Ce soir-là pourtant, tou*tes étaient resté*es collé*es à leurs fauteuils en découvrant le contenu de la petite caméra.

D'abord, les copain*es s'étaient réjoui*es que la vidéo ait bien fonctionné, et qu'elle soit d'aussi bonne qualité. On y voyait une rangée de boxes étroits où étaient maintenues les truies qui venaient de mettre bas. Et puis, soudain, les employé*es qui entrent, c'était le matin, on papotait, la routine qui démarre, et hop ! d'un seul coup, un geste surgi du néant sans qu'on s'y soit attendu, clatsch ! et s'enchaînait à plusieurs reprises comme si c'était le plus normal du monde, comme pour se confirmer dans sa banalité : en riant de ce qu'elle était en train de raconter, une des employées sortait certains porcelets nouveaux-nés du box de leur mère, et en continuant à papoter avec l'autre à côté d'elle, en tenant le nouveau né par les pattes de derrières elle lui éclatait la tête sur la barrière de l'allée, deux fois de suite, avant de l'envoyer sur le sol de l'allée où il continuait à convulser pendant que les deux employées poursuivaient leur tour.

Silence interloqué dans la pièce.

Le prochain porcelet était achevé par terre sur le béton, et à travers la vidéo on entendait le bruit mat de la tête qui éclate. Fi repensait à toute vitesse à ces coulures de sang séché qu'il*les avait vues sans les comprendre sur le bord des allées lorsqu'il*les étaient entrés là-bas.

Absorbée dans un flux tourbillonnant de pensées et de souvenir, Fi avait mis quelques secondes à réaliser que quelqu'un avait appuyé sur pause. Il*les étaient resté*es assis*es là un moment, à ne pas savoir que dire. Finalement, comme il n'y avait rien à dire du tout, on s'était réjoui*es de la qualité du matériel pour le journaliste qui allait le transmettre, et on avait essayé de garder le cap, parce qu'on avait encore une, voire pour certain*es deux nuits de boulot devant soi.

Les jours suivants, Fi était restée concentrée et n'avait plus repensé à la vidéo.

C'est dans les semaines qui avaient suivi que le choc avait fait son effet, comme à retardement. Un coup c'était Fi qu'on tenait par les pieds et dont on éclatait la tête sur le sol, un coup c'était Fi qui tenait l'animal par les pattes et sentait sa tête cogner qui sur la barrière, qui sur le sol... Non, non ! criait Fi dans sa tête. Rien à faire.

Pourquoi, pourquoi ? se demandait Fi. Puis elle se demandait pourquoi elle était si surprise. Après tout, elle avait décidé d'écrire sur le sujet avant de participer à ces excursions.

- Et donc pourquoi ? Je veux bien savoir, moi. C'est quand-même du délire !
- Deux pseudo-raisons : un, la surproduction, c'est-à-dire trop de porcelets par mère à la naissance, et deux, la rapidité d'exécution, c'est-à-dire qu'organiser des piquouzes prendrait trop de temps. Dans les deux cas, note bien, c'est illégal. Bon premièrement : il est quand-même rigoureusement interdit de tuer un vertébré. Comme ça *gratuitement*. Cynisme s'il en est. On penserait ben oui merci on est quand-même au XXI^e siècle... mais en fait ça n'a rien à voir avec de la civilisation, c'est juste qu'on n'a pas le droit à titre « gratuit » : il faut que ça entre dans le cadre d'un acte de chasse ou surtout de production commerciale... Ce qui n'est pas le cas ici puisqu'ils atterrissent à la poubelle.
- ...
- Et deuxièmement : c'est interdit de tuer gratuitement un vertébré... *s'il est viable*. L'argument des fermes c'est que ce sont les nouveaux nés non viables qu'on « liquide ». Ce que racontent les employé*es de ce genre d'exploitation, c'est que c'est pas vrai du tout, c'est à la louche, il y en a trop et il faut en supprimer, c'est tout... et hop, hop, au quart de seconde et au coup d'œil on décide et on agit comme s'il s'agissait de claquer des doigts au dessus de sa tête, et on exécute des êtres vertébrés dans des conditions dignes du film d'horreur le plus inspiré.
- Ah, tu vois, c'est marrant enfin nan c'est pas marrant mais j'aurais pas cru qu'on avait pas le droit de tuer des animaux comme ça.
- Ouais. Dingue nan ?

Fi essayait de s'imaginer dans quel état devait être la personnalité d'un travailleur ou d'une travailleuse d'un endroit pareil. Ce que de telles pratiques pouvaient engendrer sur le plan humain. Devenait-on fou ?

Combien devait-on refouler, enterrer, débrancher... Désapprendre l'empathie. Et ça, Fi ne pensait pas que cela puisse être sélectif. Elle était convaincue que cela valait alors pour l'intégralité de la capacité relationnelle d'une personne, c'est-à-dire y compris avec les autres humains.

La défense des animaux était fondamentale pour travailler à une humanité meilleure. Fi pensait que les humains ne pouvaient pas progresser entre ell*eux tant qu'il*les étaient capables de telles horreurs avec les animaux. En tout cas, Fi ne voyait pas comment. Tant que nous étions capables de telles horreurs avec les animaux, nous étions capables de telles horreurs tout court.

Fi ne croyait pas que les mécanismes qui permettaient de vivre dans une société où on faisait de pareilles choses, les mécanismes de déni qui permettaient de ne pas y penser même quand on le savait, qui permettaient de manger de la viande sans penser à comment elle était produite, qui permettaient de continuer à travailler dans des exploitations comme celles qu'elle avait visitées... et qui permettaient de fermer les yeux sur les pratiques répréhensibles et cruelles à

l'égard d'autres humains quelle que soit l'échelle, étaient les mêmes.

Non pas que les pratiques que nous étions capables d'ignorer volontairement étaient équivalentes. Fi pensait simplement que *les mécanismes de cette ignorance volontaire* étaient les mêmes.

Cela paraissait évident si on retournait la réflexion. En tant que communauté, peut-être ce que nous infligions aux animaux ne voulait-il pas dire que nous pourrions être aussi cruel*les avec les humains ; mais *si nous étions incapables d'infliger ça aux animaux, nous en serions tout aussi incapables à l'égard des humains.*

De ça et de tout ce que nous faisions réellement. De toutes ces choses dont le déni nous était autorisé par la distance qui nous en séparait.

- Tu crois pas qu'on est tout simplement des feignasses et que ce serait sacrément crevant de commencer à se bouger contre tout ça ? On est pas tou*tes Fantômette justement, je crois que c'est plutôt ça le problème.

- Ouais, ok, t'as raison. Au final c'est peut-être exactement aussi simple. Mais mettre fin au calvaire de milliards d'animaux, c'est-à-dire couler cette industrie de merde en arrêtant de manger de la viande, c'est vraiment pas compliqué non plus...

Ce que Fi avait trouvé formidable à observer chez ces activistes avec qui elle avait passé ces quelques nuits mémorables, ce qu'elle observait aussi chez les végétalien*nes de son entourage, c'était cette douceur si particulière. Ce n'était pas une sensibilité excessive, la plupart de ces gens en encaissaient un paquet, Fi le savait pour les avoir côtoyé*es dans des situations parfois extrêmes au fil des dernières années. Non, c'étaient des personnes chez qui elle pouvait sentir une empathie toujours présente, cette bienveillance silencieuse qui lui faisait tellement de bien, un respect et une attention subtiles et à la fois tranquilles qu'elle avait du mal à décrire.

Elle avait tenté de les décrire à sa cousine en visite. Je vois, avait dit la cousine pour se moquer, il suffit de penser à Brigitte Bardot hahaha ! Fi avait fait la moue. Cette vieille folle qui avait mis si longtemps à mourir, c'était peut-être bien à cause d'elle que le mouvement de défense des animaux était des décennies plus tard encore aussi peu pris au sérieux en France. La plus grande catastrophe de l'histoire de cette lutte. Les gens auquel*les Fi pensaient, non, il*les n'auraient pas fait de mal à une mouche, littéralement. Il*les avaient le respect intégrale de la vie sous toutes ses formes que Fi s'était elle-même peu à peu découvert. Avec ell*eux Fi ne sentait pas cette violence qu'elle retrouvait dans le dialogue avec certain*es proches, elle se sentait au calme, elle se sentait en sécurité. Elle avait l'impression de n'avoir que rarement senti cela chez des mangeur*ses de viande. Mais n'était-ce qu'une impression ? »

- Ou alors des mangeurs de viande qui se posent des questions hihi... Bon en fait désolée mais je crois que je vois pas trop à quoi tu fais référence.

- Ben chui désolée, mais chez la plupart des mangeurs de viande que je connais je sens quelque part ce voile de déni, cette inaccessibilité qui est aussi ce qui rend la discussion si difficile sur ce sujet justement – et aussi sur d'autres ! C'est cette tension, cette légère défensive. Ce petit rempart d'oubli volontaire dont je te parle, érigé pour continuer à fonctionner comme toujours, des fois on peut presque le voir... Je veux dire, c'est compréhensible. À l'extrême, prends les travailleurs de l'industrie de la viande. Ou pire, des abattoirs. N'importe qui deviendrait une brute épaisse en bossant dans ces conditions. Le rempart, l'agressivité, il te les faut, sinon tu craques au bout de deux jours... Après la diffusion des vidéos de mises à morts sommaires de porcelets nouveaux-nés dont je t'ai parlé, il est ressorti des recherches des journalistes sur la filière porcine que c'est une pratique généralisée !

- Oui mais effectivement là tu prends le cas extrême.

- C'était pour illustrer mon propos.

- J'ai compris. Ce que tu me dis c'est que c'est chez les défenseurs des animaux que tu trouves le plus d'humanité hihi...

- Ben oui. Tu peux te moquer.

- Bon mais finalement raconte alors ! C'est vraiment si terrible que ça à l'intérieur ?
- Oui, c'est vraiment pas joli joli. Pfff, en fait c'est carrément affreux. Je sais pas comment je peux raconter.
- Bah allez, je croyais que c'était des trucs que tu trouves importants à partager !
- Oui, mais c'est des trucs tellement forts, en en parlant comme ça j'ai peur de pas arriver à tout transmettre, d'atténuer les choses, tu vois ?
- Euh enfin atténuer après ce que je viens d'entendre t'es mignonne mais bon... Et puis c'est mieux que de pas en parler du tout non ?
- Ben ce qu'on va faire, c'est que je vais te laisser lire ce coup-ci d'accord ?
- Ça roule, allez, fais voir...

Niedersachsen, quelque part entre Oldenburg et Osnabrück, nord de l'Allemagne. Sur le chemin du vécu dans ses propres corps et âme et en chair et en os que l'horreur infligée aux animaux sous nos tropiques dépassait de beaucoup les tourments sympathiques infligés dans les centres équestres, bref dans le vécu pour ainsi dire en direct live de cette horreur grandiose, Fi s'apprêtait à faire un grand pas supplémentaire.

Il faisait froid, le petit groupe avançait le pas vif et le souffle court. L'adrénaline aidait Fi à tenir la cadence malgré le sommeil qui lui pressait les yeux. *Rester concentrée.*

Entrer ne fut pas difficile, la première exploitation était grande, la clôture facile à escalader, les portes des bâtiments n'étaient pas verrouillées.

À l'intérieur, l'odeur était insupportable. Tant d'années que Fi ne s'était plus frottée aux odeurs animales sous toutes leurs formes avec l'intensité qu'elles peuvent atteindre dans un lieu de concentration, des déjections à la décomposition en passant par le stress, les blessures à l'air libre, la saleté – mais surtout la merde, toute cette merde, un océan de merde partout sous leurs pieds dans les fosses qui faisaient office de sol à tous ces bâtiments, et dont Fi pouvait voir l'écume à travers le jour ouvert entre chaque latte de béton où il*les posaient les pieds.

La lumière était tamisée, mais on y voyait plutôt clair à travers la fine brume poussiéreuse qui flottait partout. Fi se concentra de plus belle.

Ce n'était pas que douleur intolérable.

Ce n'était pas que peur et violence.

Ce n'étaient pas, non plus, que vies humaines marquées du sceau de ces peurs et violence.

Ce n'était pas que catastrophe écologique de grande ampleur.

C'était, aussi, à titre individuel, une expérience existentielle intense, nette et saisissante.

La vie s'était éteinte derrière la porte qu'il*les avaient retirée derrière ell*eux pour ne pas attirer l'attention.

Ici ni lumière du jour, ni oxygène que l'on inspirait à plein poumon pour reprendre des forces, ni bruits familiers qui rassuraient.

Ici d'obscurs couloirs aux murs dont briques et joints étaient estompés par la poussière et la crasse, des plafonds bas pareils l'un au suivant, et, partout, ce sol percé de sombres fentes d'où montait dans la vapeur épaisse une puanteur acide qui brûlait le nez et la gorge.

Dans ce labyrinthe où l'on perdait la notion du temps et de l'espace, ni air de l'extérieur ni lumière naturelle ne traversaient les murs, et de fenêtre à ouvrir, ni pour laisser briller les rayons du soleil ou de la lune, ni pour laisser souffler un courant d'air du monde extérieur, nulle part.

Entre ces murs la chaleur de l'effort, la puanteur de la souffrance.

Des kilomètres de couloirs semblables les uns aux autres – où suis-je ? pensait Fi par instants.

Sans couleur et sans issue.

C'était cela, cette expérience.

C'était la rencontre, dans sa définition la plus pure et tel que ne le connaissent pas les humains – à des exceptions près dans l'histoire – du désespoir tout nu.

Car cette ignorance de l'avenir qui nous permet de toujours encore pouvoir anticiper un avenir potentiellement meilleur pour continuer à vivre, cette incertitude, cette in-définition de l'avenir, c'était, là-bas, ce qui avait disparu. Ce réflexe qui faisait se réveiller Fi parfois dans la nuit juste avant et au lieu de mourir dans un rêve quand il s'était fait sans issue, ce sursaut de survie qui nous anime jusqu'au bout, c'était ce qui soulignait l'impossible de cette mort à laquelle nous ne pouvons jamais croire.

Entre ces murs où les humains avaient confiné et organisé scientifiquement l'horreur, c'était cela qui avait disparu. Cet impossible, cet incertitude à laquelle nous pouvons nous accrocher.

Eux ne le savaient pas, qui luttait ici jour après jour pour se tenir encore sur leurs pieds douloureux et continuer à vivre tant bien que mal, puisqu'aucune alternative n'existait, dans l'insupportable promiscuité – mais Fi, elle, le savait, et c'était cela qui à ses yeux la différenciait d'eux et lui donnait à voir de façon soudain étonnement limpide cette finitude implacable que l'espoir permet et doit permettre de fuir, toujours, pour continuer à vivre : là-bas, point d'espoir car la fin était connue, et serait même effrayante et douloureuse.

Il était déjà clair depuis le jour où ils étaient entrés entre ces murs comment se déroulerait et se terminerait leur vie de peur et de douleur, entre ces murs, puis entre d'autres barrières, d'autres parois, d'autres murs à nouveau. Planifiés, encadrés, verrouillés à double tour le parcours et sa fin, balayée l'incertitude, balayé l'espoir.

Fi les sentait si fort dans sa poitrine, ce stress permanent et puis surtout cette peur, cette peur profonde, cette angoisse de mort brusquement, ce néant où Fi refusait de se laisser aspirer – *je suis si jeune encore !* Entre ces murs elle faisait l'expérience que sa vie avait le luxe de lui épargner au dehors : celle, complète, radicale, impitoyable, de *la fin de l'espoir*.

Là-bas ni calme, ni horizon. Là-bas le happy end auquel Fi voulait toujours s'accrocher de toutes ses forces n'avait pas cours.

Tout fonctionnait, et n'était remis en question par personne – ni héros ni révolutionnaires drapeau à la main ne viendraient rien y changer.

La mort attendait au bout de ce couloir dont on ne ressortait jamais, c'était comme ça et c'était tout.

Dans ce lieu la vie s'était éteinte, parce que c'était le lieu où s'était éteint l'espoir, et devant ses yeux Fi ne voyait plus que du noir.

Qu'il avait été bon, chaque fois, d'en sortir ! Pour avoir rarement senti aussi clairement le désespoir dans son essence de peur profonde, rarement Fi avait-elle autant savouré l'air libre et sa liberté relative. Rarement elle avait senti aussi près l'un de l'autre l'angoisse totale et le soulagement.

Le soulagement de pouvoir en sortir.

Eux n'en sortiraient jamais.

Finalement, le clou avait été atteint quand Fi avait fait une excursion au dehors alors que le petit groupe s'était échappé dans la nuit claire. Alors que tout aurait pu n'avoir été qu'illusion.

Là, au bord de la route départementale en face de la maison de l'éleveur et de son portail impérial, à l'angle du pont, de la rivière et d'une petite route toute semblable à ces routes sur lesquelles Fi avait arpenté la campagne normande avec cousines et grand-parents étant gamine, là, un collègue avait avisé, tout gris, tout anonyme, tout anodin, un conteneur silencieux.

Dans lequel jamais il ne serait venu à l'idée de Fi de jeter un coup d'œil.

Sous le couvercle, derrière la mince paroi métallique glaciale, gisaient les uns sur les autres les cadavres de pourceaux presque adultes empilés jusqu'à ras-bord. Aussi blancs et lisses que la vision allait toujours paraître irréaliste à Fi lorsqu'elle y repenserait par la suite.

Apparition macabre et horripilante au milieu de l'idylle nocturne embrumée, décalée, impossible, et pourtant bien réelle.

Morts de trop de stress et de trop de souffrance, morts avant l'âge pour mettre en évidence l'impossibilité de cette vie que nous leur faisons souffrir.

Le petit groupe allait croiser sur la route du retour au logis plusieurs de ces anodins conteneurs à l'angle d'une exploitation. Une forme de poubelle comme une autre. Une fin de tunnel pour ceux qui y avaient atterri dans la fraîcheur et le calme de la nuit à l'air libre. La fin du désespoir.

Fi remonta le cultivateur et désenclencha le régulateur de vitesse. Le tracteur ralentit et s'immobilisa. Elle se retourna sur son siège pour contempler derrière elle les derniers mètres de terre qu'elle venait de libérer du chien-dent d'automne. Demain matin elle repasserait directement avec la sèmeuse. Elle se retourna sur son siège, tira le frein à main et se pencha pour ouvrir la portière. L'air frais et humide de la fin d'après-midi vint lui caresser le visage. Elle se leva et descendit lestement les marches du tracteur, dont elle s'éloigna de quelques pas. Elle s'accroupit, et glissa ses doigts dans le sol déchaumé. La terre était brune et humide, chargée d'humus. L'année avait été clémente, ensoleillée, pour la première fois aussi pluvieuse depuis des décennies. Le seigle y trouverait un lit idéal pour faire ses pousses avant l'arrivée du premier gel.

Fi leva les yeux vers le bois. Les rayons du soleil se faufilaient en biais entre les arbres de la lisière. C'était l'heure parfaite.

Dans la grange elle troqua le tracteur pour sa bicyclette avant de reprendre le chemin des bois. Elle longea le champ fraîchement déchaumé. L'air sentait bon la terre fraîche et l'automne.

Elle avait pris le chemin du retour après la publication de son manifeste. Une seule halte sur son itinéraire.

Mistral avait à peine changé ; son poil s'était épaissi de la vie au grand air, ses reins à peine creusés du temps écoulé. Il avait vécu en semi-liberté dans un parc partiellement boisé : il ne serait pas dépaycé. Son monde allait simplement s'étendre de plusieurs hectares supplémentaires.

Il avait reconnu Fi aussitôt, et n'avait fait aucun problème pour monter dans la remorque, où il n'allait avoir que quelques heures à passer, occupé à faire bonne chère du fourrage frais que lui y avait entassé Fi pour la route.

Il se tenait à la lisière du bois, immobile entre les bouleaux, et la regardait s'approcher comme chaque jour. Elle laissa sa bicyclette contre un arbre et s'approcha la main tendue vers lui. Mistral étira l'encolure pour venir y fourrer son nez qu'il y frotta avant d'y donner quelques coups de sa langue râpeuse. Puis il se redressa brusquement et regarda Fi d'un air de défi. Elle sourit. Mistral fit un bond de côté et s'éloigna de quelques foulées joyeuses. Fi se lança à sa poursuite en poussant un *Ha !* sonore qui résonna entre les arbres.

Chaque jour, ainsi, ils couraient ensemble à travers le sous-bois, ils bondissaient et zigzaguaient l'une après l'autre et couraient encore qui en secouant sa crinière éparse, qui en frappant dans ses mains, complices et essoufflés. Ils sillonnaient le bois une petite heure durant, jusqu'à ce qu'il fasse à peine encore assez jour pour Fi pour distinguer le chemin de retour à la ferme. Leur

course s'achevait à la clairière non loin de la lisière du bois, où Fi avait installé l'abri et la mangeoire de Mistral, seuls liens qui lui restaient aujourd'hui avec une vie domestique. Fi s'était accordée avec le garde forestier pour laisser Mistral vivre là en liberté, et Mistral semblait se satisfaire des hectares de forêt et de clairière qu'il avait à sa disposition. On ne l'avait jamais vu à proximité de la départementale.

Chaque jour elle se rappelait la vieille, et comme elle avait vu tout cela bien longtemps avant Fi. « Reste là, accroupie, et regarde, avait elle dit à Fi avant de mourir. Regarde passer les hommes, regarde passer les bêtes. Lève un peu les yeux et regarde passer les nuages, sans regarder trop haut, seulement à l'horizon. De cette demie hauteur d'homme, plus près de la nature, sens l'odeur de la terre qui monte avant la pluie, vois ce que voient les bêtes et ce que je vois, réduite, dans l'esprit des hommes, mais rapprochée de la terre et de ses premiers habitants. Je suis plus près que toi de ne faire plus qu'un avec eux – mais tu y reviendras, un jour, tu y reviendras... » La vieille avait sourit doucement, les yeux tournés vers l'horizon. Fi avait tourné son regard vers là où elle regardait. En silence elles avaient partagé cet instant.

Le ciel avait changé sans bruit de formes et de couleurs.

Fi s'était finalement retournée et avait regardé tendrement la vieille. Son regard était resté fixé vers l'horizon. Fi avait passé sa main devant ses yeux ouverts. Elle avait laissé sa main suspendue, pour regarder encore ces yeux rieurs avant de refermer dessus leurs paupières. Elle l'avait regardée après avoir reposé sa main, s'était penchée sur elle jusqu'à poser sa joue délicatement contre la sienne.

- Adieu, grand-mère.

Fi était restée ainsi un instant, les yeux fermés. Elle s'était écartée en soupirant doucement. Elle était allée aviser le brancardier qui l'attendait devant la maison, avait attrapé son sac sur le parvis et s'était éloignée sans regarder en arrière. Que d'années s'étaient écoulées depuis.

Et un jour, comme avait dit la vieille, elle y était revenue. Revenue tout au fond de sa campagne bien aimée, revenue à ses amours d'enfance, celles d'avant la vie militante, celle d'avant Emiole et d'avant la clinique. Réalisé son rêve d'avoir un jour un tracteur bien à elle et les journées entières pour contempler les champs aussi loin que portait son regard, au-delà du bocage, des bois, des collines et des éoliennes.

Elle passait ses jours au grand air, travaillant aux champs pour le plus clair de son temps, seule avec son tracteur et les quelques chevreuils, grand corbeaux et rapaces qui venaient lui rendre visite, et la famille cigogne quelques mois dans l'année. Mistral, quelque part dans les bois à proximité, dont Fi voyait, parfois, flamboyer la silhouette dans un rayon de soleil, furtivement, là-bas entre les arbres.

L'autogestion alimentaire et énergétique en accord avec nature et animaux loin des hommes et

de leur tumulte en même temps qu'elle participait à nourrir le monde, Fi l'avait trouvée, son harmonie – et sans rien demander ni devoir à personne, ni humain, ni aucun autre animal. C'était peut-être ça, finalement, le bonheur.

Postface

Finalement...

Je suis enceinte. C'est avec ces trois mots que je m'étais imaginée, au tout début, faire commencer ce livre.

Mais enceinte, je ne le suis pas, et je ne pense plus l'être un jour. Peu importe. C'est juste que quand on se figure attendre un enfant, lorsque c'est ce que l'on souhaite et lorsque l'on s'y prépare, il arrive bien-sûr souvent, potentiellement jusqu'à une fois par mois, que la tension, le désir et l'imagination conjugués donnent à penser que cette fois-ci, ça y est. Et l'on atteint des états que l'on suppose être celui de grossesse. État, s'il se présentait, qui rendrait peut-être instantanément évident, par comparaison, que ce n'était pas le cas. Mais comme je n'en ai pas l'expérience...

Bref, attendre d'être enceinte donne accès à une perception un peu paranoïaque et en tout cas soudain aiguë de ce que cela pourrait être, attendre un enfant.

M'a donné une perception bien différente, aussi, de ce que signifie être un être humain doté par nature de cette capacité qui y relie soudain très fort, à la nature.

Je ne suis plus le produit d'une prétendue longue évolution vers le haut et de l'émancipation des forces de la nature ; la nature, en tant que genre humain j'ai voulu m'en séparer et j'ai désappris tout ce qu'elle m'avait offert et nous avait fait combattantes ou complices.

Et pourtant je lui appartiens toujours et tout autant, et en attendant un enfant je ne suis que ce corps qui s'est fait objet de son intervention de perpétuation. Je suis un réceptacle et un aliment, je suis chose comme l'arbre qui fabrique l'oxygène et l'eau qui donne à boire, je suis l'instrument et la condition de la reproduction d'une espèce parmi d'autres et qui interagit avec elles.

La nature, je lui appartiens encore comme tou*tes les autres. Vu sous cet angle, en fait, il n'y a pas d'autres. J'en suis aussi.

L'animal, c'est moi

C'est pourquoi je trouve que la thématique de l'altérité construite (nous autorisant à traiter les animaux comme nous le faisons) trouve une continuité passionnante dans l'épineuse discussion sur spécisme, a-spécisme et anti-spécisme.

C'est entre espèces que la construction de l'altérité trouve son expression la plus radicale. Ainsi que l'on soit partisan*e ou opposant*e du maintien d'une altérité d'espèce, il ressort de la discussion l'identification de mécanismes dont la compréhension me semble cruciale pour celle des processus de discrimination sur des critères d'altérité au sens plus large, et notamment entre humains.

Philippe Laporte écrit dans sa *Psychologie du crime de l'exploitation animale* : « *Il existe une difficulté psychologique supplémentaire à l'abolition des crimes commis à l'encontre des animaux, c'est celle de la prise de conscience des souffrances éprouvées par des êtres qui ne nous ressemblent pas. L'empathie, qui consiste à éprouver ce que l'autre éprouve, nécessite une capacité d'identification à la personne souffrante* ».

Il parle d'« *accepter sa propre animalité* ». On peut aussi ne pas y voir l'acceptation d'une « part » de nous-même mais la faculté de remettre en question la distinction radicale que nous faisons couramment entre nous (les humains) et les animaux dans ce sens : nous sommes des animaux.

C'est ce qui rend si délicate toute la discussion sur l'empathie envers les animaux.

Ou bien il faut défendre que nous sommes nous-même des animaux inclus de façon particulière dans la biosphère globale et tendant à sa destruction, et dans ce cas l'empathie à l'égard des autres animaux devrait être naturelle. La question qui se pose alors est : pourquoi ne l'est-elle pas ? et la remarque qui s'impose est de toute façon : les humains sont aussi bien incapable d'empathie à l'égard des autres animaux qu'à l'égard de leurs semblables.

Ou bien on considère la nécessité de l'empathie envers les autres espèces comme nécessité éthique, et l'on peut développer sur ses fondements. L'enjeu est humaniste !

La proximité ou ressemblance que Laporte évoque n'est que le pendant obligatoire d'une différence, d'une altérité construite, produit d'un communautarisme normatif et stratégique.

Au contraire de ce que défend le discours spéciste, la discrimination ou la persécution disparaîtrait avec son prétexte.

Son prétexte est ce différentialisme entre humains et autres animaux, sensé garantir le respect et la solidarité entre les humains, ce qu'il ne fait pas, on le sait. Prétexte qui n'a pas attendu le discours anti-spéciste pour exister, ce dernier ne pouvant donc au contraire de ce qu'assèment des militants spécistes comme un Paul Ariès, évoqué ci-dessous par Laporte, être à l'origine de plus de prédation entre les humains en annihilant leur prétendue unité proclamée par les universalistes humanistes.

La différenciation de considération entre humains et autres animaux a jusqu'ici trop souvent eu le seul rôle de servir de prétexte à horreurs – de prétexte à *a-empathie*.

Envers les animaux, envers d'autres humains.

Laporte :

« *D'un point de vue rationnel, l'absurdité du préjugé voulant que la solidarité au sein du groupe humain soit renforcée par l'exclusion des autres groupes peut être mise en évidence par la comparaison entre la race blanche et l'espèce humaine. En effet le préjugé voulant que le*

racisme renforce la solidarité ne tient plus aujourd'hui. Il prévalait cependant autrefois, les Blancs pensaient en effet que la solidarité entre Blancs nécessitait l'exploitation des autres peuples et notamment leur réduction en esclavage. La plupart des autres peuples en pensaient d'ailleurs autant à l'encontre de leurs voisins. La plupart des cultures de la planète ont aujourd'hui compris que les idées racistes sont favorables aux inégalités sociales. Et le racisme comme les inégalités sociales sont justement les principaux facteurs d'absence de solidarité. Une communauté ethnique qui fonde sa propre solidarité sur l'exclusion des autres ethnies fait en effet courir à chacun de ses membres le risque d'une exclusion de la communauté, par exemple par son alliance avec un membre d'une autre ethnie, ou par un comportement qui n'est pas reconnu comme celui de l'ethnie. Une société incluante est par définition plus solidaire qu'une société excluante. »

« ...s'exercer à la solidarité envers tous les êtres qui nous sont différents est indéniablement l'essence même d'une telle démarche culturelle susceptible de nous aider à surmonter notre tendance biologique à l'esprit de clocher. La mentalité conduisant à considérer que l'hostilité envers les étrangers renforce la solidarité au sein du clan est donc potentiellement celle d'une humanité en guerre.

Les défenseurs de l'humanisme comme Paul Ariès qui estiment que refuser tout droit aux animaux renforce la solidarité entre humains font fausse route en cultivant sans y prendre garde une mentalité potentiellement guerrière, qui au contraire de renforcer la solidarité entre humains exacerbe l'hostilité envers les étrangers. Car établir une frontière arbitraire entre ceux qui ont des droits et ceux qui n'en ont pas peut toujours se retourner contre ceux qui en ont : il suffit pour cela qu'ils passent de l'autre côté. C'est ce qui se produit lorsque l'on animalise les victimes d'un génocide. Ainsi Rosa Amelia Plumelle-Urbe remarque-t-elle dans son réquisitoire contre le génocide amérindien : « Il existe une relation dynamique entre la destruction des indigènes d'Amérique, l'anéantissement des Noirs et la politique d'extermination introduite par les nazis en Europe dans la première moitié du XX^e siècle. (...) Pendant les trois siècles et demi que durèrent la déportation massive des Africains et leur mise en esclavage, une caractéristique va, dès l'abord, s'imposer et se développera ensuite, jusqu'à devenir un élément culturel : l'éviction, le bannissement des Noirs de la famille humaine, dont la race blanche devient le modèle référentiel à l'échelle planétaire. L'éviction d'un groupe de la famille humaine entraîne l'anéantissement de ce groupe. En effet, cet anéantissement peut, alors, s'accomplir dans l'indifférence quasi générale puisque les victimes sont censées appartenir à une autre espèce. Cela fut une constante tout au long du génocide afro-américain. (...). »

L'éloignement et la disparition visuelle se font ainsi la première étape de la réalisation a-empathique, et la déshumanisation les remplace s'ils sont impossibles. Que l'on voie ou non une

hiérarchie entre humains et autres animaux, cela ne pourrait avoir lieu si d'office le respect des autres animaux suivait le même processus d'habituation et d'éducation que le respect des humains.

Jared Diamond (*Le troisième chimpanzé. Essai sur l'évolution et le devenir de l'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 2000, p. 350) :

« Finalement, au regard de notre morale, les êtres humains et les animaux n'ont pas la même valeur. Par suite, les responsables de génocides à notre époque appliquent fréquemment à leurs victimes un registre animalier, afin de justifier leurs actes : les nazis considéraient les Juifs comme de la vermine ; les colons français d'Algérie appelaient les Musulmans des « ratons » ; les Paraguayens d'origine européenne décrivaient les Indiens Aché (des chasseurs- cueilleurs) comme des rats féroces ; les Boers appelaient les Africains des « bobbejaan » (babouins) et les Nigériens du Nord « civilisés » tenaient les Ibos pour des parasites. »

Laporte : « Dans son étude sur la résistance psychologique au meurtre chez les soldats à travers l'histoire des guerres, Dave Grossman montre que la supériorité militaire des armées modernes vient autant de la sophistication de leur armement que de leurs méthodes d'entraînement permettant de surmonter cette résistance au meurtre. Le conditionnement des soldats ne leur permet d'ailleurs de surmonter cette résistance au meurtre que dans le feu de l'action, mais lorsqu'ils réalisent rétrospectivement ce qu'ils ont commis, ils basculent couramment dans le syndrome de stress post-traumatique. Grossman rappelle lui aussi que l'un des artifices employés pour surmonter cette résistance est la déshumanisation de l'ennemi : « Si votre système de propagande peut convaincre vos soldats que leurs opposants ne sont pas réellement humains mais sont des « formes de vie inférieures », alors leur résistance naturelle à tuer leur propre espèce diminuera. »

Si pour certain*es le choix ne réside pas en première intention entre spécisme et anti-spécisme, il peut peut-être être fondé par la considération éthique de données anciennes et nouvelles de l'étude des autres animaux. Ces données nous enseignent d'abord que leur degré d'organisation et de sensibilité s'apparentent aux nôtres. D'autre part et surtout, leur aptitude à la souffrance physique ou émotionnelle nous pose la question de la nécessité d'une empathie à leur égard en ces termes : quelle conception avons-nous de la dignité humaine propre, se distinguant de la cruauté instinctive éventuelle des autres animaux par notre capacité de conscience du phénomène cruauté et l'existence corrélée de la *honte* ? À quoi sert la distinction spéciste qui nous est si chère sinon à établir au sein de l'espèce humaine des discriminations toujours prétextées par le franchissement de cette barrière symbolique qui nous sépare des autres espèces ?

Sa disparition ne signifierait en rien la fin de l'espèce humaine, mais la fin de ce prétexte.

Dans son essai philosophique *Artgerecht ist nur die Freiheit* (approximativement traduisible par *Seule la liberté est conforme aux besoins/droits des animaux*), Hilal Sezgin réalise une synthèse des raisons éthiques de ne pas discriminer les animaux (à travers respectivement discrimination, maltraitance, torture, meurtre). Un cours de rattrapage en philo efficace et pratique toujours illustré de nombreux exemples, m'ayant permis de mettre un peu d'ordre dans mes idées et de trier surtout les considérations éthiques et les considérations émotionnelles en ce qui considère notre rapport aux animaux.

L'auteure est claire : ne relèvent de l'éthique animale que les animaux doués de conscience, c'est-à-dire grosso modo les vertébrés à système nerveux central, plus quelques invertébrés à système nerveux central.

Eux et nous sommes autant de sujet sensibles, qui ont de ce fait une perception et un ressenti propres et que nous devons concevoir comme autant d'altérités distinctes de notre propre soi et accepter comme autant de points de vue et de départ d'individualités subjectives, de valeur morale équivalente à la nôtre.

À vrai dire, qui côtoie des animaux en particulier domestiques est non seulement conscient de cela, mais a accepté, consciemment ou non, l'existence de cette altérité propre et de ses besoins subjectifs. Comment expliquer sinon notre préoccupation de l'assouvissement de préférences données dans tous les domaines du quotidien tels par exemple le goût prononcé du chien x ou du chat y pour telle et non telle sorte de viande, de croquettes ou de litière ? Nous reconnaissons ces préférences, et nous les respectons comme légitimes : c'est l'aveu d'une considération morale nous amenant à concevoir et à respecter l'expression d'une altérité propre dans des besoins donnés (et bien que) pas nécessairement compatibles avec les nôtres.

Toutes les subjectivités sont conscientes ; toutes ne sont pas conscientes de soi, et par là-même

des autres en tant que subjectivités propres.

C'est ce qui distingue *sujet* moral, doué de conscience de soi, et *objet* moral, doué de conscience et objet de la morale ou éthique du sujet moral capable de le réfléchir. Le sujet moral est aussi un acteur moral : c'est un être humain, adulte, en possession de ses moyens intellectuels, conscient. L'objet moral a un bien-être et une subjectivité propres, mais n'est pas capable d'agir à part entière comme sujet moral indépendant : enfant, personne adulte dépendante, animal non humain...

Ainsi la somme des objets moraux est-elle infiniment plus étendue que celle des sujets moraux, qui en fait partie.

De ce fait, et je partage l'idée résumée ici de l'auteure : contrairement à ce que l'éthique occidentale défend depuis les Lumières, ce n'est pas le droit, un droit inné et donné par la nature, qui conditionne le devoir, mais le droit apparaît au contraire avec le devoir né de la prise de conscience et réflexion du sujet moral dans sa confrontation à l'objet moral.

Ainsi je souhaite et j'espère que les (re-)découvertes des dernières années quand à la proximité sensible de la plupart des animaux avec la nôtre et surtout et quoi qu'il en soit quant à la réalité de cette sensibilité, quant à leurs vie sociale, besoins, ressenti, subjectivité propres... pèsent et pèseront de plus en plus dans notre prise de conscience de cette altérité faisant d'eux autant d'objets moraux. C'est-à-dire autant d'êtres relevant de notre considération, et dont cette considération justifie l'attribution des droits conséquents de notre prise de responsabilité morale à leur égard, conséquence directe de notre prise de conscience et acceptation de leur existence propre d'êtres vivants conscients et sensibles.

L'époque de bouleversements profonds à venir montrera si notre espèce a su à temps transformer sa pensée, ses habitudes et ses structures pour le sauvetage de toutes les espèces et, même s'il est certain que ce ne sera pas sous les formes que nous leur connaissons encore aujourd'hui, celui de leurs milieux de vie.